LES QVATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE.

AV ROY

TRES-CHRESTIEN, CHARLES

NEVFIEME DE CE NOM.

PAR PIERRE DE RONSARD GENTIL-HOMME VANDOMOIS.

TOME III.



A PARIS,

Chez la veufue Gabriel Buon, au clos Bruneau à l'enseigne S. Claude.

1597.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

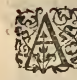


Tel fut Ronsard autheur de cest ouurage,
Tel fut son œil, sa bouche & son visage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le corps, & l'esprit en ses vers.

IN PETRI RONSARDI
FRANCIADA IO. AVRATUS Poëta Regius.

IVppiter è Phrygia ſeruauit turre cadentē
Fičto diſsimulans Aſtyanacta dolo:
Scilicet vt Francos mutato nomine Reges
Conderet, vnde ſuos Fräcia iactat auos,
A Ioue ſeruatæ periiſſet tempore rurſus
Aſtyanacteæ gloria tota domus,
Ni Iouis exemplum tu nunc, Ronſarde, ſecutus
Fictis ſeruaſſes Aſtyanacta modis.

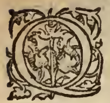
IN P. RONSARDI
FRANCIADA.



Emula Smyrnæo cōtendens Mantua ciui
Liquerat incertis nutātia præmia Muſis:
At nunc, Virgilius magno ne pugnet
Homero,
Suſtulit ambiguæ tandem certamina palmæ
Francias, & veterem litem interiecta diremit.
Sic medius, Ronſarde, ſedes tantæ arbiter artis,
Vt neuter primus, ſed ſit tibi vterque ſecundus.

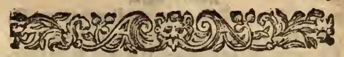
I. PASSERATIVS.

SONNET.



Vi m'ozera nier la vieille opinion
De naistre en nouueaux corps, si docte il considere
Reuiure en cest autheur Virgile auecq Homere,
Qui semblables ne sont qu'vne entiere vniõ.
Trois vnitez en tout sont la perfection:
Et pour la Poësie en ces trois vn, parfaire,
Il falloit ce troisiesme au nõbre satisfaire,
Egal à la Romaine & Grecque nation.
Celuy qui veut portraire au vif toutes les Muses,
Et les sainctes fureurs par Apollon infuses,
Et luy-mesme Apollon qui les Poëtes fait:
Bref qui veut en tableau monstrer la Poësie,
Dont vne gentille ame est brusquement saisie,
Qu'il tire de Ronsard seulemẽt le portrait.

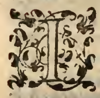
A. IAMIN.



PREFACE SVR LA FRANciade, touchant le Poëme Heroique.

Au lecteur apprentif.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præsectum decies non castigauit ad vnguem.



IL ne faut t'esmerueiller, Lecteur, dequoy ie n'ay composé ma Franciade en vers Alexandrins, qu'autrefois en ma ieunesse, par ignorance, ie pensois tenir en nostre langue le rang des Carmes heroiques, encores qu'ils respondent plus aux senaires des Tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homere & de Virgile, les estimant pour lors plus conuenables aux magnifiques argumens & aux plus excellentes conceptions de l'esprit, que les autres vers communs. Depuis i'ay veu, cogneu, & pratiqué par longue experience, que ie m'estois abusé : car ils sentent trop la prose tresfacile, & sõt trop eneruez & flaques, si ce n'est pour les traductiõs, ausquelles à cause de leur longueur ils seruent de beaucoup pour interpreter le sens de l'Aucteur qu'on entreprend de traduire. Au reste, ils ont trop de caquet,

verras vn *fœmina*, vn *littus arandum*, *Et nunc ille Paris cum semiuiro comitatu*, & cette lamẽtation miserable de la pauure vieille, mere d'Euriale, voyãt la teste de sõ fils fichee sur le haut d'vne lãce, il n'y a cœur si dur qui se peust cõtenir de pleurer. Et cette braue vanterie de Numanus beaufrere de Turne, qui se cõmence, *Is primam ante aciem*. iusques à ce vers, *Talia iactantē dictis*. & la colere d'Hercule tuãt Cac⁹: & ceste lamẽtable plainte de Mezance sur le corps mort de son fils Lauzus, & mille autres telles ecstatiques descriptiõs, que tu liras en vn si diuin auteur, lesquelles te feront Poëte, encores que tu fusses vn rocher, t'imprimerõt des verues, & t'irriteront les naifues & naturelles scintilles de l'ame que dés la naissance tu as receues t'inclinans plus tost à ce mestier qu'à cestuy-la: car tout homme dés le naistre reçoit en l'ame ie ne sçay quelles fatales impressions, qui le cõtraignent suiure plustost son Destin que sa volonté.

Les excellens Poëtes nomment peu souuent les choses par leur nom propre. Virgile voulant descrire le iour ou la nuict, ne dit point simplement & en paroles nues, Il estoit iour, il estoit nuict: mais par belles circonlocutiõs,

Postera Phœbea lustrabat lampade terras
Humẽtésque Aurora polo dimouerat vmbras:

Nox erat & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, Syluæque & sæua quierant

Aequora, cùm medio voluuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres. & mille autres.
Ceste Virgiliane descriptiõ de la nuict est prise presque de mot à mot d'Apolloine Rhodiẽ. Voy comme il descrit le printemps.
Vere nouo gelidus canis cùm montibus humor
Liquitur, & Zephyro putris se gleba resoluit.
Labourer, *vertere terrã*. Filer, *tolerare vitã colo, tenuique Minerua*. Le pain, *Dona laboratæ Cereris*. Le Vin, *Pocula Bacchi*. Telles semblables choses sont plus belles par circõlocutiõs, que par leurs propres noms: mais il en fault sagement vser: car autrement tu rendrois ton ouurage plus enflé & boufi que plein de maiesté. Tu n'oubliras les descriptiõs du leuer & coucher du Soleil, les Signes qui se leuent & couchent auec luy, ni les serenitez, orages & tempestes.
Ipse pater media nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextra. Puis,
--ille flagranti
Aut Athõ aut Rhodopẽ aut alta Ceraunia telo
Deijcit, ingeminãt Austri & dẽsissimus imber.
Tu enrichiras ton Poëme par varietez prises de la Nature, sans extrauaguer comme vn frenetiq; Car pour vouloir trop euiter, & du tout te bãnir du parler vulgaire, si tu veux voler sans consideration par le trauers des nues, & faire des grotesques, Chimeres & mõstres,

&non vne naifue & naturelle poëſie, tu ſeras imitateur d'Ixion, qui engendra des Phantoſmes au lieu de legitimes & naturels enfans. Tu dois dauãtage, Lecteur, illuſtrer ton œuure de paroles recherchees & choiſies, & d'argumẽt rẽforcez, tãtoſt par fables, tãtoſt par quelques vieilles hiſtoires, pourueu qu'elles ſoiẽt briefuement eſcrites & de peu de diſcours, l'enrichiſſant d'Epithetes ſignificatifs & non oiſifs, c'eſt à dire qui ſeruent à la ſubſtance des vers, & par excellentes, & toutefois rares ſentences: Car ſi les ſentences ſont trop frequẽtes en ton œuure Heroique, tu le rẽdras mõſtrueux, comme ſi tout tõ corps n'eſtoit compoſé que d'yeux & non d'autres membres, qui ſeruent beaucoup au cõmerce de noſtre vie: ſi ce n'eſtoit en la Tragedie & Comedie, leſquelles ſont du tout didaſcaliques & enſeignantes, & qu'il faut qu'en peu de paroles elles enſeignẽt beaucoup, cõme mirouers de la vie humaine: d'autant qu'elles ſont bornees & limitées de peu d'eſpace, c'eſt à dire d'vn iour entier.

Les plus excellens maiſtres de ce meſtier les commencent d'vne minuict à l'autre, & non du poinct du iour au Soleil couchant, pour auoir plus d'eſtendue & de longueur de temps.

Le Poëme Heroique, qui eſt tout guerrier, comprend ſeulement les actions d'vne annee entiere: & ſemble que Virgile y ait failli, ſelon que luy meſme l'eſcrit.

Annuus exactis completur menſibus orbis,

Ex quo relliquias diuiniq; ossa parentis
Condidimus terra.

Il y auoit desia vn an passé quand il feit les ieux funebres de son pere en Sicile, & toutefois il n'aborda de long temps apres en Italie.

Tous ceux qui escriuẽt en Carmes, tant doctes puissent ils estre, ne sont pas Poëtes. Il y a autant de difference entre vn Poëte & vn versificateur, qu'entre vn bidet & vn genereux coursier de Naples, & pour mieux les accomparer, entre vn venerable Prophete & vn Charlatan vendeur de triacles. Il me semble quand ie les voy armez de mesmes bastons que les bõs maistres, c'est à dire des mesmes vers, des mesmes couleurs, des mesmes nõbres & pieds dont se seruent les bons autheurs, qu'ils ressẽblent à ces Hercules desguisez és Tragedies, lesquels acheptent la peau d'vn Lion chez vn peletier, vne grosse massue chez vn charpentier, & vne fausse perruque chez vn attiffeur: mais quãd ce vient à combatre quelque Monstre, la massue leur tõbe de la main, & s'enfuiẽt du combat comme couards & poltrons. Ces versificateurs se cõtẽtẽt de faire des vers sans ornemẽt, sans grace & sans art, & leur semble auoir beaucoup fait pour la Republique, quãd ils ont composé de la prose rimee. Au contraire, le Poëte heroique inuente & forge argumens tous nouueaux, faict entreparler les Dieux aux hommes & les hõmes aux Dieux, faict harãguer les Capitaines comme il fault,

deſcrit les batailles & aſſaults, factions & entrepriſes de guerre: ſe meſle de coniecturer les augures, & interpreter les ſonges, n'oublie les expiations & les ſacrifices que l'on doit à la diuinité: tantoſt il eſt Philoſophe, tantoſt Medecin, Arboriſte, Anatomiſte, & Iuriſconſulte, ſe ſeruant de l'opinion de toutes ſectes, ſelon que ſon argument le demande. Bref, c'eſt vn homme, lequel cõme vne mouſche à miel delibe & ſucce toutes fleurs, puis en fait du miel & ſon profit ſelõ qu'il viẽt à propos. Il a pour maxime treſneceſſaire en ſon art, de ne ſuiure iamais pas à pas la verité, mais la vray-ſemblance, & le poſſible: Et ſur le poſſible & ſur ce qui ſe peut faire, il baſtit ſon ouurage, laiſſant la veritable narration aux Hiſtoriographes, qui pourſuiuẽt de fil en eſguille, comme on dit en prouerbe, leur ſubiect entrepris du premier commencement iuſques à la fin. Au contraire, le Poëte bien aduiſé plein de laborieuſe induſtrie, commence ſon œuure par le milieu de l'argumẽt, & quelquefois par la fin: puis il deduit, & pourſuit ſi bien ſon argument par le particulier accident & euenement de la matiere qu'il s'eſt propoſé d'eſcrire, tantoſt par perſonnages parlans les vns aux autres, tãtoſt par ſonges, propheties & peintures inſerees contre le dos d'vne muraille & des harnois, & principalement des boucliers, ou par les dernieres paroles des hõmes qui meurent, ou par augures & vol d'oiſeaux & phantaſtiques viſions de Dieux & de demons, ou

monſtrueux langages des cheuaux naurez à mort : tellement que le dernier acte de l'ouurage ſe cole, ſe lie & s'enchaiſne ſi bien & ſi à propos l'vn de dans l'autre, que la fin ſe rapporte dextrement & artificiellement au premier poinct de l'argument. Telles façons d'eſcrire, & tel art plus diuin que humain eſt particulier aux Poëtes, lequel de prime face eſt caché au Lecteur, s'il n'a l'eſprit bien ruſé pour comprendre vn tel artifice. Pluſieurs croyent que le Poëte & l'Hiſtorien ſoient d'vn meſme meſtier : mais ils ſe trompent beaucoup : car ce ſont diuers artiſans, qui n'ont rien de commun l'vn auecques l'autre, ſinõ les deſcriptiõs, des choſes, comme batailles, aſſauts, de montaignes, foreſts & riuieres, villes, aſſietes de camp, ſtratagemes, nombre des morts, conſeils & pratiques de guerre : en cela il ne faut point que le Poëte faille non plus que l'Hiſtorien. Au reſte, ils n'ont rien de commun (comme i'ay dict) ſinon que l'vn ne l'autre ne doit iamais mentir contre la verité de la choſe, comme a failli Virgile au temps, c'eſt à dire en la Chronique, lequel a faict Didon fille de Belus eſtre du temps d'Aenee, encore qu'elle fut cent ans deuant pour le moins : mais il inuenta telle ruſe pour gratifier Auguſte & le peuple Romain vainqueur de Carthage, donnant par les imprecations de Didon cõmencement de haine & de diſcorde mortelle entre ces deux floriſſantes nations. La plus grande partie de ceux qui eſcriuent de noſtre temps,

se trainent eneruez à fleur de terre, comme foibles chenilles, qui n'ont encor la force de grimper aux festes des arbres, lesquelles se contentent seulement de paistre la basse humeur de la terre, sans affecter la nourriture des hautes cimes, ausquelles elles ne peuuent attaindre à cause de leur imbecillité. Les autres sont trop ampoulez, & presque creuez d'enfleures cōme hydropiques, lesquels pensent n'auoir rien fait d'excellent, s'il n'est extrauagant, creux & bouffy, plein de songes monstrueux & paroles piafées, qui resemblent plustost à vn jargon de Gueux ou de Boëmiens, qu'aux paroles d'vn Citoyen honneste & bien appris. Si tu veux demembrer leurs carmes, tu n'en feras sortir que du vent, non plus que d'vne vessie de pourceau pleine de pois, que les petits enfans creuent pour leur seruir de ioüet.

Les autres plus rusez tiennent le milieu des deux, ny rampans trop bas, ny s'esleuans trop haut au trauers des nues, mais qui d'artifice & d'vn esprit naturel elabouré par longues estudes, & principalement par la lecture des bons vieux Poëtes Grecs & Latins, descriuent leurs conceptions d'vn style nombreux, plein d'vne venerable Majesté, comme a faict Virgile en sa diuine Aeneide. Et n'en cherche plus d'autres, Lecteur, en la langue Romaine, si ce n'estoit de fortune Lucrece : mais parce qu'il a escrit ses frenesies, lesquelles il pensoit estre vrayes selon sa secte, & qu'il n'a pas basti son

œuure sur la vray-sembláce & sur le possible, ie luy oste du tout le nom de Poëte, encore que quelques vers soient non seulement excellens mais diuins. Au reste, les autres Poëtes Latins ne sont que naquets de ce braue Virgile, premier Capitaine des Muses, non pas Horace mesmes, si ce n'est en quelques-vnes de ses Odes, ny Catulle, Tibulle, & Properce, encore qu'ils soient tres-excellens en leur mestier: si ce n'est Catulle en son Athis, & aux Nopces de Peleus: le reste ne vaut la chádelle. Stace a suiui la vray-sembláce en sa Thebaide. De nostre temps Fracastor s'est monstré tres-excellét en sa Syphilis, bien que ses vers soiét vn peu rudes. Les autres vieils Poëtes Romains comme Lucain & Silius Italicus, ont couuert l'histoire du manteau de Poësie : ils eussent mieux fait à mon aduis, en quelques endroits, d'escrire en prose. Claudian est Poëte en quelques endroits, comme au Rauissemét de Proserpine: le reste de ses œuures ne sont que Histoires de son temps, lequel comme les autres s'est plus estudié à l'enflure qu'à la grauité. Car voyans qu'ils ne pouuoient egaler la Majesté de Virgile, se sont tournez à l'enflure, & à ie ne sçay quelle poincte, & argutie monstrueuse, estimants les vers estre les plus beaux, ceux qui auoient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'esmerueiller, si i'estime Virgile plus excellent & plus rond, plus serré, & plus parfaict que tous les autres, soit que dés ma ieunesse mon Regét me le lisoit à l'escole,

ſoit que depuis ie me ſois fait vne Idée de ſes conceptions en mon eſprit (portant touſiours ſon liure en la main) ou ſoit que l'ayant appris par cœur dés mon enfance, ie ne le puiſſe oublier.

Au reſte, Lecteur, ie te veux bien aduertir, que le bon Poëte iette touſiours le fondement de ſon ouurage ſur quelques vieilles Annales du temps paſſé, ou renommee inueteree, laquelle a gaigné credit au cerueau des hômes. Comme Virgile ſur la commune renommée, qu'vn certain Troyen nommé Aenée, chanté par Homere, eſt venu aux bors Lauiniens luy, ſes nauires & ſon fils, où depuis Rome fut baſtie, encores que ledict Aenée ne vint iamais en Italie: mais il n'eſtoit pas impoſſible qu'il n'y peuſt venir. Sur telle opinion deſia receuë du peuple il baſtit ſon liure de l'Aeneide. Homere au parauant luy en auoit fait de meſme, lequel fondé ſur quelque vieil conte de ſon temps de la belle Heleine & de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faiſons des contes de Lãcelot, de Triſtan, de Gauuain & d'Artus, fonda là deſſus ſon Iliade. Car les propres noms des Capitaines & ſoldats Troyens qui parloient Phrygien, & non Grec, & auoient les noms de leur nation, monſtrent bien comme euidemmẽt ce n'eſt qu'vne fiction de toute l'Iliade, & non verité: comme de Hector, Priam, Polydamas, Anthenor, Deiphœbus, Caſſandre, Helenus, & preſque tous les autres forgez au plaiſir d'Homere.

Imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé & appuyé sur nos vieilles Annales, i'ay basti ma Franciade, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes : si Francus est venu en France ou non, car il y pouuoit venir, me seruant du possible, & nõ de la verité. C'est le faict d'vn Historiographe d'esplucher toutes ces considerations, & non aux Poëtes qui ne cherchent que le possible: puis d'vne petite scintille font naistre vn grãd brasier, & d'vne petite cassine font vn magnifique Palais, qu'ils enrichissent, dorent & embellissent par le dehors de marbre, Iaspe & Porphire, de guillochis, ouales, frontispices & piedsdestals, frises & chapiteaux, & par dedans de Tableaux, tapisseries esleuees & bossees d'or & d'argent, & le dedans des tableaux cizelez & burinez, raboteux & difficile à tenir es mains, a cause de la rude engraueure des personnages qui semblẽt viure dedans. Apres ils adioustent vergers & iardins, compartimens & larges allees, selon que les Poëtes ont vn bon esprit naturel & bien versé en toutes sciences & dignes de leur mestier: car la plus part ne fait rien qui vaille, semblables a ces apprentifs qui ne sçauent que broyer les couleurs, & non pas peindre. Souuienne toy Lecteur, de ne laisser passer soubs silẽce l'histoire s'y la fable appartenãt à la matiere, & la nature, force, & proprietez des arbres, fleurs, plãtes & racines, principalemẽt si elles sont anoblies.

de quelques vertus non vulgaires, & si elles seruent a la medecine, aux incãtatiõs & magies, & en dire vn mot en passant par quelque demi vers, ou pour le moins par vn Epithete. Nicãdre autheur Grec t'en monstrera le chemin: & Columelle en son Iardin, ouurage autant excellent que tu le sçaurois desirer. Tu n'oubliras aussi ny les montaignes, forests, riuieres, villes, republiques, haures & ports, cauernes & rochers, tant pour embellir ton œuure par là, & le faire grossir en vn iuste volume, que pour te donner reputation & seruir de marque à la posterité. Quant aux Capitaines & conducteurs d'armées & soldats, tu en diras les peres & les meres, ayeux villes, & habillements, & leurs naissances, & feras vne fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

Hic Ammone satus rapta Garamantide
Nympha.

Puis en vn autre lieu parlant d'Hypolite.

Insignem quem mater Aritia misit
Eductum Egeriæ lucis Hymetia circum
Littora.

Puis autre part, parlant d'Helenor qui estoit tombé de la tour demy bruslé:

-Quorum primæuus Helenor
Meonio regi, quem serua Licinia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Troiã miserat armis.

Quant aux habillemens, tu les vestiras tãtost de la peau d'vn Lion, tan tost d'vn Ours, tantost

Vemissa ab læua Panthæræ terga retorquens.

Tu n'oublieras à fortifier & asseurer ton esprit (s'il est en doute) ou par vn augure, ou par vn oracle, comme

At rex sollicitus monstris oracula Fauni
Fatidici genitoris adit. Puis,

Aspice bis senos lætantes agmine Cycnos.

Et en vne autre part,

Ecce leuis summo de vertice visus Iüli
Fundere lumen apex.

Il ne fault aussi oublier les admonestemẽs des Dieux transformez en vulgaires.

Forma tum vertitur oris
Antiquum in Buten, hic Dardanio Anchisæ
Armiger antè fuit.

Tu ne transposeras iamais les paroles ny de ta prose ny de tes vers: car nostre langue ne le peult porter, non plus que le Latin vn solecisme. Il faut dire, Le Roy alla coucher de Paris à Orleans, & non pas, A Orleans de Paris le Roy coucher alla.

I'ay esté d'opinion en ma ieunesse, que les vers qui enjambent l'vn sur l'autre, n'estoient pas bons en nostre Poësie: toutefois i'ay cogneu depuis le contraire par la lecture des bõs Autheurs Grecs & Romains, comme

Lauinia venit
Littora.

I'auois aussi pensé, que les mots finissans par

voyeles & diphthongues, & rencontrãs apres vn autre vocable commençãt par vne voyele ou diphthongue, rendoit le vers rude: i'ay appris d'Homere & de Virgile, que cela n'estoit point mal-seãt, comme, *sub Ilio alto. Ionio in magno.* Homere en est tout plein. Ie m'asseure que les enuieux caqueterõt, dequoy i'allegue Virgile plus souuent qu'Homere qui estoit son maistre, & son patron : mais ie l'ay fait tout expres, sçachãt bien que nos François ont plus de cognoissance de Virgile, que d'Homere & d'autres Autheurs Grecs. Ie suis d'aduis de permettre quelque licence à nos Poëtes François, pourueu qu'elle soit rarement prise. De là sont venues tant de belles figures que les Poëtes en leur fureur ont trouuees, franchissans la Loy de Grammaire, que depuis les Orateurs de sens rassis ont illustrees, & leur ont quasi baillé cours & credit, faisans leur profit de la folie d'autruy.

Quant aux comparaisons dont i'ay parlé au cõmencement assez briefuement, tu les chercheras des artisans de fer & des veneurs, comme Homere, pescheurs, architectes, massons, & brief de tous mestiers dont la nature honore les hommes. Il fault les bien mettre & les bien arranger aux lieux propres de ta Poësie: car ce sont les nerfs & tendons des Muses, quand elles sont placees bien à propos, & seruantes à la matiere: sinon, elles sont du tout ridicules & dignes du fouet. Ne sois iamais long en tes discours, si ce n'est que tu vueilles

faire vn liure tout entier de ce mesme subiet. Car la Poësie Heroique qui est dramatique, & qui ne consiste qu'en actiõ, ne peut lõguement traicter vn mesme subiet, mais passer de l'vn à l'autre en cẽt sortes de varietez. Il en faut oublier de faire à la mode des anciẽs, des courtoisies aux estrangers; de magnifiques presens de Capitaine à Capitaine, de soldat à soldat, tant pour cõmencer amitié, que pour renouueller l'ancienne, & pour auoir de pere en filz logé les vns chez les autres. Tu embelliras de braues circonstances tes dons, & ne les presenteras tout nuds ny sans ornement, comme le present du Roy Latin à Aenee.

Stabant ter centum nitidi in præsepibus albis.
Omnibus extemplo Teücris iubet ordine duci
Instratos ostro alipedes, pictisque tapetis
Aurea pectoribus demissa monilia pendent,
Tecti auro fuluum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Aeneæ currum, geminósque iugales
Semine ab æthereo spirantes naribus ignem
Illorum de gente, patri quos Dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creauit.

Et au cinquiéme,

Ipsis præcipuos ductoribus addit honores,
Victori chlamidem auratam.

Vn mediocre Poëte se fust contenté de cela, & n'eust pas adiousté

Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit.

Encores moins,

Intextúsque puer frondosa regius Ida
Veloces iaculo ceruos cursúque fatigat,
Acer anhelanti similis.

Encore iamais vn mauuais Poëte ne se fust souuenu de ce diuin hemistiche,

-Sauítque canum latratus in auras.

Tu n'oublieras à faire armer les Capitaines cõme il faut, de toutes les pieces de leur harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre, ou par periphrases: car cela apporte grand ornement à la Poesie Heroique.

Tu n'oublieras aussi la piste & battement de pied des cheuaux, & representer en tes vers la lueur & la splendeur des armes frappees de la clarté du Soleil, & à faire voler les tourbillons de poudre soubs le pied des Soldats & des Cheuaux, courants à la guerre, le cry des Soldats, froissis de picques, brisement de lances, accrochement de haches, & le son diabolique des canons & harquebuses qui font trembler la terre, froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur le champ quelque Capitaine ou Soldat, il le faut nauurer au plus mortel lieu du corps, comme le cerueau, le cœur, la gorge, les aines, le diafragme: & les autres que tu veux seulement blesser, és parties qui sont les moins mortelles: & en cela tu dois estre bon anatomiste.

Si quelque excellent homme meurt, tu n'oublieras ſon Epitaphe en vne demie ligne, ou vne au plus, engrauant dans tes vers les principaux ouſtils de ſon meſtier, comme de Miſene qui auoit eſté trompette d'Hector, puis auoit tiré la rame de bonne volonté ſoubs Aenee: car c'eſtoit anciennement l'exercice de grands Heroes & Capitaines, & meſme de ces quarante Cheualiers qui allerẽt auec Iaſõ en Colchos. Tu ſeras induſtrieux à eſmouuoir les paſſiõs & affectiõs de l'ame, car c'eſt la meilleure partie de tõ meſtier, par des carmes qui t'eſmouueront le premier, ſoit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en facent autant apres toy.

Tu n'oublieras iamais de rendre le deuoir qu'on doit à la diuinité, oraiſons, prieres, & ſacrifices, commençant & finiſſant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puiſſances & de vertus, imitateur d'Homere & de Virgile qui n'y ont iamais failli.

Tu noteras encores, Lecteur, ce poinct qui te menera tout droict au vray chemin des Muſes: c'eſt que le Poëte ne doit iamais prẽdre l'argument de ſon œuure, que trois ou quatre cens ans ne ſoient paſſez pour le moins, afin que perſonne ne viue plus de ſon temps, qui le puiſſe de ſes fictions & vrayes ſemblances conuaincre, inuoquant les Muſes qui ſe ſouuiennent du paſſé, & propheſiſent l'aduenir, pour l'inſpirer & conduire

plus par fureur diuine que par inuention humaine. Tu imiteras les effects de la nature en toutes tes descriptions, suyuant Homere. Car s'il fait bouillir de l'eau en vn chaudron, tu le verras premier fendre son bois, puis l'allumer & le soufler, puis la flame enuironner la panse du chaudron tout à l'entour, & l'escume de l'eau se blanchir & s'enfler à gros bouillons auec vn grand bruit, & ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plustost imitation de la nature, cõsiste, toute l'ame de la Poësie Heroique, laquelle n'est qu'vn enthousiasme & fureur d'vn ieune cerueau. Celuy qui deuient vieil, matté d'vn sang refroidy, peut bien dire a dieu aux Graces & aux Muses.

Dõc Lecteur, celuy qui pourra faire vn tel ouurage, & qui aura vne bouche sonnãt plus hautement que les autres, & toutesfois sans se perdre dans les nues, qui aura l'esprit plus plein de prudence & d'aduis, & les cõceptiõs plus diuines, & les paroles plus rehaussées & recherchées, bien assises en leur lieu par art & non à la volee, donne luy nom de Poëte, & nõ au versificateur, cõposeur d'Epigrammes, Sonnets, Satyres, Elegies, & autres tels menus fatras, où l'artifice ne se peut estendre: la simple narration enrichie d'vn beau langage, est la seule perfection de telles compositions.

Veux tu sçauoir, Lecteur, quand les vers sont bons & dignes de la reputation d'vn excellent ouurier, suy le conseil d'Horace: il

fault que tu les demẽbres & desassembles de leur nombre, mesure & pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, & ceux du milieu les derniers. Si tu trouues apres tel desassemblement de la ruine du bastiment, de belles & excellentes paroles, & phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enleuer ton esprit oultre le parler commun: pense que tels vers sont bons & dignes d'vn excellent Poëte. Exemple des mauuais vers.

Madame en bonne foy ie vous donne mon cœur,
N'vsez point enuers moy s'il vous plaist de rigueur.

Efface *cœur*, & *rigueur*, tu n'y trouueras vn seul mot qui ne soit vulgaire ou triuial: où si tu lis ceux cy,

Son harnois il endosse, & furieux aux armes.
Profendit par le fer vn scadron de gensdarmes,

tu trouueras au desmembrement & deliaison de ces deux carmes, qui te seruẽt d'exemple pour les autres, toutes belles & magnifiques paroles, *Harnois, endosse, furieux, armes, profendit, fer, scadron, gensdarmes.* Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra: car bien souuent la matiere ny le sens ne desirent pas telle hausseure de voix, & principalement les narratiõs & pourparlers des Capitaines, conseils & deliberations és grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue & simple, & l'exposition du faict: car tantost il doit estre orné, & tãtost non: car c'est vn extreme vice à vn Orféure de plomber de l'or. Il fault imiter les bons mesnagers, qui tapissent bien leurs

leurs sales, chambres & cabinets, & non les galetas, où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes & hautes, comme ie t'ay plusieurs fois aduerti, & non monstrueuses ny quintessencieuses cōme sont celles des Espagnols. Il faudroit vn Apollon pour les interpreter, encor il y seroit bien empesché auec tous ses oracles & Trepieds.

Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous mestiers, & prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, & principalement de la chasse. Homere a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Ie veux bien t'aduertir, Lecteur, de prendre garde aux lettres, & feras iugement de celles qui ont plus de son & de celles qui en ont le moins. Car A, O, V, & les consones M, B, & les ss, finissants les mots, & sur toutes les rr, qui sont les vrayes lettres Heroiques, font vne grande sonnerie & baterie aux vers. Suy Virgile qui est maistre passé en la composition & structure des carmes: regarde vn peu quel bruit font ces deux icy sur la fin du huictiesme de l'Aeneide.

Vnà omnes ruere ac totum spumare, reductis
Conuulsum remis rostris stridentibus æquor.

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'inserer en tes vers ces lumieres, ou plustost petites ames de la Poesie, comme,

Italiam metire iacens.

qui est proprement vn Sarcasme: c'est à dire,

tout parfait: la mediocrité est vn extréme vice en la Poësie, il vaudroit mieux ne s'é mesler iamais, & apprendre vn autre mestier.

D'auantage ie te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse, & d'inuéter des vocables nouueaux, pourueu qu'ils soiét moulez & façonnez sus vn patron desia receu du peuple. Il est fort difficile d'escrire bien en nostre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le present de mots & de diuerses manieres de parler. Ceux qui escriuent iournellement en elle, sçauent bien à quoy leur en tenir : car c'est vne extreme geine de se seruir tousiours d'vn mot. Oultre ie t'aduertis de ne faire conscience de remettre en vsage les antiques vocables, & principalement ceux du lágage Vvallon & Picard, lequel nous reste par tant de siecles l'exemple naif de la lãgue Frãçoise, i'entends de celle qui eut cours apres que la Latine n'eut plus d'vsage en nostre Gaule, & choisir les mots les plus pregnants & significatifs, non seulement dudit langage, mais de toutes les Prouinces de France, pour seruir à la Poësie lors que tu en auras besoin. Malheureux est le debteur, lequel n'a qu'vne seule espece de monnoie pour payer son creãcier. Oultre-plus si les vieux mots abolis par l'vsage ont laissé quelque reietton, comme les branches des arbres couppez se raieunissent de nouueaux drageons, tu le pourras prouigner, améder & cultiuer, afin qu'il se repeuple de nouueau. Exemple de *Lobbe*, qui est vn vieil

mot François qui signifie mocquerie & raillerie. Tu pourras faire sur le nõ le verbe *Lobber*, qui signifiera mocquer & gaudir, & mille autres de telle façon. Tu te donneras de garde, si ce n'est par grãde contrainte, de te seruir des mots terminez en ion, qui passẽt plꝰ de trois ou quatre syllabes, comme abomination, testification : car tels mots sont languissants, & ont vne trainante voix, & qui plꝰ est, occupẽt languidemẽt la moictié d'vn vers. C'est autre chose d'escrire en vne langue florissante qui est pour le present receüe du peuple, villes, bourgades & citez, comme viue & naturelle, approuuee des Rois, des Princes, des Senateurs, marchands & trafiqueurs, & de composer en vne langue morte, muette & enseuelie sous le silence de tant d'espaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'escole par le foüet & par la lecture des liures, ausquelles langues mortes il n'est licite de rien innouer, disgraciees du temps, sans appuy d'Empereurs, ny de Roys, de Magistrats ny de villes, comme chose morte laquelle s'est perdue par le fil des ans, ainsi que sont toutes choses humaines, qui perissẽt vieilles, pour faire place aux autres suiuantes & nouuelles: car ce n'est la raison que la nature soit tousiours si prodigue de ses biẽs à deux ou trois natiõs, qu'elle ne vueille conseruer ses richesses aussi pour les derniers cõme les premiers. En telles langues passees & defunctes (cõme i'ay dit) il ne fault rien innouer, cõme enseuelies, ayant

reſigné leur droict aux viuantes, qui floriſſent en Empereurs, Princes & Magiſtrats, qui parlent naturellement, ſans maiſtre d'eſcole, l'vſage le permettant ainſi: lequel vſage le permet en la meſme façon que le commerce & trafic des monnoies pour quelque eſpace de temps: ledict vſage les deſcrie quand il veult. Pource il ne ſe fault eſtonner d'ouyr vn mot nouueau, non plus que de veoir quelque nouuelle Iocondalle, nouueaux Tallars, Royales, Ducats de ſainct Eſtienne, & Piſtolets. Telle mõnoie, ſoit d'or ou d'argent, ſemble eſtrange au commencement: puis l'vſage l'adoucit & domeſtique, la faiſant receuoir, luy donnant authorité, cours, & credit, & deuient auſſi commune que nos Teſtons & nos Eſcus au Soleil.

Tu ſeras treſ-aduiſé en la compoſition des vocables, & ne les feras prodigieux, mais par bon iugement, lequel eſt la meilleure partie de l'homme, quand il eſt clair & net, & non embabouiné ny corrompu de monſtrueuſes imaginatiõs de ces Robins de Cour qui veulent tout corriger.

Ie te conſeille d'vſer indifferemment de tous dialectes, comme i'ay deſia dict: entre leſquels le Courtiſan eſt touſiours le plus beau, à cauſe de la Maieſté du Prince: mais il ne peut eſtre parfaict ſans l'aide des autres: car chacun iardin a ſa particuliere fleur, & toutes nations ont affaire les vnes des autres: comme en nos haures & ports, la marchãdiſe bien loin cher-

chée en l'Amerique, se debite par tout. Toutes Prouinces, tant soient elles maigres, seruēt aux plus fertiles de quelque chose, comme les plus foibles membres, & les plus petits de l'homme seruent aux plus nobles du corps. Ie te conseille d'apprendre diligemment la langue Grecque & Latine, voire Italienne & Espagnole, puis quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme vn bon Soldat, & composer en ta langue maternelle, cōme a faict Homere, Hesiode, Platon, Aristote, & Theophraste, Virgile, Tite Liue, Saluste, Lucrece, & mille autres qui parloiēt mesme langage que les Laboureurs, valets & chambrieres. Car c'est vn crime de leze Maiesté d'abandonner le langage de son pays, viuant & florissant, pour vouloir deterrer ie ne sçay quelle cendre des anciens, & abbayer les verues des trespassez, & encore opiniastrement se brauer là dessus, & dire, I'atteste les Muses que ie ne suis point ignorant, & ne crie point en langage vulgaire comme ces nouueaux venus, qui veulent corriger le Magnificat: encores que leurs escrits estrangers, tāt soient-ils parfaits, ne sçauroiēt trouuer lieu aux boutiques des Apoticaires pour faire des cornets.

Comment veux tu qu'on te lise, Latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius & Claudian, qui ne seruent que d'ōbre muette en vne estude, ausquels on ne parle iamais que deux ou trois fois en la vie, encore

qu'ils fussent grãds maistres en leur lãgue maternelle ? & tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole à coups de verges le lãgage estranger, que sans peine & naturellemẽt ces grands personnages parloient à leurs valets, nourrices & chãbrieres. O quãtesfois ay-ie souhaité que les diuines testes & sacrées aux Muses de Iosephe, Scaliger, Daurat, Pimpont, d'Emery, Florent Chrestien, Passerat, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

Gallica se quantis attollet gloria verbis!

Ie supplie tres-humblement ceux, ausquels les Muses ont inspiré leur faueur, de n'estre plus Latineurs ny Grecaniseurs cõme ils sont, plus par ostentation que par deuoir: & prendre pitié, comme bons enfans, de leur paure mere naturelle: ils en rapporteront plus d'honneur & de reputation à l'aduenir, que s'ils auoient à l'imitation de Lõgueil, Sadolet, ou Bẽbe, recousu, ou rabobiné ie ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile & de Ciceron, sans tant se tourmenter: car quelque chose qu'ils puissent escrire, tant soit elle excellente, ne semblera que le cry d'vne Oye, au prix du chant de ces vieils Cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Apres la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir vn bouquet fani. Encore vaudroit il mieux, comme vn bon Bourgeois ou Citoyen, rechercher & faire vn Lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot, & Gauuain, ou commẽter le Romant de la Rose,

que s'amuser à ie ne sçay quelle Grãmaire Latine qui a passé son temps. D'auantage qu'ils considerent comme le Turc en gaignant la Grece, en a perdu la lãgue du tout. Le mesme Seigneur occupant par armes la meilleure partie de l'Europe, où on souloit parler la langue Latine, l'a totalement abolie, reduisant la Chrestienté, de si vaste & grande qu'elle estoit, au petit pied, ne luy laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations, où la langue Romaine se debite: & n'eust esté le chant de nos Eglises, & Psalmes, chantez au leuthrin, long temps y a que la langue Romaine se fust esuanouye, cõme toutes choses humaines ont leur cours: & pour le iourd'huy vaut autant parler vn bon gros Latin, pourueu que l'on soit entendu, qu'vn affetté langage de Ciceron. Car on ne harangue plus deuant Empereurs, ne Senateurs Romains, & la lãgue Latine ne sert plus de rien que pour nous truchemanter en Allemaigne, Pologne, Angleterre, & autres lieux de ces pays là. D'vne langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du Destin & à Dieu, qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient eternelles cõme luy, lequel ie supplie tres-humblemẽt, Lecteur, te vouloir donner sa grace, & le desir d'augmenter le langage de ta nation.

Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse & corrompue, & me semble qu'elle a grand besoin de reformation, & de remettre

en son premier honneur, le K, & le Z, & faire des characteres nouueaux pour la double N, à la mode des Espagnols ñ, pour escrire Monseigneur, & vne L, double, pour escrire orgueilleux. Ie t'en diray d'auantage, quand i'en auray le loisir. A Dieu candide Lecteur.

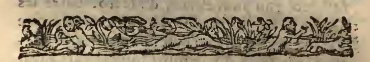
Descriptas seruare vices, operúmque colores.
Cur ego, si nequeo, ignoróq;, poëta salutor?
Cur nescire pudens prauè quam discere malo?

Res gestæ regumq;, ducumq; & tristia bella
Quo posśit scribi numero, mõstrauit Homer⁹.
Hor.

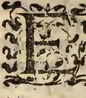
Homere de science & de nom illustré,
Et le Romain Virgile assez nous ont monstré
Comment, & par quel art, & par quelle pratique
Il falloit composer vn ouurage Heroïque,
De quelle forte haleine, & de quel ton de vers.
Varié d'argumens & d'accidens diuers.
I'ay suyui leur patron: à genoux Franciade
Adore l'Æneide, adore l'Iliade:
Reuere les pourtraits, & les suy d'aussi loing
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice & de soing:
Miracle non estrange à celuy qui contemple
Ces deux grãds Demy-dieux dignes chacũ d'vn tẽple.
L'vn Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis
Et les Muses auoient tout dit & tout permis;
Et non à moy François, dont la langue peu riche,
Couuerte de halliers tous les iours se desfriche,
Sans mots, sans ornemens, sans hõneur & sans pris,

Cõme vn champ qui fait peur aux plus gentils esprits
Des laboureurs, actifs à nourrir leurs mesnages,
Qui tournent les guerets pleins de ronces sauuages
Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
A faute d'artisans qui n'ont point dauant eux
Defriché ny viré la campaigne ferue,
Qui maintenant reuesche arreste leur charrue,
Luttant contre le soc d'herbes enuironné.
Mais quoy: prenons en gré ce qui nous est donné,
Acheuons nostre tasche, & croyons d'asseurance
Que ces deux estrangers pourront loger en France,
Si la Parque me rit, reschaufant la froideur
Des hommes bien adroits à suyure mon ardeur;
Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,
Pourueu que nous rendions nos prouinces fameuses,
Non d'armes, mais d'escrits: car nous ne sommes pas
De nature inclinez à suyure les combas,
Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verue nous baille
Plus d'ardeur qu'aux soldars de vaincre à la bataille
Ils ne sont vlcerez sinon par le debors,
Aux iambes & aux bras, & sur la peau du corps:
Nous au fond de l'esprit & au profond de l'ame,
Tant l'esguillon d'honneur viuement nous entame.
La Muse en telle part de son traict va poignant:
Et encor que le coup n'apparoisse saignant,
Si est-ce qu'il nous blesse, & nous rend fantastiques,
Chagrins, capricieux, hagards, melancholiques,
Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour profetizer,
Ou soit pour enseigner, soit pour authoriser,
Vestus d'habits grossiers par paroles rurales,
Les arrests de Nature, & les choses fatales.
Tels du vieil Apollon les Ministres estoient,

Ou fust sur le trepied, ou fust lors qu'ils chantoient:
Et tels ceux d'auiourd'huy: car l'antique Cybelle
(La Nature i'entens) n'a tary sa mammelle
Pour maigre n'allaiter les siecles auenir,
Ny ne fera iamais: ce seroit deuenir
Vne mere brehaigne en lieu d'estre feconde:
» *Tout tel qu'auparauant sera tousiours le Monde.*
Or comme il plaist à Dieu, les siecles & les ans
Apportent à nos vers richesses & presans,
Credit entre les Rois: où souuent par fortune
Vn prend le bien acquis à toute vne commune.
Cela s'est tousiours fait, & tousiours se fera
Tant que le Monde entier en ses membres sera.
Maint court aux ieux d'Olympe, vn seul le prix emporte:
La chance des mortels roule de telle sorte.



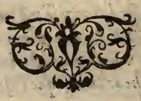
ARGVMENT DV I. LIVRE DE LA FRANCIADE: PAR *Amadis Iamin, Secretaire de la Chambre du Roy.*



EN ce laborieux ouurage de la Fráciade, l'Autheur s'est proposé la façon d'escrire des Anciens, & sur tous du diuin Homere: & combié qu'en ce premier liure il ait comme pas à pas imité Homere & Virgile,

si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il resemble à l'abeille, laquelle tire son profit de toutes fleurs pour en faire son miel: aussi sans iurer en l'imitation d'vn des Anciens plus que des autres, il considere ce qui est en eux de meilleur, dequoy il enrichit (comme tousiours il a esté heureux) nostre langue Françoise. Or pour venir à ce premier liure, qui est comme le fondement & proiect du reste du bastimét, l'argument est tel. Apres que Francus fut retourné du long voyage, où son oncle Helenin l'auoit enuoyé en diuerses natiõs pour en apprendre les mœurs & façons, & par telle cognoissance se rendre sage, ruzé & pratiq Capitaine, ce qu'Helenin auoit fait, ne voulãt qu'il fust recognu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensoient pour certain que Pyrrhe fils d'Achille l'eust fait mourir, le precipitãt du feste d'vne tour: Iupiter qui l'auoit sauué du sac de Troye, & en lieu du corps vray auoit baillé vne feinte de luy à ses ennemis, se resouuenant du Destin, pour lequel il l'auoit garenti de si cruelle mort, & se repentant de la destructiõ de Troye, enuoye Mercure messager des Dieux vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, à fin qu'il l'aduertisse quelles sont les destinées de Francion son neueu, lequel depuis vn an laissoit énerver sa ieunesse d'oisiueté, sans souci de releuer sus l'honneur de ses ayeuls. Helenin apres auoit ouy le cõmandement de Iupiter (aussi que son esprit

prophetique auoit preuoyance des Destins, & presageoit la grandeur de son neueu fils de Hector) luy fit equipper quelque nombre de Nauires, dans lesquelles il s'embarqua, laissant authrote ville d'Epire, où il faisoit sa demeure auec son oncle & sa mere Andromache. Le Poëte luy donne compagnie d'hommes guerriers par vne belle & gentille inuention car le iour du mãdement de Iupiter tous les Troyens bãnis estoiẽt assemblez par le congé des Princes de la Grece, desquels ils estoient esclaues pour chômer la feste de Cybele leur Déesse, tous equippez d'armes telles que souloient porter les Corybantes & Curetes, quand ils celebroient la feste de la Mere des Dieux. Iunon se courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens s'efforçoit par bonne & future destinee de renouueller Troye, & de la faire reflorir. Cybele & Mars fauorisoient Francion, & luy enflamment le cœur du desir de louange & de vertu. Helenin luy enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crete à l'embouchëure du Danube.



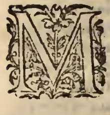


Tu n'as, Ronsard, composé cest ouurage,
Il est forgé d'vne Royale main:
C H A R L E S *sçauant, victorieux & sage*
En est l'Autheur, tu n'es que l'escriuain.

A. IAMIN CHAMP.

LE PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE.

AV ROY TRES-CHRESTIEN Charles neufiéme de ce nom.



Vse, entens moy dès sommets de Parnasse,
Guide ma langue, & me chante la race
Des ROIS FRANÇOIS *yssus dè Francion*
Enfant d'Hèctor Troyen de nation,
Qu'on appelloit en sa ieunesse tendre
Astyanax, & du nom de Scamandre.
De ce Troyen conte moy les trauaux,
Guerres, conseils, & combien sur les eaux
Il a de fois (en despit de Neptune
Et de Iunon) surmonté la Fortune,
Et sur la terre eschappé de peris
Ains que bastir les grans murs de Paris.
CHARLES *mon Prince enfle-moy le courage,*
Pour ton honneur i'entrepren cet ouurage:
Sers moy de phare, & garde d'abysmer
Ma nef qui flotte en si profonde mer.
Desia vingt ans auoient laissé derriere
Le iour fatal que la Grece guerriere
Auoit brulé le mur Neptunien:

Qui ne fut si en, brillant comme vn esclair
Qui çà qui là s'esclatte de la nuë,
Chault de cholere ensanglantoit la ruë
D'vn peuple au lict surprins & deuestu,
Du fer ensemble & du feu combatu.
Ainsi qu'on voit vne fiere Lionne,
Que la fureur & la faim espoinçonne,
Assasiner le debile troupeau:
Entre les dents sanglante en est la peau,
Qui pend encore en sa maschoire teinte!
Le pasteur fuit qui se pasme de crainte!
Ainsi les Grecs detailloient & brisoient
Le peuple nu: Les feux qui reluisoient
Sur les maisons à flames enfumées,
Donnoient lumiere aux Princes des armées
Au meurtre, au sang: vn si cruel effort
Monstroit par tout l'image de la mort.
Et toy Iunon dessus la porte assise,
Hastois les Grecs ardans à l'entreprise
Auec Pallas, qui sur le haut sommet
Du premier mur, horrible en son armet
Que la Gorgonne asprist de mainte escaille,
A coup de pique esbranloit la muraille
Bouffante d'ire, & d'vne forte vois
Comme vn tonnerre appelloit les Gregeois,
Les animant à la vengeance pronte:
Esprits malins, qui n'auez point de honte
D'auoir destruit vn royaume si beau,
Fait qu'Ilion n'est plus qu'vn grand Tombeau,
Faict que Priam meurdry dessus sa race*
De son sang tiede ensanglantast ma face,

*Priam fut tué pres l'autel de Iupiter.

Bien qu'il chargeast nos autels par-sus tous
De gros cuissots de taureaux & de boucs.
Ce Roy pleurant son estat miserable
En cheueux gris en barbe venerable,
Du cruel Pyrrhe au poinct de mort pressé,
Tenoit des mains mon image embrassé:
Quand il receut en sa gorge frappée
De l'Achillin le tranchant de l'espée,
Qui d'vn grand coup le chef luy decolla:
Bien loin la teste en sautelant alla!
Le corps sans nom, sans chaleur, & sans face
Comme vn grand tronc broncha dessus la place.
Cet arrogant qui les Dieux despitoit,
Qui de fureur son pere surmontoit,
Non seulement d'vne rage maistresse
Le fer au poing tuoit la tourbe espesse,
Mais outrageoit le sexe feminin
Qui de nature est courtois & benin.
Il poursuiuoit au trauers de la flame,
Du preux Hector Andromache la femme,
Qui deplorant pour-neant son destin,
Escheuelée, auoit à son tetin
Pressé son fils, en qui le vray image
Du pere sien estoit peint au visage.
**D'entre ses bras ie desrobay le fils:*
Lors en sa place vne feinte ie fis

*J'ay esté contraint de representer Iupiter à la mode des Poëtes tragiques, lesquels font parler vn Dieu, quād la chose est du tout desesperée & hors de la cognoissance des hommes. Pource hōme viuant n'eust sceu sçauoir commēt Francus auoit esté sauué, si Iupiter mesmes, qui l'auoit garanti, ne l'eust raconté.

Que ie formay poitrissant vne nue,
Qui fut des Grecs en son lieu recognuë
Du tout semblable à l'heritier d'Hector,
Mesmes cheueux crespelus de fin or,
Les mesmes yeux, le front mesme, & la taille:
Puis ceste feinte à la mere ie baille
Pour la donner à Pyrrhe: & tout soudain
*Cachant l'enfant aux replis de mon*sein,*

*C'est ce que disent les Latins *sinus*, c'estoit vne piece de drap, ou d'autre semblable matiere large & longue, pliee, cousue, & entee à la robbe, en la partie qui est deuãt l'estomac, qu'ils retroussoiēt par dessus l'espaule dextre, & du bout s'en couuroient la teste: car ils ne portoiēt point de bõnet. I'ay veu des vieilles medailles de telle sorte.

Ie le sauuay de l'espée homicide:
**De vain sans plus fut proye d'Æacide!*

* Le *vain.*) la chose vaine: Phrase Greque, c'est à dire, l'image.

Ie l'aduerti d'aller trouuer apres
Son fils au temple, où deux Cheualiers Grecs
L'vne sur l'autre amonceloient la proye,
Tout l'or captif de Priam & de Troye,
Femmes, enfans, & vieillars enchainez,
De leurs maisons par les cheueux trainez:
Et qu'il auoit pour marque manifeste
L'ardant esclair d'vne flame celeste
Au haut du chef, vray signe qu'il seroit
Pasteur de peuple, & qu'vn iour il feroit
Naistre des Rois, à qui la destinée
Auoit la terre en partage donnée.

Ie n'auois dit, que tout soudain voici
Pyrrhe venir, qui rauit tout ainsi
L'image feint hors des bras de la mere,
Qu'vn Loup le Fan d'vne Biche legere.
Il le porta sur le haut d'vne tour,
D'où le roüant & tournant de maint tour
En tourbillons, d'vn bras armé le rue
Pied contre-mont sur le dur de la ruë.
Ainsi tomba par pieces decoupé
Le vain abus dont le Grec fut trompé:
Car Francus vit & maugré toute enuie
De ses poumons va respirant la vie
Dedans Buthrote, en ces champs où la voix
Vit prophetique és chesnes Dodonois,
Pres Helenus & sa mere Andromache
Qui sans honneur par les tourbes le cache.
Desia la fleur de son âge croissant
Va d'vn poil d'or son menton iaunissant,
Et tout son cœur bouillonne de ieunesse:
Ie ne veux plus qu'il languisse en paresse
Comme incognu, sans Sceptre, & sans honneur,
Mais tout rempli de force & de bon-heur,
Ie veux qu'il aille où son Destin l'appelle
Tige futur d'vne race si belle:
Sans plus en vain consommer son loisir
Parte de là: tel est nostre plaisir.
Il dist ainsi: les Dieux qui s'éleuerent,
Tous d'vn accord sa parole approuuerent
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à se calmer,
Quand Aquilon assoupit son orage,
Et l'onde bruit doucement au riuage.

Au departir Mercure il appella:
Pour obeïr Mercure s'en alla,
Prompt messager à la plante legere,
Deuant le thrône où l'appelloit son pere.
Vole, mon fils, où Francus est nourri,
Huche les vents: dy que ie suis marri
Contre sa mere & ceux qui sans louãge
Trompent son âge en vne terre estrange.
Ie ne l'auois du massacre sauué
Pour estre oisif, de paresse agraué,
Vn fay-neant en la fleur de son âge:
Mais i'esperoy que d'vn masle courage
Iroit vn iour des Gaules surmonter
Le peuple rude & fascheux à donter,
Chaud à la guerre, & ardant à la proye,
Pour y fonder vne nouuelle Troye.
Pource desloge, & le fais en-aller:
» Le temps perdu ne se peut r'appeller.
A peine eut dit que Mercure s'appreste,
Sa capeline affubla sur sa teste,
De talonniers ses talons assortit,
D'vn mandillon son espaule vestit,
Prist sa houssine à deux Serpens ailée:
Puis à chef bas enfonçant sa volée
Ores à poincte, ores d'vn grand contour
Hachoit menu tout le Ciel d'alentour:
Ainsi qu'on voit sur les bords de Meãdre
L'aigle † foudrier au haut de l'air se pẽdre,

*Foudrier, qui porte la foudre: comme Harquebusier qui porte la harquebuse: Archer qui porte l'arc. Sur tels mots desia vsitez & receus i'ay forgé, foudrier suyuant Horace. *Licuit, sempérq; licebit Signatum præsente notã producere nomen.*

Cela est permis aux lãgages vifs, dõt les peuples vsent auiourd'huy, nõ aux lãgues mortes, cõme la Grecque & Romaine, lesquelles ne peuuent plus rien innouer: comme celles qui ont fait leur temps, enseuelies & du tout esteintes.

Puis aduisant sa proye entre les ioncs,
Canars, Herons, & Cygnes aux cols longs,
Raude à l'entour & tournoiant ombrage
D'vn corps plumeux tout le haut du riuage.

Apres qu'il eut de ciel en ciel volé
Viste courrier, de son talon ailé
Se vint planter au pied d'vne vallée,
Où Andromache estoit ce iour allée
Auec son fils pour repaistre ses yeux
Des ieux sacrez à la mere des Dieux.

Ce iour estoit la feste solennelle
Que tous les ans on chommoit à Cybelle
Au mois d'Auril, saison où la rigueur
De son Atys luy eschauffa le cueur,
Que les Troyens auoient en reuerance,
Lors qu'Ilion estoit leur demeurance.

Or ces captifs par la Grece espandus,
De tous costez aux ieux s'estoient rendus
Par le congé des Princes de la Grece,
Pour celebrer le iour de leur Deesse.
Eux equippez de bouclairs & de dars
Contre-imitoient ces antiques soudars
Les Corybans qui d'vne espesse bande
Dansoient autour de Cybelle la grande.

Là les vieillars d'vn baston secourus,
Là les garçons estoient tous accourus,
Femmes, maris, leur souuenant encore
D'Ide & de Troye, où la Mere on adore.

A l'impourueu Mercure est arriué,
Qui loin du peuple Helenin a trouué
Discourant seul: la Verue Prophetique
Luy preparoit vne humeur exastique,

Desia rauy de son entendement.
Ce Dieu luy dit : Oy le commandement
De Iupiter qui courroucé m'enuoye
Parler à toy par la celeste voye.
Va(m'a-t'il dit)où Francus est nourri:
**Huche les vents:dy que ie suis marri*

*Huche,vieil mot François,qui signifie appeller. De là vient vn Huchet,c'est vn cornet, duquel on appelle les chiens & les laniers à la chasse.

Contre sa mere,& ceux qui sans louange
Cachent ce Prince en vne terre estrange.
Ie n'ay Francus du massacre sauué
Pour estre ainsi de paresse agraué,
Vn fay-neant en la fleur de son âge:
Mais i'esperoy que d'vn masle courage
Iroit vn iour des Gaules surmonter
Le peuple rude & fascheux à donter,
Chaud à la guerre, & ardant à la proye,
Pour y fonder vne nouuelle Troye,
Dont la memoire en tous temps floriroit,
Et par le feu iamais ne periroit.
Pource Helenin & toy mere Andromache,
N'amollissez en paresse si lâche
L'enfant d'Hector,à qui les cieux amis
Ont tant d'honneurs & de Sceptres promis:
Qui doit hausser la maison Priamide,
Domter la Grece,& la race Æacide,
Doit veincre tout,& qui doit vne fois
Estre l'estoc des Monarques François,
Et par sus tous d'vn CHARLES, *qui du Monde*
Doit en la main porter la pomme ronde.
Fay-le equipper d'hommes & de vaisseaux,
Fay-le marcher sur l'eschine des eaux

Aux lieux promis, où soit Destin le meine.
» L'honneur s'achepte aux despens de la peine!
Il n'auoit dit, que plustost qu'vn esclair,
Loin de leurs yeux s'esuanouist en l'air,
Enueloppé dans l'obscur d'vne nuë,
Laissant la mere en esmoy detenuë,
Et son mary de frayeur tout transi,
De peur d'vn Dieu qui les tançoit ainsi.
En-ce-pendant la ieunesse Troyenne
Haut inuoquant la Berecynthienne,
D'encens fumeux parfumoit son Autel,
Sacrant maints vœux à son nom immortel.
Les vns auoient les perruques couuertes
De nouueau pampre aux larges fueilles vertes,
Frappant le col de leurs cheueux soufflez:
Les vns battoient les tabourins enflez,
Les vns au son de la flute percée
Baloient armez vne danse insensée,
Et rechantant des Hynnes tour-à-tour
Faisoient sonner les riues d'alentour.
Les bons vieillars à testes grisonnées,
Les iouuenceaux aux plaisantes années,
De pieds, de mains, & de voix respondoient,
Et leurs chansons aux flutes accordoient.
Le Prestre orné d'vne Sotane blanche,
Ceint d'vne boucle au dessus de la hanche,
Mitré de pin la troupe deuançoit
Et les honneurs de Cybelle dansoit.
Enten du Ciel tes loüanges Cybelle,
Mere des Dieux Berecynthe la belle,
Qui as le chef de citez attourné,
Qui as ton char en triomphe tourné

Par deux lions, quand toy Mere honorée
Montes au Ciel à la voûte dorée,
Pour aller voir tes fils & tes neueux,
Et t'abreuuer de Nectar auec eux.
Sois nous propice ô tres-grande Déesse,
Romps de tes mains le lien qui nous presse,
Et de captifs mets nous en liberté:
Ia dés vingt ans ton peuple est arresté
Serf sous les pieds de ceste Argiue audace.
Donne qu'vn iour quelcun de nostre race
Refonde Troye, & restablisse encor
Vn nouueau Sceptre aux reliques d'Hector:
Dōne à ton peuple vn Royaume, & r'assemble
En vn monceau tous les Troyens ensemble:
A fin qu'aimez du Destin le plus fort
Nous reuiuions heureux par nostre mort.
Ainsi priant fist redoubler la dance:
Le peuple suit le Prestre à la cadance!
Le temple en bruit! Cybelle qui ouist
La voix Troyenne au Ciel s'en resiouist.
Comme ils prioient, la prompte Renommée
Au front de vierge, à l'eschine emplumée,
Le cor en bouche, auoit ia respandu
Que Mercure est du haut Ciel descendu,
Et qu'il auoit d'vne voix courroucée
Par Iupiter Andromache tancée,
Et par sus tous Helenin qui sçauoit
L'arrest certain que le Destin auoit
Escrit au Ciel pour celuy qu'on appelle
Astyanax, qui sans honneur recelle
Son âge en vain sur le bord estranger.
Sans du malheur les Troyens reuanger.

Ceste Déesse à bouche bien ouuerte,
D'oreilles, d'yeux & de plumes couuerte,
Semoit par tout qu'Astyanax estoit
Vray fils d'Hector, & qu'on luy apprestoit
Mainte nauire au combat ordonnée,
Pour aller suiure ailleurs sa destinée,
Prince fatal, & que sa main feroit
Que le Troyen du Grec triompheroit:
Et qu'il falloit que la ieunesse actiue,
Qui par la Grece est maintenant captiue,
Suiuist Francus futur pere des Rois,
Qui s'en alloit dedans le camp Gaulois
Replanter Troye & la race Hectorée,
Pour y regner d'eternelle durée.
Ainsi disoit la Nymfe: ce-pendant
Helenin fut songeant & regardant
Au mandement que Iupiter luy donne:
De cent discours en soy-mesme raisonne,
Or' plein de ioye ores plein de douleur:
Mais ce conseil luy sembla le meilleur.
C'est d'obeïr au grand Pere celeste,
Donner Francus au Destin: & au reste
Faire apprester & nauires & gens
Sur terre & mer actifs & diligens,
Non engourdis de paresse ocieuse,
Ains qui poussez d'vne ame industrieuse,
Sçauront prudens les perils euiter,
Et par trauail louange meriter.
Comme il pensoit, auisa d'auenture
En l'air serain le bon-heur d'vn augure,
S'offrant à luy pour signe tres-heureux,
Fut le combat d'vn Faucon genereux,

Qu'vn grand Vautour prouoquoit à la guerre
Plus fort de bec, d'estomac, & de serre,
Et sans repos par le Ciel le battoit,
Tournoit, viroit, poursuyuoit, tourmentoit,
Ne luy donnant ny respit ny haleine
De s'eschapper par la celeste plaine.
Luy pour-neant au combat s'animoit,
Car le Vautour desia le déplumoit:
Quand Iupiter, miracle! le transforme
En la hagarde & chagrineuse forme
D'vn Aigle noir d'audace reuestu.
Comme vn rasoir luy fit le bec pointu,
Aigu, courbé, & ses serres tortues
Plus que deuant fit dures & pointues.
Lors ombrageant d'vn grand ombre les champs,
Prist en ses pieds aiguisez & trenchans
Le grand Vautour, qu'à coups de bec il tue,
Puis fait veinqueur s'en-vola sus la nue.
Le bon augure auenu dextrement
Fut du Profete entendu promptement:
Lors tout ioyeux en son cœur delibere,
(Prenant l'aduis d'Andromache la mere,
Et des Deuins, & des Peres grisons)
Luy aprester des venteuses maisons
Pour nauiguer à rames mesurées
Dessus le dos des ondes azurées,
Et s'en aller au gré de Iupiter.
„ Contre le Ciel on ne peut resister!
Incontinent par toute Chaonie
Se respandit vne tourbe infinie
De bucherons pour renuerser à bas
Maint chesne vieil toffu de large bras.

Par les forests s'escarte ceste bande,
Qui ore vn pin ore vn sapin demande,
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duisans à tourner en vaisseaux.
Contre le tronc sonne mainte congnée
D'vn bras nerueux à l'œuure embesongnée,
Qui mainte playe & mainte redoublant
Coup dessus coup contre l'arbre tremblant,
A chef branlé d'vne longue trauerse
Le fait tomber tout plat à la renuerse
Auec grand bruit. Le bois estant bronché
Fut par le fer artisan detranché,
Fer bien denté, bien aigu, qui par force
A grands esclats fist enleuer l'escorce
Du tronc du pin sur la terre estendu,
En longs carreaux & en poutres fendu.
Pleine de bois la charrette attellée
Va haut & bas par mont & par vallée,
Qui gemissant enroüé sous l'effort
Du pesant faix, le versoit sur le bord.
Le Manouurier ayant matiere preste,
Or' son compas ore sa ligne appreste
Sõgneux de l'œuure, & cõgnant à grãds coups
Dedans les aix vne suitte de clous,
D'vn art maistrier les vieux sapins transforme,
De large naufs leur fait prendre la forme
Au ventre creux, & d'artifice pront
D'vn bec de fer leur aguise le front.
L'vn allongeant le chanure à toute force
Pli dessus pli entorse sus entorse,
Menant la main ores haut ores bas
Fait le cordage, & l'autre pend au mas

A double ranc des voiles demy ronde
Bouſes de vent pour voler ſur les ondes,
Voiles qui ſont les ailes d'vn vaiſſeau
Qui court fortune & vague deſſus l'eau.
Incontinent qu'accompli fut l'ouurage,
Deuant la prouë on beche le riuage
Comme vn foßé large & creux pour paſſer
Les nefs qu'on veut dedans la mer pouſſer.
Là maints rouleaux à la courſe gliſſante
Pres l'vn de l'autre au milieu de la ſente
Sont eſtendus, afin qu'en ſe ſuiuant
Les grands vaiſſeaux gliſſaſſent en auant
Deſur leur doz qui craquetant ſe vire
En rond chargé du faix de la nauire.
Les matelots à la peine indontez,
Deçà delà rangez des deux coſtez
En trepignant du pied contre la place,
De mains, de bras, d'eſpaules, & de face
Pouſſoient les nerfs pour les faire rouler.
Vne ſueur ne ceſſe de couler
Du front moiteux: vne pantoiſe haleine
Bat leurs poumons, tant ils auoient de peine
A toute force en hurtant d'esbranler
Ces gros fardeaux pareſſeux à couler.
Mais à la fin les nauires poiſſées
Droictes en l'eau tomberent eſlancées:
La mer ſon ſein en s'ouurant leur preſta,
Puis l'anchre croche au bord les arreſta.
Il eſtoit nuict, & le charme du ſomme
Silloit par tout les paupieres de l'homme,
Qui demy-mort par le ſommeil lié
Auoit du iour le trauail oublié.

Tous animaux ceux, qui dans l'air se pendent,
Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,
Ceux que les monts & les bois enfermoient,
Pris du repos à chef baissé dormoient.
Mais Helenin qui soucieux ne cesse
De repenser en son nepueu, n'abaisse
L'œil au dormir, ains veillant & resuant,
Or' se couchant, & ores se leuant
Mille discours discourt en sa pensée.
Du Dieu courrier la parole annoncée
Le presse tant, qu'à toute heure, en tous lieux,
Il a Mercure au deuant de ses yeux,
Et en l'esprit la belle destinée,
Qui pour Francus au Ciel est ordonnée,
De qui le sang & Troyen & Germain
Doit enserrer le Monde dans la main.
Incontinent que l'Aube aux doits de roses
Eut du grand Ciel les barrieres décloses
Prompt hors du lit ce bon Prince sortit,
Sa camisole, & son pourpoint vestit,
Puis son sayon, puis sa cape tracée
A fils d'argent sur l'espaule a troussée,
Prist son espée au pommeau cizelé.
Ainsi vestu dans la place est allé
Le dard au poing, commandant qu'on assemble
Grans & petits au conseil tous ensemble.
Lors les Heraux claire-voix ont sonné
De toutes parts le conseil ordonné:
Le peuple nay pour nouuelles apprendre
Droit en la place à foule se vint rendre:
Luy de son sceptre au milieu s'appuya,
Puis de tels mots sa langue desplia.

Peuple Troyen, Dardanienne race,
Ce iouuenceau qui par la populace
Vit sans honneur Astyanax nommé,
Est fils d'Hector que tant auez aimé,
Qui magnanime en si longues batailles
Dix ans entiers a gardé vos murailles,
Qui le rampart contre terre rua
Des Grecs tremblans, qui Patrocle tua,
Et retourna pompeux dedans la ville
Le dos vestu du corselet d'Achille.
Sans maiesté priué ie l'ay tenu,
De peur qu'il fust des Gregeois recognu.
Ie l'ay transmis par vne longue voye
Tantost vers Thebe, & tantost deuers Troye,
Voir le Tombeau de son pere & aussi
Les noirs enfans de Memnon, qui d'ici
Sont eslongnez, noble race Hectorée,
Et de l'Aurore habitent la contrée.
En maint païs ie l'ay fait voyager:
Il a cognu maint peuple & maint danger,
Cognu les mœurs des hommes pour se faire
Guerrier pratique en toute grande affaire.
Depuis vn an ce Prince est de retour
Sans action mangeant en vain le iour,
Vn fait-neant déuoyé de la trace
De sa tres-noble & vertueuse race,
Bien qu'il soit braue & sous bon astre né,
Et pour hauts faits hautement destiné.
Tousiours pour luy ce grand Prince me tance,
Prince de l'air qui les foudres eslance,
Dequoy si tard ie le retiens ici
Sans de son bien auoir autre souci:

Encor hier (sa puissance s'atteste)
Que par le Ciel en clairté manifeste
Ie vy Mercure arriuer deuers moy,
Qui me tança, de la part de son Roy.
Si tu n'as soin, dit-il, de ta lignée,
Si la vertu de l'heur accompagnée
Ton cœur ne pousse à voyager plus loin,
Au moins n'estoufe à son premier besoin
De ton neueu la bouillante ieunesse:
Fay-le eschapper des liens de la Grece.
» Le ieune sang desireux de hazard
» Trouue tousiours son mieux en quelque part.
Pource Troyens de race magnanime,
Si la vertu natale vous anime,
Suiuez cē Prince & le vueillez choisir,
Tout vostre sang soit bouillant d'vn desir
D'accompagner sa vaillante entreprise
Que le Destin dextremēt fauorise.
C'est plus d'honneur en liberté mourir
Et par sōn sang la franchise acquerir,
Que de languir en honte si vilaine.
» Vn beau mourir orne la vie humaine.
Il dist ainsi puis se leuant de là
Pressé du peuple en son Palais alla.
Mars qui aimoit Hector durant sa vie,
De secourir Francion eut enuie:
En sa faueur fit son coche atteler,
Puis fouëttant ses cheuaux parmi l'air,
Qui à bouillons souffloient de leurs narines
Flames de feu ardantes & diuines,
Vint s'abaisser sous le pied d'vn rocher
Pres du riuage, où faisant destacher

Ses beaux coursiers le long d'vne verdure,
Trefle & sain-foin leur donna pour pasture.
Puis comme vn trait roidement s'eslança.
Parmy la troupe où sa forme il laissa,
Et prist le corps l'alleure, & le visage
Du vieil Guisin qu'on estimoit tressage,
Lequel suiuoit aux batailles Hector.
Celuy portoit la grande targe d'or
De cet Hêros, quand pour garder sa terre
Sa main estoit plus crainte qu'vn tonnerre.
Ce Capitaine auoit tousiours esté
Pour sa valeur en grande authorité.
En son semblant ce Dieu guerrier se change
Autour du front des cheueux blancs arrange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au baston comme les vieillards font,
Et d'vne voix toute caduque & rance
Francus aborde, & en ce poinct le tance.
Vraye Troyenne & non Troyen, as-tu
Desia d'Hector oublié la vertu.
Qui t'engendra pour estre l'exemplaire
Comme il estoit du labeur militaire?
Futur honneur des peuples & des Rois?
As-tu, coüard oublié ton harnois
Pour (alleché d'ocieuses plaisances)
Vser ta vie en festins & en danses?
Faire l'amour, & tout le iour en vain
Pleines tourner les coupes en la main?
Honte & vergongne, où estes-vous allées,
Ne vois-tu pas que les ondes salées
Pour t'en-mener se couurent de vaisseaux?
Dresse l'oreille, en: en les Iouuenceaux

Qui bande à bande au riuage se rendent,
Et tous armez Capitaine t'attendent.
Toy sang trop froid, pour vn ieune guerrier,
Tout engourdi demeures le dernier
Serf de ta mere, & te fraudes toy-mesmes
Du haut espoir de tant de diadémes.
Tel n'estoit pas Hector le pere tien,
Qui des Troyens fut iadis le soutien:
Armes, cheuaux, & toute guerre actiue
Furent ses jeux; & non la vie oisiue,
Qui te charmant d'vn somme t'a lié,
Ayant ta ville & ton pere oublié,
Que la vertu la vaillance & la gloire
Ont illustré d'eternelle memoire.
Disant ainsi ce grand Dieu belliqueur
De Francion enflama tout le cueur,
Luy aracha le bandeau d'ignorance,
Et le remplit d'audace & d'asseurance.
Puis il luy souffle vn horreur sur le front,
Plus que dauant aux armes le fist pront,
Et tellement sa ieunesse r'allume,
Qu'il apparut plus grand que de coustume:
Si que marchant au milieu des plus forts,
Haut releué de la teste & du corps
Les surpassoit, comme ce Dieu surpasse
Sur le bord d'Hebre, ou sur les monts de Thrace
Tous les soldats, quand d'ardeur animé
Parmi la presse apparoist tout armé,
Couuert de poudre, & se plante à l'encontre
D'vn meschant Roy, que sa lance rencontre
Pour le punir d'auoir contre equité
Vendu les Loix & trahi sa Cité.

Tel fut Francus : apres ce Dieu se mesle
Par les Troyens amassez pesle-mesle,
Et les tançant dans le cœur leur poussoit
Vn aiguillon qui mordant les pressoit,
A la vertu reschaufant leur courage.
Quoy, voulez-vous en vergongneux seruage
Viure tousiours,& sans langue& sans cœurs
Tousiours souffrir l'orgueil de vos veinqueurs?
Rompez, froissez d'vne allegresse preste
Le ioug cruel qui vous presse la teste,
Sans plus seruir de passetemps ici
A ces Seigneurs qui vous brauent ainsi.
Encore Dieu qui regarde vos peines,
Dieu qui a soin des affaires humaines,
Comme les Grecs ne vous est outrageux:
» La fortune aide aux hommes courageux!
Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Vne fureur, vn bouillon, vne flame
De liberté, de vaincre, & de s'armer,
Et d'emporter Ilion par la mer.
Tandis maint peuple en armes effroyables
(Aussi espais que neiges innombrables
Que l'air venteux par l'air fait cheminer,
Quand l'hyuer vient nos champs enfariner)
Va fremissant au bord de la marine.
Dessous le pied du soldat qui chemine
Vole vne poudre, & dessous luy qui fuit
Pour s'embarquer la terre fait vn bruit,
Tant à grands pas les plaines ils arpentent:
Trop tard les Grecs du congé se repentent!
Ils s'assembloient d'vn pied ferme rangez,

De dards, d'escus, & de piques chargez,
Faisant vn cry sur les riues chenues.
Ainsi qu'on voit les bien-volantes Grues
Craquer aigu quand passer il leur faut
La mer pour viure en vn pays plus chaud.
Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages
Au mois d'Auril, hostes des marescages,
S'amonceler pour pondre & pour couuer:
L'vn tremoussant ses plumes veut lauer,
L'autre sous l'eau tient ses aisles plongées,
L'autre l'aualle à friandes gorgées,
Et l'autre tourne à l'entour de son ny,
Peuple qui vole en troupes infiny,
*Et * criaillant sur les riues cognües,*
Se presse ensemble aussi espais que nües:

*Criailler, est vn verbe frequentatif de crier: c'est à dire, crier souuent. Mot fort vsité en Vandomois, Anjou, & le Maine.

Autant venoient le corselet au corps
D'hommes à foule au premier front des bords.
La terre tremble, & les flancs qui emmurent
Les flots salez dessous le pied murmurent
De tant de gens au riuage arrestez:
Tous herissez de morions crestez.
Comme vn Pasteur du bout de sa houlette,
Sous la clairté de Vesper la brunette
Au premier soir separe les chéureaux
Des boucs cornus, des beliers les aigneaux:
Ainsi Francus d'vne prompte allegresse
Tiroit à part la gaillarde ieunesse
Au sang hardy, & laissoit d'autre part
Vieillés, vieillards & enfans à l'escart,

Qui froids n'auoient ny teste ny poitrine
Pour supporter la guerre & la marine,
Peuple sans nerfs, & sans ardeur, que Mars
N'enrolle plus au rang de ses soldars.
Francus vestu d'armes toutes dorées
Des mains d'vn maistre artizan labourées,
Comme le feu d'vn tonnerre luisoit,
Et si grand peuple en ordre conduisoit,
Monstrant guerrier sa taille bien formée,
Tel qu'on voit Mars au milieu d'vne armée.
Les morrions, les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes pars,
Et l'emery des lames acerées
Frappez menu des flames etherées,
Et du rebat du Soleil radieux,
Vne lumiere enuoyent dans les Cieux,
De qui l'esclair à flammeches menuës
En tremblotant s'esclattoit dans les nuës,
Ainsi que luit sous l'ardante clairté
Mainte bluette au plus clair de l'Esté.
Adonc Francus qui seul maistre commande
En se brauant au milieu de la bande,
Voulant sa main d'vne lance charger,
D'Astyanax en Francus fit changer
Son premier nom en signe de vaillance,
Et des soldats fut nommé Porte-lance,
Pheré-enchos, nom des peuples vaincus
Mal prononcé & dit depuis Francus:
Lance qui fut à nos François commune
Depuis le temps que la bonne fortune
Fit aborder en Gaule ce Troyen
Pour y fonder le mur Parisien.

Comme il estoit sur le bord de la riue
Tout esclatant d'vne lumiere viue,
Ainsi qu'vn Astre au rayon esclairci,
Voici venir Andromache & aussi
L'oncle Helenin, qui Augure, & Profete
Estoit des Dieux veritable interprete.
Ceste Andromache à qui l'estomac fend
D'aise & de crainte, accolloit son enfant
A plis serrez comme fait le Lierre
Qui de ses mains les murailles enserre.
Mon fils, disoit, que tout seul i'ay conceu,
Autre que toy conceuoir ie n'ay sceu
Du grand Hector: Ilithye odieuse
De maint enfant m'a esté enuieuse.
Pource le soin que mere ie deuois
Mettre en plusieurs en toy seul ie l'auois,
Ie te pendoy petit à ma mammelle,
Ie t'ourdissoy quelque robe nouuelle,
Seul tu estois mon plaisir & ma peur,
Enfant, mary, seul mon frere, & ma sœur,
Seul pere, & mere, & voyant la semence
De tous les miens germer en ton enfance,
Me consoloy de t'auoir enfanté
Me restant seul de toute parenté.
Du Grec veinqueur la furieuse armée
A par le fer ma race consommée.
Pour toy la vie & le iour me plaisoit
Si quelque ennuy lamenter me faisoit,
En te voyant i'allegeoy ma tristesse,
Comme soutien de ma foible vieillesse.
Las! ie pensoy qu'au iour de mon trespas,
Quand l'esprit vole, & le corps va là bas,

Que tu ferois mes obseques funebres,
Cloüant mes yeux enfermez de tenebres,
Me lauerois le corps froid de tiede eau,
Et de gazons me ferois vn Tombeau
Pour m'enterrer au bord de ce riuage,
(Car aux bannis il n'en faut d'auantage,)
Serrant ensemble en vn mesme repos
De mon mary les cendres & les os.
O Iupiter si la pitié demeure
Là haut au Ciel, ne permets que ie meure,
Ains qu'il se face en armes vn grand Roy,
Et que le bruit en vole iusqu'à moy!
Donne grand Dieu, qu'au milieu de la guerre
Puisse ruer ses ennemis par terre
Mordants la poudre en leur sang renuersez
D'vne grand' playe en l'estomac persez:
Que des citez la puissante muraille
Trebuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheual soit à pied guerroyant,
Et que quelqu'vn s'escrie en le voyant
(Fauorisé de fortune prospere)
Le fils vaut mieux aux armes que le pere.
Disant ainsin, vn habit luy donna
Que sa main propre ouuriere façonna,
Où fut portraite au vif la grande Troye
En filets d'or ioints à filets de soye,
Auec ses murs, ses rampars & ses Forts.
Là Xanthe erroit passementant les bords
Des plis tortus de sa lente riuiere.
Là s'esleuoit la cyme forestiere
D'Ide pineuse, où sourçant sauteloit
Maint vif ruisseau qui en la mer couloit.

Au pied du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen qui chassoit d'auenture
Vn cerf au bois, où Iupiter le vit,
Qui par son Aigle en proye le rauit,
Ce ieune enfant emporté par les nuës
Tendoit en vain vers Troye les mains nuës:
Ses chiens en l'air qui pendu le voyoient,
L'ombre de l'Aigle & les vents aboyoient.
Hector auoit ceste robe portée
Le iour qu'Helene en triomphe abordée
Entra dans Troye & depuis ne l'auoit
Mise: sans plus de parade seruoit
Au cabinet où les plus cheres choses
De ce grand Prince estoient toutes encloses.
La luy donnant, Prenez, dit-ell' mon fils,
Ce beau present que de mes mains ie fis,
Pour gage seur d'amitié maternelle,
Ayant de moy souuenance eternelle.
Ainsi pleurant, Francus elle accolla:
Le corps tout seul au logis s'en alla,
L'ame demeure en son fils attachée:
Puis sur vn lict ses seruans l'ont couchée
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels enchante le soucy.
En-ce pendant Helenin prend la corne
D'vn grand Toreau au col pesant & morne,
Au large front, & sans aucun effort
De son bon gré l'ameine sur le bort:
Puis vn grand coup de maillet luy desserre
Entre les yeux: le Toreau tombe à terre
Sur les genoux sur le front estendu:
Il l'esgorgea : le sang s'est respandu.

A longs filets dans le creux d'vne tasse:
Parmy le sang que fumeux il amasse:
Mesla du vin, par trois fois l'escoula
Dessus la Mer, puis Neptune appella.
Pere Neptun, Saturnien lignage,
A qui par sort la Mer vint en partage,
Que le Soleil n'a peu iamais tarir
Pour te laisser toutes choses nourrir,
Enten ma vox: donne que la Nauire
De ce Troyen sillonne ton empire
Sous la faueur, & cesse le courroux
Que dés long temps tu gardes contre nous.
Neptune ouyt la Troyenne priere
A chef haussé sur l'o nde mariniere,
Et se plaignant encore d'Ilion,
Vne partie ottroye, & l'autre non.
Il ottroya que la flotte Troyenne
Pourroit aller dessus l'onde Egéenne:
Mais ne voulut l'autre part ottroyer
D'y seiourner long temps sans la noyer.
Lors Helenin addresse sa parole
A son neueu, & ainsi l e console.
Courage Prince, il te faut endurer:
Tu dois long temps maint sillon mesurer
De la grand Mer, auant que tu arriues
Fatalement aux Pannoniques riues.
Tous n'irez pas: c'est l'arrest du Destin.
Mais pour cela ne fauls à ton chemin,
Que ie te veux non tout du long apprendre,
De peur qu'vn Dieu ne m'en vienne reprendre.
Sortant du port gaigne la grande Mer,
Fay ta Galere à tour de bras ramer.

(Ta main ne soit du labeur affoiblie)
Entre Coryce & l'isle Ægialie.
Quand tu seras au flot Laconien
Pren à main dextre, & sage auise bien
De ne heurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde à bouillons est meslée.
Là maint gosier des chiens marins gloutons
Hument les Nefs, puis comme pelotons
Rouëz en l'air par morceaux les vomissent
Dessus les bords: les riues qui fremissent
D'abois rompus soubs le pied des rochers,
Glacent de peur tout le sang des Nochers.
Delà poussans tes Nauires armées
Outre la Mer des Cyclades semées,
Reuoirras Troye & les funebres lieux
Pleins des Tombeaux de tes nobles ayeux.
De là singlant à rames vagabondes
Par le destroit des homicides ondes,
Voirras le Pas où se noya la Sœur
Penduë aux crins de son belier mal-seur.
Tu feras voile au Thracian Bosphore,
Où l'Inachide estant vestue encore
D'vn poil de vache, à coups d'ongles passa
En lieu de rame, & son nom luy laissa.
Puis approchant du grand Danube large,
Qui par sept huiz en la Mer se descharge,
Viendras à l'Isle, à laquelle les Pins
Donnent le nom: là sçauras tes Destins
L'vn apres l'autre, hoste de la riuiere
De qui la corne est si braue & si fiere.
Ce fleuue ayant sur la teste vn rouzeau,
Et sous l'aisselle vn vase à source d'eau,

Et du menton versant vne fontaine,
Te dira teut d'vne bouche certaine:
A tant se eunt: Iunon qui descendit,
En le tançant la voix luy defendit.
Tandis la troupe au trauail non oisiue,
Le Toreau mort renuerse sur la riue:
Ils ont le cœur en tirant escorché,
Puis estripé, puis menu déhaché
A morceaux crus: ils ont d'vne partie
Sur les charbons fait de la chair rostie,
Embroché l'autre, & cuite peu à peu
De tous costez à la chaleur du feu,
L'ont débrochée, en des paniers l'ont mise,
L'ont decoupée, & sur la table assise,
Ont pris leur siege, ont détranché le pain,
Ont fait tourner le vin de main en main,
Boiuant de rang à tasses couronnées
D'vn cœur ioyeux l'vn à l'autre données.
Apres qu'ils ont du boire & du manger
Osté la faim, ils s'allerent loger
Au premier front de la riue mouillée
Sur des litsfaits d'herbes & de fueillée,
Où toute nuit iouyrent du repos
Ronflant le somme au murmure des flos.
Au découcher de l'Aurore nouuelle
Le vieil Vandois du siflet les appelle
(Qui seul estoit le Pilote ordonné)
Voyant le vent en poupe bien tourné.
Vn bruit se fait par les bancs du Nauire,
Puis à sa tasche vn chacun se retire.
Soudain Francus le siflet entendit:
Lors tout armé sa main dextre estendit

Dessus la terre, & ses yeux vers la nuë
Estant debout sus la riue chenuë
Prioit ainsi: O grand Patarean,
A l'arc d'argent, tire-loin, Tymbreän,
Garde Apollon, entiere ceste troupe,
Dieu d'embarquage, & permets que ie coupe
Sous heureux sort la† Commande qui tient
Ma nef au bord. A peine eut dit qu'il vient

†Commande, est la grosse corde qui tient le bateau. Les Grecs l'appellent *πρυμνήσιον*, les Latins, *rudens*.

Hors du fourreau tirer sa large espée:
Du coup la corde en deux parts fut coupée,
Qui la Nauire au riuage arrestoit
Ferme attachée à vn tronq qui estoit
D'vn Chesne vieil foudroyé du tonnerre
De quatre pieds esleué sur la terre:
Puis vers le vent adressa son parler.

Vent le balay des ondes & de l'air,
Qui de la nuë en cent sortes te iouës,
Qui ce grand Tout éuentes & secouës,
Qui peux cent bras & cent bouches armer,
Vien-t'en poupier ton haleine enfermer
Dedans ma voile, afin que sous ta guide
I'aille tenter ce grand Royaume humide.

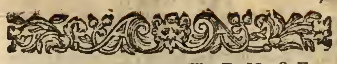
Dieu qui le Ciel regis de ton sourcy,
Si des humains tu as quelque soucy,
Enten ma voix: Donne pere celeste
En ma faueur vn signe manifeste:
Tu le peux faire: on dit que quelquefois
Tu fis voler deux Pigeons par ces bois:
L'vn fut donné à Iason pour escorte:

Donne moy l'autre, afin qu'heureux ie porte
De mon ſalut le ſigne treſ-certain,
Eſtant couuert du ſecours de ta main.
Comme il prioit, des Dieux le pere & maiſtre
Fit par trois fois tonner à main ſeneſtre:
Et ce-pendant les rudes matelots,
Peuple farouche ennemy du repos,
D'vn cry naual hors du riuage proche
Démarent l'ancre à la machoire croche,
Guindent le maſt à cordes bien tendu.
Chaſque ſoldat en ſon banc s'eſt rendu
Eſcheu par ſort: de bras & de poitrine
Ils s'efforçoient: la Nauire chemine!
Les cris les pleurs dedans le Ciel voloient
Deſſous l'adieu de ceux qui s'en alloient!
A-tant Francus s'embarque en ſon Nauire,
Les auirons à double ranc on tire:
Le vent poupier qui droictement ſoufla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faſant ſifler antennes & cordage:
La nef bien loin s'eſcarte du riuage!
L'eau ſous la poupe aboyant fait vn bruit,
Qu'vn train d'eſcume en tournoyant pourſuit.
Qui vit iamais la brigade en la danſe
Frapper des pieds la terre à la cadance
D'vn ordre egal, d'vn pas iuſte & conté,
Sans point faillir d'vn ni d'autre coſté,
Quand la ieuneſſe aux danſes bien appriſe
De quelque Dieu la feſte ſolenniſe:
Il a peu voir les auirons egaux
Frapper d'accord la campagne des eaux.
Ceſte Nauire egalement tirée

S'alloit trainant dessus l'onde azurée
A dos rompu, ainsi que par les bois
(Sur le printemps au retour des beaux mois)
Va la chenille errante à toute force
Auec cent pieds, sur les plis d'vne escorce.
Ainsi qu'on voit la troupe des chéureaux
A petits bonds suyure les pastoureaux
Deuers le soir au son de la Musette:
Ainsi les Nefs d'vne assez longue traitte
Suiuoient la nef de Francus, qui deuant
Coupoit la Mer sous la faueur du vent
A large voile à rond cercle entonnée,
Ayant de fleurs la poupe couronnée.
L'eau se blanchist sous les coups d'auirons:
L'onde tortue ondoye aux enuirons
De la carene, & autour de la proüe
Maint tourbillon en escumant se roüe:
La terre fuit, seulement à leurs yeux
Paroist la Mer & la voûte des Cieux.

Fin du premier liure.





ARGVMENT DV SE-COND LIVRE.

NEptune gardant encor ſon courroux contre les Troyens, à raiſon du parjure Laomedon, employe (outre ſes forces) la puiſſance de Iunon, d'Iris, & d'Eole, pour ſe vanger ſur Francus, voulant enſeuelir luy & ſes Deſtins ſous la Mer. Francion tourmenté des tempeſtes, & ayant perdu tous ſes vaiſſeaux, le ſien excepté, fut pouſſé contre des rochers de l'iſle de Crete, en laquelle vn Roy nommé Dicee, c'eſt à dire, Roy iuſte & droicturier, le reçoit auec toute courtoiſe liberalité. Ce Roy courant vn cerf, rencontre d'auenture ces Troyens endormis ſur le riuage, recreuz du trauail & laſſitude. Cybele auoit enuoyé à ce Roy le Dieu du Somme en ſonge, pour luy dõner enuie d'aller à la chaſſe ce meſme iour. Francion fait entendre à Dicée ſon nom, ſon pays & ſa ville, & l'occaſion de ſon nauigage, & ſon naufrage. Les fantaumes de ſes compagnons que la tempeſte auoit engloutis, ſe preſentent à luy la nuict ſuiuante: auſquels il dreſſe des Tombeaux vuides, appellez κενοτάφια, & leur fait des obſeques. Apres il ſupplie la Déeſſe Venus qu'elle le

vue lle garder & fauoriser. Venus enuoye sõ enfant Amour pour blesser & rendre amoureuses les deux filles du Roy Dicée, nommées l'vne Clymene, & l'autre Hyante. Au mesme instant Francion & ses compagnõs couuerts d'vne nue arriuent au chasteau. Vn festin solennel se feit apres souper, où Terphin chãtre tres excellent dit vn excellent Hynne d'amour. Dicée triste conte à Francion la cause de sa tristesse, & comme son fils Orée est detenu prisonnier sous la tyrannie du Gean Phouéte. Francion s'offre à le combattre: ce qu'il fait de si magnanime courage, & auec telle prouesse & dexterité, qu'il le tue, & retire Orée de sa captiuité. On ne sçauroit lire vn si braue Duel en tous les Poëtes Grecs & Latins. Dicée bien ioyeux embrasse le victorieux, & chante son honneur, & solennize sa victoire.





LE SECOND LIVRE DE LA FRANCIADE.



ES puiſſans Dieux la plus gaillarde troupe
Eſtoit aßiſe au ſommet de la croupe
Du mont Olympe , où Vulcan à l'eſcart
Fit de chacun le be au palais à part,
Qui contemploient la Troyenne ieuneſſe
Fendre la mer d'vne prompte alegreſſe:
Flot deſſus flot la Nauire voloit,
Vn trac d'eſcume à bouillons ſe rouloit
Sous l'auiron qui les vagues entame:
L'eau fait vn bruit luitant contre la rame!
Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers
Menant le bal deſſus les ſillons vers,
A chef dreßé regardoient eſtonnées
Les pins ſauter ſur les vagues tournées:
Vn ſeul Neptun' couuoit au fons du cueur
Contre Ilion vne vieille rancueur
Gros de deſpit, du iour que mercenaire
(Dieu fait maçon) demanda ſon ſalaire
A Lomedon Prince de nulle foy.
Il demandoit iuſtement à ce Roy
L'argent promus d'auoir de ſa truelle

Fait des Troyens la muraille nouuelle
Quand se rouloient d'eux mesmes les cailloux
Sous son marteau: le Roy plein de courroux
Luy denia sa promesse, & pariure
En le frappant le paya d'vne iniure.
Pource Neptune en rage se tournoit
D'ire bouffi quand il s'en souuenoit:
Or' voyant Troye en ces eaux eslancée
Disoit tels mots furieux de pensée.
Hà pauure Dieu vaincu par les mortels!
Dequoy me sert la pompe des autels
Frere à Iupin, race Saturnienne,
Si malgré moy la cendre Phrygienne,
Le demourant d'Achille est triomphant,
Et qui plus est conduit par vn enfant
Qui me défie & sans craindre mon ire
De ses bateaux sillonne mon empire?
Dequoy me sert le Trident en la main,
Auoir l'Egide, le rempart de mon sein,
Tel qu'à mon frere, auoir pour heritage
La grande mer, du Tout second partage,
Si ie ne puis d'vn mortel me venger?
Il ne faut plus me laisser outrager
Sans chastier ceste race infidelle.
» La vieille iniure appelle la nouuelle.
Disant ainsi fit son char atteler,
Que deux Dauphins accouplez font couler
Dessus le sein des plaines émaillées.
Luy gouuernant leurs brides escaillées,
Haut dessus l'onde en son siege porté,
Comme vn grand Prince orné de maiesté
Tient son Trident: le char qui va sans peine

Fier de son Roy sur les vagues le meine:
Triton le suit, & l'amoureux troupeau
Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau.
Lors du Troyen deuançant la nauire,
Le vent appelle & ainsi luy va dire.
Vent, la terreur des cieux & de la mer,
Ce n'est pas moy qui vous fis enfermer
En vos rochers, où fremissant de crainte
Dessous vn Roy languissez par contrainte:
Vn seul Iupin le fit contre mon sceu:
A son pouuoir resister ie n'ay peu,
Car c'est vn Dieu de puissance inuincible:
Ainsi que luy ie ne vous suis terrible,
Vous caressant & prestant ma maison,
Quand dechaisnez vous sortez de prison,
Non à vous seul mais à tous quatre ensemble,
La renuersant ainsi que bon vous semble.
Pource Aquilon ne souffre plus parmy
Nostre eau commune errer mon ennemy,
Mais d'vn grand vol retourne vers Eole:
Dy luy qu'il tienne auiourd'huy sa parole,
Et le serment qu'en la dextre il me fit,
Quand par mon aide Hercule il desconfit.*

*Hercule, se prend icy pour le Soleil, que les vents semblent desconfire, quand espessissant l'air de nuées ils offusquent sa clarté. La plus grande partie des nuées sort de la Mer.

Que de son Sceptre il face vne ouuerture
Aux vents enclos en leur cauerne obscure:
Qu'il les destache, & portez d'vn grand bruit
Chargez d'esclairs, de tempeste & de nuit,
Par tourbillons enfle la Mer de rage,

Et ces Troyens accablé d'vn orage:
Dy luy qu'il rompe au trauers des rochers,
Pour me venger Nauires & Nochers.
Ah, digne n'est telle gent pariurée
De voir long temps la lumiere etherée:
Assez & trop malgré nous a vescu
Ce sang maudit par tant de fois veincu.
A peine eut dit qu'il vit la messagere
Iris voler d'vne plume legere
Sortant de l'eau, laquelle reuenoit
De voir Thetys & au Ciel retournoit
Grosse d'humeurs. Ce Dieu s'approcha d'elle,
Luy tend la main, la caresse & l'appelle.
Honneur de l'air, va conter à Iunon
Que les Troyens ennemis de son nom
Frappent la mer à rames retournées,
Ensorcelez de fausses destinées.
Si le courroux boult encor' en son cueur,
Si le despit d'vne vieille rancueur
Son estomac encores espoinçonne,
C'est maintenant que le Destin luy donne
De se venger le temps & le moyen,
Perdant Francus & tout le nom Troyen.
Dy que soudain mette la main à l'œuure,
Que sa puissance en l'air elle descœuure,
Brassant contre eux vn amas pluuieux.
A tant se teut: Iris remonte aux Cieux
Tirant vn arc dessus les ondes perses
Tout bigarré de cent couleurs diuerses:
Puis sous le trosne à Iunon se cacha,
Où de biais à ses pieds se coucha
Comme vn limier, qui craintif & fidelle

Oyant aux bois le veneur qui l'appelle,
(Cerfs & Sangliers & buissons oubliez)
Vient à son maistre & se couche à ses piez.
Incontinent maintes troupes de nuës
Sont file-à-file à leur Royne venues,
Comme troupeaux qui bélent à l'entour
De leur pasteur, quand la poincte du iour
Et la rosée aux herbes les conuie.
Et lors Iunon d'vn tel amas suiuie
Les presse ensemble, & en son giron prest
Leur forme vn corps tout ainsi qu'il luy plaist:
L'vne elle enfloit de monstrueux images,
L'autre de pluye & de venteux orages:
L'autre en bruyant sur l'autre se rouloit,
L'autre blafarde & noirastre couloit
Ayant d'azur la robe entre-semée,
Et l'autre estoit de feu toute allumée.
Tandis les vents auoient gaigné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisoient escumer,
La renuersant du fond iusques au feste:
Vne importune outrageuse tempeste
Sifflant, bruyant, grondant, & s'esleuant
A monts bossus sous le souffler du vent,
Branle sur branle & onde dessus onde,
Entre-ouuroit l'eau d'vne abysme profonde:
Tantost enflée aux astres escumoit,
Tantost baissée aux enfers s'abysmoit,
Et forcenant d'vne escumeuse rage
De flots voûtez couuroit tout le riuage.
Vn sifflement de cordes, & vn bruit
D'hommes s'esleue: vne effroyable nuit
Cachant la mer d'vne poisseuse robe,

Et iour & mer aux matelots desrobe.
L'air se creua de foudres & d'esclairs
A longue poincte estincelans & clairs
Drus & menus, & les pluyes tortues
Par cent pertuis se creuerent des nuës.
Maint gros tonnerre ensoufré s'esclattoit,
De tous costez la mort se presentoit
A ces Troyens: lors d'vne froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame attainte:
De larges pleurs arrosa ses beaux yeux,
Puis gemissant tendit les mains aux Cieux.
S'il te souuient de nos humains seruices,
Grand Iupiter, n'oubli' les sacrifices
Du pere mien qui sus tous les mortels
De boucs sanglants a chargé tes autels.
Hà tu deuois en la Troyenne guerre
Faire couler mon cerueau contre terre,
Sans me sauuer par vne feinte ainsi
Pour me trahir à ce cruel souci!
I'eusse eu ma part aux Tõbeaux de mes peres,
Où ie n'atten que ces vagues ameres
Pour mon sepulchre, abusé de l'espoir
Que tes destins me firent conceuoir.
Comme il disoit, le tonnerre, & la pluye,
Et le vent plein d'vne ardente furie
Soufflant emporte à l'abandon de l'eau
Six grands vaisseaux eslongnez du troupeau.
Mais à la fin la bonasse fortune
(Tousiours ne vit le courroux de Neptune)
Loin les aborde au riuage incognu
De la Prouence, où le Rhosne cornu
Entre rochers roulant sa viste charge

Pres Aigue-morte en la mer se descharge.
Là ces Troyens sur le sable arriuez
Furent long temps d'hostelage priuez
Sans maçonner vne muraille neuue:
Touchez apres de la beauté du fleuue,
Loin d'Ilion planterent à Tournon
De leur patron les armes & le nom,
Braue guerrier, qui gros de renommée
Ioignit depuis à Francus son armée.
Sept autres nefs contraintes par l'effort
Des souffiemens impetueux du Nort,
Pirouëtant dessus la vague perse
Auecq' grand bruit sentent à la renuerse
Tomber le mast: l'antenne qui le suit,
Broncha dessus: les cordes font vn bruit
Comme vn pin tombe auecques ses racines,
Quand vn torrent des montaignes voisines
Le fait broncher, fracassant & courbant
Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.
Deux tourbillons en ont deux aualées
A gorge ouuerte en leurs ondes saleés,
Piteux regard! Pallas branlant és mains
Ses feux, terreur des Dieux & des humains,
Lance vn esclair dedans l'autre nauire:
Le feu mangeard qui se tourne & se vire
En tourbillons courant de part en part,
De banc en banc, de rempart en rempart,
Prist le Pilot, le massacre & le tuë,
Et my-brulé sur les vagues le ruë,
Ayant encor' le timon dans le poing,
Tant en mourant de son art il eut soing.
L'autre nauire opposant l'artifice,

De la tempeste emtoit la malice,
De toutes parts en doute resistant.
Ainsi qu'on voit vn hardi combatant
Dessus le mur de la ville assiegée
Se planter ferme en sa place rangée
Pour l'ennemy du rampart décrucher,
En fin luy-mesme est contraint de broncher,
De ses genoux les forces luy defaillent:
Car entre mille & mille qui l'assaillent,
Vn par sur tous le plus brusque & gaillard
Tout armé saute au dessus du rampart
L'enseigne au poing, & en donnant passage
A ses soldats leur donne aussi courage.
Ainsi de mille & mille flots voûtez
Qui r'assailloient la Nef de tous costez,
Vn le plus haut & le plus fort s'auance,
Et d'vn grand heurt sur le tillac s'eslance
Victorieux, puis les autres espais
Qui çà qui là l'entre-suiuant de pres,
Rompent les bords, les bancs, & la carene,
Et la Nauire enfondrent sous l'arene.
L'vn vers le Ciel pour secours de son mal
Tendoit les mains, l'autre comme à cheual
Pressoit le dos d'vne antenne cassée.
Là des Troyens la richesse amassée
Par tant de Rois sur les ondes roüoit,
Seruant aux vents & aux flots de iouët:
Armes, bouclairs, robes de riche ouurage
Nageoient sur l'eau, la proye du naufrage.
Trois fois la Lune, & trois fois le Soleil
S'estoient couchez, que l'hyuer nompareil
Armé d'esclairs & de vagues profondes

N'auoit cessé de tourmenter les ondes:
Sans plus la Nef de Francus resistoit
Haute sur l'eau, qui encores s'estoit
Seule sauuée & des eaux & des flames,
Ayant perdu ses voiles & ses rames,
Quand vn fort vent ailé de tourbillons,
Voûtant la Mer bossuë de sillons,
En la singlant d'vne bien longue traite
La chasse au bord du riuage de Crete.
Vn Banc estoit de sablon amassé
Voisin du bord où Francus fut chassé,
Haut de falaize & de bourbe attrainée:
Là pour mourir la fiere destinée
L'auoit conduit: de tous costez le bort,
Le Banc, la Mer, luy presentoient la mort.
Comme il pleuroit sur le haut de la poupe,
Il s'aduisa d'eslire de sa troupe
Vingt Cheualiers qui depuis ont esté
(Ainsi estoit dans le Ciel arresté)
Tiges & chefs des familles de France:
Les choisissant tout le dernier s'eslance
Dedans l'esquif, aimant trop mieux perir
Au bord qu'en mer honteusement mourir.
Leurs pieds n'estoient à peine en la nacelle,
Que le courroux d'vne vague cruelle
Les fit par force au riuage approcher
Et leur nacelle empreint contre vn rocher,
Rocher qui dur, espineux & sauuage
De son grand dos ramparoit le riuage,
Ayant du vent tousiours le chef batu,
Les pieds du flot aboyant & tortu.
Là le Demon qui preside à la vie,

En tel danger leur fit naistre vne enuie
De s'attacher à ces rochers bossus,
Et s'efforcer à gaigner le dessus.
Comme ils vouloient auecques la main croche
D'ongles aigus grimper contre la roche,
Le premier flot qui les feit approcher
Contre le bord, repoussé du rocher
Les recula: la Mer qui se courrouce,
D'vn second flot encores les repousse
Aux bords pierreux, raboteux & trenchans.
Là ces Troyens aux cailloux s'accrochans
De pieds, de mains s'aheurtent & se bandent,
Et en grimpant contre le Roc se pendent,
Se deschirans les longues peaux des dois:
L'vn s'attachoit aux racines d'vn bois,
L'autre essayoit d'empoigner vne branche,
Puis main sur main, & hanche desur hanche,
Coude sur coude, en haletant d'effort
Par les cailloux monterent sur le bord.
L'eau de la mer des cheueux goute à goute
Depuis le front iusqu'au pied leur degoute
Blanche d'escume, & leurs membres souflez
De tant de vents se boufirent enflez:
Les flots salez de la gorge vomirent,
Esuanouis leurs esprits se perdirent
De tant de maux debiles & laschez
Comme corps morts sur la riue couchez
Sans respirer, sans parler: mais à l'heure
Que le Toreau qui tout le iour labeure,
Franc du collier retourne à la maison,
Ces corps sortis de longue pasmaison
Baisent la terre & la riue venteuse.

Quiconque sois, Terre, sois nous heureuse,
(Ce disoient-ils) & loin de tous dangers
Sauue en ton sein nous pauures estrangers,
Qui ont souffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents & de Neptune.
Comme ils prioient, le dormir ocieux
Chasse-soucy, leur vint siller les yeux,
Et l'vne à l'autre attachant la paupiere
Leur desroba le soin & la lumiere.
Tandis Cybele en son courage ardoit
Dequoy Neptun' son Francus retardoit:
Car elle aimoit (comme estant Phrygienne)
L'enfant d'Hector & la race Troyenne:
Pource soudain son char elle attela,
Bat ses lions & vers le Somne alla.
Le Dieu vieillard qui aux songes preside,
Morne habitoit en vne Grotte humide:
Deuant son huis maint pauot fleurissoit,
Mainte herbe à laict que la Nuit choisissoit
Pour en verser le ius dessus la terre,
Quand de ses bras tout le Monde elle enserre.
Du haut d'vn Roc vn ruisseau s'escouloit
Remply d'oubly qui rompu se rouloit
Par les cailloux, dont le rauque murmure
D'vn doux rempart les yeux de l'homme emmure.
Somne, dit ell', le doux sorcier des yeux,
Le chermignon des hommes & des Dieux,
Par qui le mal tant soit mordant s'oublie,
Par qui l'esprit loin du corps se deslie,
Va (ie le veux) en ceste Isle où souloient
Iadis sauter les hommes qui baloient
Au son du Cistre, & de cliquantes armes,

S'entre-choquant, auantureux gendarmes,
Et d'œil veillant, en l'Antre Dictéen
Gardoient le bers du grand Saturnien,*
Terre fertile, anciennes retraites
Des Corybans, Dactyles & Curétes.
Là de leur race est encor auiourd'huy
Vn Coryban le soutien & l'appuy
De tout honneur, de science semblable
Au vieil Chiron Centaure venerable.
Quand il auoit le sang plus genereux,
En sa ieunesse il deuint amoureux:
Si qu'en pressant à sa chere poitrine
Dedans vn Antre vne Nymphe marine,
D'elle conceut deux filles & vn fils.
Les filles sont ainsi que deux beaux Lis,
En la maison de leur pere croissantes,
En âge en grace en beauté florissantes.
Le fils captif languit depuis vn an
En la prison d'vn barbare Gean
Qui les mortels à son Dieu sacrifie,
Et d'vn maillet leur desrobe la vie:
Puis sur sa porte où distile le sang
Du test des morts, les attache de rang.
Ce Roy remply d'honneur & de richesse
Tient sa maison ouuerte de largesse
Aux estrangers, tant il a grand desir
Entre vn millier d'en pouuoir vn choisir
Qui le reuanche, & son fils luy redonne
Seul heritier de sa noble Couronne.
Va-t'en vers luy, & en te transformant
Presente luy quand il sera dormant,
Autour du lit cent formes espandues,

* Bers, Berceau, mot Védomois.

Piqueurs, veneurs, trompes au col pendues,
Lesses & chiens, bocages, & forests,
Larges espieux, cordages, & filets,
Limiers ardans, cerfs suiuis à la trace,
Et tout le meuble ordonné pour la chasse:
Presente luy des hommes incognus
En longs habits à sa riue venus,
Sous qui son fils les armes doit apprendre,
Et par leurs mains sa liberté reprendre.
D'vn mesme vol affublé de la nuit,
Fantaume vain, porte toy sur le lit
Où va dormant l'vne & l'autre pucelle:
Fay leur sembler qu'vne estoile nouuelle
Viue d'esclairs, d'vn voyage lointain
Passant la mer vient loger en leur sein,
Et rayonnée en flames bien esprises
Baise leur chair sans ardre leurs chemises.
Va-t'en apres au bord où les Troyens
Dorment recreus des flôts Neptuniens:
Dessus leur teste arreste ta volée,
Leur ame soit en songeant consolée
Sans auoir peur des habitans du lieu:
Car ia Mercure enuoyé du grand Dieu,
Des citoyens a flechy le courage
Pour en bon-heur conuertir leur dommage.
A-tant se teut, & le Roy du sommeil
Tout chassieux, ennemy du resueil
D'vn chef panché que lentement il cline,
Et du menton refrappant sa poitrine,
Se resecouë, & sorty de son lit
Le mandement de Cybele accomplit.
Incontinent que l'Aube aux doits de Roses

Eut du grand Ciel les barrieres décloses,
Le Roy Dicé (de tel nom se nommoit
Ce Coryban qui la iustice aimoit)
Riche d'honneur, de terres, & de race,
Dresse l'apprest d'vne aboyante chasse:
Son palefroy à gros bouillons fumeux
Remaschant l'or de son frein escumeux
Est à la porte, où à foule se rendent
Ieunes piqueurs qui deuisant l'attendent:
Maint chien courant couple à couple les suit:
De tous costez la meute fait vn bruit.
Par bois fueillus par monts & par valée,
Pleine de cris ceste chasse est allée.
Maint gros Sangler de dents croches armé,
Maint Cerf craintif au large front ramé
Estoit ia mort, quand au gré de Cybelle
Vn Cerf poussé par embusche nouuelle
De la Déesse haletant & mourant
De soif pantoise, alla viste courant
Vers le riuage: & le pere Dicée
Suiuant ses pas par la poudre tracée,
Comme le Cerf à la riue aborda,
Où ces grands corps incognus regarda.
Lors les Troyens en sursault s'esueillerent,
Qui de le voir au cœur s'esmerueillerent:
Luy plein d'effroy en pasmaison deuint,
Et de son songe à l'heure luy souuint.
D'où estes-vous (dit-il) de quelle place,
Quels sont vos noms, & quelle est vostre race?
Quelle fortune, ou quelle Mer sans foy
Vous a trahis? hostes respondez moy.
Car à vous voir (bien que pleins de misere:)

N'estes meschans, ny fils de meschans peres.
Alors Francus baignant ses yeux de pleurs,
Et souspirant aigrement ses douleurs
Luy respondit: Si iamais les merueilles
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles,
La longue guerre & les dix ans d'assaux,
Le fier Achille autheur de tant de maux,
Le sac, la prise & la flame funeste
Du brazier Grec, nous en sommes le reste.
Là pour sauuer maisons, temples & Dieux,
Femmes, enfans, moururent nos ayeux,
L'vn sur le mur, l'autre au milieu des armes,
Hector l'honneur des valeureux gendarmes
Qui m'engendra, ayant cent mille fois
Trempé le sable au meurtre des Gregeois,
Gardant son pere, & sa mere, & sa ville,
Y fut tué par la traison d'Achille.
Comme vn sapin par le fer abbatu,
Son corps broncha de ses armes vestu,
Faisant vn bruit sur la poudre Troyenne:
Où du veinqueur la rouë Æmonienne
(Acte vilain & plein d'impieté)
Trois fois le traine autour de la cité.
Ie fus sauué de la flame cruelle
(Miracle grand!) pendant à la mammelle:
I'ay du veinqueur flechi dessous la Loy,
Nourry sans nom, bien que germe de Roy.
Ceux que tu vois d'vn visage si blesme
Couchez icy ont en fortune mesme,
De mesme ville, issus de mesme part,
Mes alliez de sang & de hazart.
Quand sans honneur, sans grandeur, sans enuie

D'estre cognu i'allois trainant ma vie
En Chaonie aux pieds de mes parens,
Voicy d'enhaut des signes apparens:
Voicy Mercure enuoyé du grand Pere
Tancer mon oncle, & menacer ma mere,
Dequoy forçant le Ciel & la saison
Ils enfermoient ma gloire en la maison,
Et que des Dieux les hautes destinées
Auoient pour moy les Gaules ordonnées,
Ia dans le Ciel pere des Roys receu:
Mais le Destin & les Dieux m'ont deceu.
Croyant en vain leur promesse menteuse,
Prompt ie me donne à la vague venteuse,
Armant en mer quatorze grands vaisseaux,
De viures pleins, & de forts Iouuenceaux,
Dont i'esperois d'vne braue entreprise
Donter sous moy cette Gaule promise.
» Malheureux est qui desdaigne le sien
» Pour l'estranger : en lieu de tant de bien,
Couronne, Sceptre, & royal mariage,
I'ay la mer seule & les vents en partage,
Qui d'esperance & de biens m'ont cassé,
Et de quatorze vn vaisseau m'ont laissé
Qui pres ce bord sans mast & sans antene
Demy-rompu s'embourbe sous l'arene,
Où tout mon bien i'auois fait enfermer,
» Si c'est du bien ce qui flotte en la mer.
» Du Háure seur on doit veoir la marine:
» Malheureux est qui sur elle chemine!
Apres auoir trois iours entiers erré,
D'astres certains & de voye esgaré,
Tousiours pendu sur la vague meurtriere,

Vn bon Demon esmeu de ma priere
Me secourant de toutes choses nu,
M'a fait grimper à ce bord incognu,
Proye des loups & des bestes sauuages.
Nous ignorons les meurs & les courages
Des habitans, si apres les dangers
Ils ont le cœur piteux aux estrangers,
S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la Iustice,
Ou s'ils sont pleins de sang & de malice:
Pource benin, aye pitié de nous.
Sois homme ou Dieu, i'embrasse tes genoux:
Si tu es Dieu, tu sçais bien nostre peine:
Si tu es homme, vne douceur humaine
Doit esmouuoir ton cœur à passion,
Ayant horreur de nostre affliction.
Il dit ainsi : le vertueux Dicée
Contre-respond: Ceste terre embrassée
Des flots marins comme tu vois icy,
Porte vn bon peuple & vn mauuais aussi:
Mais à ce coup ta fortune meilleure
T'a faict surgir où la bonté demeure;
Pource tu sois, hoste, le bien-venu.
Qui est celuy qui par bruit n'a cognu
Troye & Priam, & pour garder sa terre
Le nom d'Hector vn foudre de la guerre?
Il me souuient qu'vn iour Idomené
Me discouroit de nouueau retourné,
(Il retournoit tout freschement de Troye
Chargé d'honneur, de renom, & de proye)
Qu'apres qu'Hector les Grecques nauz brusla,
Que vers Priam ambassadeur alla
Traiter la paix, mais il ne la peut faire,

Ayant Pâris capital aduersaire.
Par courtoisie il logea chez Hector,
Qui l'honora d'vne grand' coupe d'or,
Riche present, où viuoit entaillée
Sous le burin la Baleine escaillée
A gueule ouuerte, & maistresse des bors
Faisoit semblant de deuorer le corps
De la pucelle Hesione attachée
Contre vn rocher: la mer estoit couchée
Au pied du Roc, qui de flots repliez
De la captiue alloit baignant les piez.
Persée estoit sur le haut de la roche,
Ayant au poing sa Cimeterre croche,
Pendu en l'air, qui l'Ourque menassoit,
Et des liens l'Infante delassoit.
Idomené me donna ceste coupe,
Que ie tien chere entre vne riche troupe
D'autres vaisseaux, dont i'esgaye mes yeux,
Quand ie banquette aux festes de nos Dieux.
Il estimoit d'Hector la courtoisie,
Les vaillans faits, les vertus, & la vie,
Et ennemy son honneur n'abaissoit,
Ains iusqu'au Ciel ses louanges poussoit.
Pource ie croy que vostre bien-venue
Est par le vueil des bons Dieux auenue,
Et que le Ciel qui de nous a soucy,
Pour mon support le permettoit ainsi.
Vous ne pressez vne terre estrangere:
C'est ô Troyens, vostre ancienne mere
Créte, dont Teucre autrefois est issu,
De qui le nom pour tiltre auez receu:
Vne autre Ida que la vostre Troyenne

S'esleue icy, la demeure ancienne
De vos ayeux, & pource ostez du cœur
Comme asseurez le soupçon, & la peur,
Et desormais r'appellez l'esperance
Surgis au lieu qui fut vostre naissance.
De peu de gens ce Prince enuironné
En son palais pensif est retourné:
D'où liberal il enuoye au riuage
Douze moutons, vn bœuf de grand corsage
Gras, bien charnu, & six barreaux de vin,
Coupes, habits, & chemises de lin,
Pour festoyer & couurir ceste bande
A qui la faim outrageuse commande.
» Rien n'est meilleur pour l'homme soulager
» Apres le mal que le boire & manger!
Eux affamez ces viandes rauirent,
Qui d'vne autre ame au besoin leur seruirent
Rauigorant la force de leurs corps.
» Car le manger rend les hommes plus forts!
Tandis la nuit à la voûte estoilée
Auoit la terre en toutes parts voilée
D'vn manteau noir ombreux & paresseux,
Lors que voicy les fantaumes de ceux
Dont la grand mer en vagues départie
Auoit les corps & la vie engloutie,
Enflez bousis escumeux, & ondeux,
Aux nez mangez aux visages hideux,
Qui pepiant d'vne voix longue & lente
(Comme poulets cherchans leur mere absente)
De mains, de pieds, figurans leur meschef,
De Francion enuironnoient le chef.
Enfans d'Hector (disoient-ils) nous ne sommes

Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes,
Qui bien armez & prompts à tous hazars
En tes vaisseaux tu choisis pour soldars,
Sur qui les vents au fort de la tempeste
Ont renuersé cent gouffres sur la teste:
Nos corps flotans appastent les poissons,
Nos esprits (las!) en cent mille façons
Déprisonnez de l'humaine closture,
Dessus les flots errent à l'auanture.
Fay nous au moins sur le bord de ces eaux
Le triste apprest de quelques vains Tombeaux,
En attendant que les mers poissonneuses
Reponsseront aux riues sablonneuses
De nos corps morts le vieil moule défait
Pour leur bastir vn sepulchre parfait.
A tant s'enfuit la troupe naufragiere
Ainsi qu'on voit vne poudre legere
S'esuanouir tournoyant & suiuant
Les tourbillons qui annoncent le vent.
Si tost que l'Aube à la face rosine
Eut le Soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'esleue, & dressant maints gazons
Fit des Tombeaux, funerales maisons:
Puis respandant vne fiole pleine
De sang sacré en leur demeure vaine
Haut appelloit les ames qui venoient,
Et sur l'obseque espaisses se tenoient
Faisant tel bruit que font en leur nichée
Les Arondeaux attendans la bechée,
Gresles ainsi qu'on voit aux iours d'Esté
Les Mouscherons voler sous la clairté.
Bien que vos corps (disoit Francus aux ames)

Ne ſoient enclos ſous ces herbeuſes lames,
En attendant vn Tombeau plus certain,
Contentez-vous de ceſt office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis pleins de nuit & de ſilence.
Eſprits malins ne nous ſuiuez iamais
Ou ſoit en guerre ou ſoit en temps de paix:
Ne nous troublez de peür ny de menſonges,
N'effroyez point de fantaumes nos ſonges,
Ne nous donnez ny terreur ny ſoucy,
Et ſans nous ſuiure arreſtez vous icy.
Diſant ces mots, plein d'vn ſoin qui le preſſe,
Seul ſur la riue eſlongné de la preſſe,
Pouſſant du cœur vn long ſouſpir amer
Prioit ainſi la fille de la Mer.
Enten ma voix Paphienne Erycine,
Si tu naſquis de l'eſcume marine,
Ne ſouffre plus que tes flots maternels
Me ſoient autheurs de tourmens eternels.
Alme Venus mets en ta fantaſie
Le ſouuenir de ceſte courtoiſie
Dont l'oncle mien te preferant vſa
Lors que la pomme à Pallas refuſa,
Et à Iunon qui encores dolente
D'vn tel refus en tous lieux me tourmente:
Et s'il eſt vray qu'autrefois as quitté
Le Ciel, palais des hauts Dieux habité,
Et les citez ſous ton pouuoir gardées
Pour venir voir les montaignes Idées,
Priſe d'amour d'vn paſteur Phrygien,
Aye pitié du meſme ſang Troyen.
Tu gardas bien & Iaſon & Theſée,

Cœurs desireux d'affaire mal-aisée,
Et s'ils n'auoient (les sauuant de peris)
Tant fait pour toy que mon oncle Pâris:
Comme eux ie trace vne affaire bien haute,
Et si ie faux au Destin soit la faute,
Et non à moy de rien ambitieux,
Qui n'ay suiuy que l'oracle des Dieux.
Priant ainsi, Venus la mariniere
D'oreille prompte entendit sa priere:
Elle vestit ses somptueux habis,
Orna son chef flamboyant de rubis,
Prist ses aneaux de subtile engraueure,
Haussa le front, composa son alleure,
Se parfuma, s'oignit, & se laua:
Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.
L'enfant Amour escarté de la presse
Des autres Dieux, sous vne treille espesse
Dans le iardin de Iupiter estoit
Où Ganymede aux eschets combatoit.
Venus de loin commence à luy sou-rire,
Flata sa iouë & ainsi luy va dire.
Mon fils, mon cœur, ma puissance, mon bien,
Tu es mon tout, sans toy ie ne puis rien:
Mais quand nos traits sont alliez ensemble,
Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble:
Laisse tout seul iouër ton compaignon,
Embrasse moy, baise moy mon mignon,
Pends à mon col: mon fils ie te pardonne
Tous les tourmens que ta fleche me donne,
Et de nouueau tous les maux infinis
Que i'ay receu pour l'amour d'Adonis.
Si de ton trait tu blesses la pensée

L'ame & le cœur des filles de Dicée
Pour Francion, Troyen digne d'auoir,
Tant il est beau faueur de ton pouuoir:
Ie te don'ray pour te seruir de page
Le Ieu mignard qui te resemble d'âge,
Fin comme toy, de qui les petits dois
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui le Monde conqueste:
Il sera tien si tu fais ma requeste.
Adonc Venus le mit en son giron,
Roses & Lis espanche à l'enuiron
De sa perruque, & l'endort en sa robe,
Puis finement de son fils se desrobe,
S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens
Fument tousiours ses Autels† Papheens.
A-tant Amour du sommeil se secouë,
Ses blonds cheueux arrangea sur sa iouë,
Vne double aile à son dos attacha,
Son beau carquois pendillant décrocha
Du prochain myrte, il empoigne en la dextre
L'arc & des Dieux & des hommes le maistre:
Puis s'eslançant hors la porte des Cieux,
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Se rue en l'air: le Ciel, l'onde, & la terre
Luy font honneur: Zephyre qui desserre
Sa douce haleine odorante à l'entour,
Tout amoureux va conuoyant Amour.
Or cet enfant qui trompe la ceruelle
Des plus rusez, prist semblance nouuelle,
Se herissant en la forme d'vn Tan
(Fier animal) qui au retour de l'an
Quand le Printemps rameine ses delices,

† Papheés, pour Paphiēs licence poëtique.

Parmi les prez fait moucher les genices:
Il se fit tel qu'on ne pouuoit le voir,
Corps inuisible, & puis alla s'assoir
Au haut sommet de la porte où Dicée
Superbe auoit sa demeure dreßée.
Tandis Francus secoüant en la main
Vn iauelot à la poincte d'airain,
Ayant au col sa targue à mainte houpe,
Vers le Chasteau mena sa ieune troupe.
Venus la belle au departir des bords
Songneuse d'eux emmantela leurs corps
D'vne nueuse & obscure couronne
Pour n'estre veus ny cogneus de personne.
Quand au Palais Francion arriua,
Loin de leurs corps l'air espais se creua,
Et leur figure est propre reuenue
Comme Astres clairs déuestus d'vne nuë.
Ce iour Francus à merueille estoit beau,
Son ieune corps sembloit vn renouueau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'vne gemmeuse prée:
La Grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, egal aux demy-dieux.
Deuant la porte estoit vn long espace
D'vne quarrée & spacieuse place,
Où la ieunesse aux armes s'esbatoit,
Piquoit cheuaux, voltigeoit, & lutoit,
Sautoit, couroit, defendoit la barriere:
Haut dans le Ciel en voloit la poußiere!
Les prochains bords à leurs cris respondoient!
Sur le portail d'vn long ordre pendoient
De ses ayeux les hardis tesmoignages:

Lances,

Lances, plastrons, morions & plumages,
Butins gaignez des ennemis vaincus,
Naufs, gallions, & leurs espro ns becus,
Et des citez les portes arrachées
A grands crochets dans le mur attachées.
En ce-pendant que d'œil prompt & ardant
Francus alloit le Palais regardant,
Frizes, festons, guillochis & ouales,
Dicée orné de dignitez royales
Accompaigné de deux cens Iouuenceaux
D'âge pareil, aux mentons damoiseaux,
Au doux accueil, d'vne courtoise sorte
Vint caresser Francus outre la porte
Le bien-veignant, & d'vn visage humain
Le tient, l'embrasse, & luy serre la main.
Pres de ce Prince en robes solennelles
Estoit sa femme & ses filles pucelles,
A qui fuzeaux & fil tout à la fois
Estoient de haste escoulez de leurs doits,
Tant ell' auoient vn chaud desir en l'ame
De voir Francus : mainte amoureuse flame,
Qui de leurs yeux à passades voloit,
Gaignant le cœur dans le sang deualoit.
Tandis le Dieu qui les cœurs nous desrobe,
Laissa la porte, & se mist sous la robe
De Francion : puis décochant deux traits,
L'vn plein d'amours, de graces & d'attraits,
Qui doucement gaignent la fantasie,
Et l'autre plein d'ardante ialousie,
Tirez des yeux du Troyen les poussa,
Et leur raison à-demy renuersa,
Les tourmentant de pensers & d'augures

Auant-coureurs de leurs peines futures:
Puis en tirant & sautelant, de là
Ce faux garçon dans le Ciel reuola
Comme vn larron, qui subtil en finesse
Son larcin faict s'escoule de la presse,
Puis quand il est par la troupe eschappé,
S e rit ioyeux du sot qu'il a trompé,
Tout prest encor de faire autre entreprise,
S'il trouue ailleurs vne aussi belle prise.
A-tant Francus entra dans le chasteau,
Son iauelot posa contre vn rateau
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
En ce chasteau par bande fremissoient
Prompts seruiteurs, dont les vns tapissoient
De tapis d'or les superbes murailles,
Longs arguments d'anciennes batailles:
Autres de rang sur la place apportoient
Tapis ouurez, les autres apprestoient
Les lits enflez de couuertes velües,
Autres dressoient les viandes esleües,
Autres chargeoient les hauts buffets dorez
De grans vaisseaux d'histoires decorez.
Sur vne esguiere en raboteuse trace
Des Corybans estoit peinte la race:
Comme Bryare en amour furieux,
Desesperé de sa Nymphe aux beaux yeux,
Alloit tout seul par mont & par bocage
Iettant vn cri comme vn Lion sauuage,
Et fantastique errant par les buissons
Changeoit son corps en cent mille façons,
Tant en amour forcenoit sa folie.

Pour mieux iouyr de sa Cymopolie:
Mais à la fin se changeant en Serpent,
A dos rompu sur le ventre rampant,
La tinst serrée, & l'ayant embrassée,
D'elle conceut les ayeux de Dicée.
Sur vn bassin Saturne estoit graué,
En cheueux blancs de vieillesse agraué,
A la grand' faulx, qui auoit la machoire
Du sang des siens toute relente & noire:
Sa femme Rhée à l'autre bord estoit,
Qui pour son fils vn caillou presentoit
A ce vieillard, les appas de son ventre:
Dessous ses pieds se herissoit vn Antre,
Où Iupiter viuoit emmaillotté
Du laict diuin de la chéure alaitté,
Craignant Saturne affamé de nature
Qui ses enfans deuore pour pasture.
Quand tout fut prest, ce Prince pour mieux voir
Son estranger, à table le fist seoir
Droit deuant luy, à costé de ses filles
Aux yeux armez d'amoureuses scintilles:
Puis selon l'ordre & l'âge & les honneurs,
Qui haut qui bas s'assirent les Seigneurs.
D'vn cœur ioyeux ceste gaillarde bande
Mit promptement les mains à la viande,
Et festoyant le Troyen estranger,
Le conuioient doucement à manger.
Incontinent que la soif fut esteinte,
Et de la faim l'auidité restreinte,*

**L'auidité*) l'ardeur de manger. Ie ne sache point de mot François plus propre, encores qu'il soit mendié du Latin.

Ayant le Roy pour office diuin
A Iupiter versé le dernier vin,
Dieu Xenien, qui aux hostes preside.
La bande alors laissant la table vuide
Se tint debout enuieuse d'aller
Apres souper danser & baller.
Vn bruit se fait : la gaillarde ieunesse
Prenant chacun la main de sa maistresse,
S'offre à danser : maint flambeau qui reluit
Du plancher d'or, veinc l'ombre de la nuit!
Le vieil Terpin qui de fleur se couronne,
Son dos appuye au flanc d'vne colonne
La Lyre au poing, & ioignant à la vois
Les nerfs frapez par l'accord de ses doits,
D'vn plaisant son les inuite à la danse:
Le pied certain trepigne à la cadance!
Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus, hoste du sang humain,
Qui dans nos cœurs, tes royaumes, habites,
Qui çà qui là de tes ailes petites
Voles par tout iusqu'au fond de la mer,
Faisant d'amour les Dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut, là bas de Proserpine,
Pere germeux, genial, & qui fais
Comme il te plaist les guerres & la paix,
Démon & Dieu nourricier de ce Monde,
Qui du Chaos la cauerne profonde
Ouuris premier, & paroissant armé
De traits de feu, Phanete fus nommé:
Double, iumeau, emplumé de vistesse,
Porte-brandon, archer que la ieunesse

Au sang bouillant courtise pour son Roy:
O grand Démon grand Prince, escoute moy,
Soit que tu sois au milieu de la bande
Des plus grans Dieux où ta fleche commande.
Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
Soit que ton chef tu laues dans les flos
De la fontaine Erycine: ou que vuide
De tout souci, de tes vergiers de Gnide
Couuert de fleurs tu aymes la verdeur,
Vien allumer nos cœurs de ton ardeur:
De ceste danse eschauffe le courage,
Brassant sous main quelque bon mariage.
Ainsi chantoit Terpin le bon vieillard:
Les balladins haussans le cri gaillard,
Les derniers vers du chantre recouperent,
Et de leurs voix les soliueaux frapperent:
Rien ne peut tant les soucis enchanter
Qu'vn Menestrier appris à bien chanter!
De ces deux sœurs l'vne auoit nom Hyante,
L'autre Clymene: Hyante estoit sçauante
En l'art Magiq': mais Amour le plus fort,
Qui n'a soucy de charme ny de sort,
De toutes deux tenoit l'ame eschauffée,
Et de leurs cœurs auoit fait son trofée.
Tantost leur iouë en tremblant rougissoit,
Palle tantost, tantost se blanchissoit,
Et s'imprimant de meinte estrange tache,
Monstroit au front le mal que le cœur cache.
Iamais le front ne celle le souci
Du triste cœur que l'amour a transi.
Seul à l'escart appuyé contre vn coin,
Veuf de plaisir, plein d'angoisse, & de soin,

A sourci bas, à poitrine poussée
De longs sanglots, estoit le Roy Dicée:
Vn fleuue espais de ses yeux s'escoula:
Francus l'auise & ainsi luy parla.
C'est à moy, Prince, à pleurer & à traire
Tant de sanglots à qui tout est contraire,
A qui la Mer, l'Air, la Terre, & les Cieux
Sont obstinez ennemis enuieux,
Qui m'ont trompé dessous belle apparence.
» Il n'est rien pire aux mortels qu'esperance:
Mais toy Seigneur si sage & si prudent,
En biens, citez, & peuples abondant,
Riche d'honneur, & de terre fertile,
Riche de femme, & de belle famille,
Ne deurois estre en ce poinct langoureux,
Ains les souspirs laisser aux malheureux.
Dicé respond, Las! si ie n'estois pere,
Hoste Troyen, ie serois sans misere:
Vn mien seul fils a causé mon tourment,
Et s'il te plaist ie te diray comment.
Dedans ceste Isle habite de fortune
Vn fier Tyran, engeance de Neptune,
Horrible & grand, mais homme en cruauté
Tant soit cruel ne l'a point surmonté:
Il fait meurdrir tous ceux qu'il prẽd en guerre,
Ceux que la Mer iette contre sa terre,
Dessus l'autel de son pere, & de sang
Honnit le temple: il attache de rang
(Piteux regard!) pour parades aux festes
De ses portaux leurs miserables testes.
Le fer ne peut endommager sa peau:
Il rebondist comme fait vn marteau

Dessus l'enclume : en vne seule place
Pres le talon la Parque le menace.
Mille estoient morts par sa cruelle main,
Quand moy touché d'vn naturel humain
Luy fis sçauoir que les bestes sauuages,
Tigres Lions enuenimez de rages,
Qui sans raison viuent parmi les bois
Gros animaux sans pitié ny sans lois
S'entre-tuoient & mãgeoient leur semblable:
Mais l'homme né d'vn esprit raisonnable,
Enfant du Ciel ne doit faire mourir
L'homme son frere, ainçois le secourir.
Ce grand Gean oyant ceste nouuelle,
Enfla son fiel de colere cruelle,
Et bouillonnant, escumant, & grondant,
Sans m'aduertir de son courroux ardant,
Vint de furie au pied de ma muraille
Me desfier en plein camp de bataille.
En telle peur soudain armer ie fis
Mon ieune Orée (ainsi a nom mon fils)
L'accompagnant de bien peu de gendarmes
Mieux equippez de courage que d'armes.
Ce iouuencel à qui le blond coton
Premiere fleur, sort encor du menton,
Fort & hardi fit auancer sa trope,
Et le premier assaillit le Cyclope.
Le grand Phouére (helas! on nomme ainsi
Ce fier Tyran aux playes endurci:)
Mais pour-neant ce ieune enfant s'efforce:
Car du Gean la monstrueuse force
Le prist captif au beau milieu des siens,
Puis attachant de vergongneux liens

Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes,
Qui bien armez & prompts à tous hazars
En tes vaisseaux tu choisis pour soldars,
Sur qui les vents au fort de la tempeste
Ont renuersé cent gouffres sur la teste:
Nos corps flotans appastent les poissons,
Nos esprits (las!) en cent mille façons
Déprisonnez de l'humaine closture,
Dessus les flots errent à l'auanture.

Fay nous au moins sur le bord de ces eaux
Le triste apprest de quelques vains Tombeaux,
En attendant que les mers poissonneuses
Repousseront aux riues sablonneuses
De nos corps morts le vieil moule défait
Pour leur bastir vn sepulchre parfait.
A tant s'enfuit la troupe naufragiere
Ainsi qu'on voit vne poudre legere
S'esuanouir tournoyant & suiuant
Les tourbillons qui annoncent le vent.

Si tost que l'Aube à la face rosine
Eut le Soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'esleue, & dressant maints gazons
Fit des Tombeaux, funerales maisons:
Puis respandant vne fiole pleine
De sang sacré en leur demeure vaine
Haut appelloit les ames qui venoient,
Et sur l'obseque espaisses se tenoient
Faisant tel bruit que font en leur nichée
Les Arondeaux attendans la bechée,
Gresles ainsi qu'on voit aux iours d'Esté
Les Mouscherons voler sous la clairté.

Bien que vos corps (disoit Francus aux ames)

Ne soient enclos sous ces herbeuses lames,
En attendant vn Tombeau plus certain,
Contentez-vous de cest office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis pleins de nuit & de silence.
Esprits malins ne nous suiuez iamais
Ou soit en guerre ou soit en temps de paix:
Ne nous troublez de peür ny de mensonges,
N'effroyez point de fantaumes nos songes,
Ne nous donnez ny terreur ny soucy,
Et sans nous suiure arrestez vous icy.
Disant ces mots, plein d'vn soin qui le presse,
Seul sur la riue eslongné de la presse,
Poussant du cœur vn long souspir amer
Prioit ainsi la fille de la Mer.
Enten ma voix Paphienne Erycine,
Si tu nasquis de l'escume marine,
Ne souffre plus que tes flots maternels
Me soient autheurs de tourmens eternels.
Alme Venus mets en ta fantasie
Le souuenir de ceste courtoisie
Dont l'oncle mien te preferant vsa
Lors que la pomme à Pallas refusa,
Et à Iunon qui encores dolente
D'vn tel refus en tous lieux me tourmente:
Et s'il est vray qu'autrefois as quitté
Le Ciel, palais des hauts Dieux habité,
Et les citez sous ton pouuoir gardées
Pour venir voir les montaignes Idées,
Prise d'amour d'vn pasteur Phrygien,
Aye pitié du mesme sang Troyen.
Tu gardas bien & Iason & Thesée,

Cœurs desireux d'affaire mal-aisée,
Et s'ils n'auoient (les sauuant de peris)
Tant fait pour toy que mon oncle Pâris:
Comme eux ie trace vne affaire bien haute,
Et si ie faux au Destin soit la faute,
Et non à moy de rien ambitieux,
Qui n'ay suiuy que l'oracle des Dieux.
Priant ainsi, Venus la marriere
D'oreille prompte entendit sa priere:
Elle vestit ses somptueux habis,
Orna son chef flamboyant de rubis,
Prist ses aneaux de subtile engraueure,
Haussa le front, composa son alleure,
Se parfuma, s'oignit, & se laua:
Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.
L'enfant Amour escarté de la presse
Des autres Dieux, sous vne treille espesse
Dans le iardin de Iupiter estoit
Où Ganymede aux eschets combatoit.
Venus de loin commence à luy sou-rire,
Flata sa iouë & ainsi luy va dire.
Mon fils, mon cœur, ma puissance, mon bien,
Tu es mon tout, sans toy ie ne puis rien:
Mais quand nos traits sont alliez ensemble,
Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble:
Laisse tout seul iouër ton compaignon,
Embrasse moy, baise moy mon mignon,
Pends à mon col: mon fils ie te pardonne
Tous les tourmens que ta fleche me donne,
Et de nouueau tous les maux infinis
Que i'ay receu pour l'amour d'Adonis.
Si de ton trait tu blesses la pensée

L'ame & le cœur des filles de Dicée
Pour Francion, Troyen digne d'auoir,
Tant il est beau faueur de ton pouuoir:
Ie te don'ray pour te seruir de page
Le Ieu mignard qui te resemble d'âge,
Fin comme toy, de qui les petits dois
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui le Monde conqueste:
Il sera tien si tu fais ma requeste.
Adonc Venus le mit en son giron,
Roses & Lis espanche à l'enuiron
De sa perruque, & l'endort en sa robe, † Pa-
Puis finement de son fils se desrobe, pheẽs,
S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens pour
Fument tousiours ses Autels† Papheens. Paphiẽs
A-tant Amour du sommeil se secouë, licence
Ses blonds cheueux arrangea sur sa iouë, poëti-
Vne double aile à son dos attacha, que.
Son beau carquois pendillant décrocha
Du prochain myrte, il empoigne en la dextre
L'arc & des Dieux & des hommes le maistre:
Puis s'eslançant hors la porte des Cieux,
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Se rue en l'air: le Ciel, l'onde, & la terre
Luy font honneur: Zephyre qui desserre
Sa douce haleine odorante à l'entour,
Tout amoureux va conuoyant Amour.
Or cet enfant qui trompe la ceruelle
Des plus rusez prist semblance nouuelle,
Se herissant en la forme d'vn Tan
(Fier animal) qui au retour de l'an
Quand le Printemps rameine ses delices,

Parmi les prez fait moucher les genices:
Il se fit tel qu'on ne pouuoit le voir,
Corps inuisible, & puis alla s'assoir
Au haut sommet de la porte où Dicée
Superbe auoit sa demeure dreßée.
Tandis Francus secoüant en la main
Vn iauelot à la poincte d'airain,
Ayant au col sa targue à mainte houpe,
Vers le Chasteau mena sa ieune troupe.
Venus la belle au departir des bords
Songneuse d'eux emmantela leurs corps
D'vne nueuse & obscure couronne
Pour n'estre veus ny cogneus de personne.
Quand au Palais Francion arriua,
Loin de leurs corps l'air espais se creua,
Et leur figure est propre reuenue
Comme Astres clairs déuestus d'vne nuë.
Ce iour Francus à merueille estoit beau,
Son ieune corps sembloit vn renouueau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'vne gemmeuse prée:
La Grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, egal aux demy-dieux.
Deuant la porte estoit vn long espace
D'vne quarrée & spacieuse place,
Où la ieunesse aux armes s'esbatoit,
Piquoit cheuaux, voltigeoit, & lutoit,
Sautoit, couroit, defendoit la barriere:
Haut dans le Ciel en voloit la poußiere!
Les prochains bords à leurs cris respondoient!
Sur le portail d'vn long ordre pendoient
De ses ayeux les hardis tesmoignages:

Lances, plastrons, morions & plumages,
Butins gaignez des ennemis vaincus,
Naufs, gallions, & leurs espro ns becus,
Et des citez les portes arrachées
A grands crochets dans le mur attachées.
En ce-pendant que d'œil prompt & ardant
Francus alloit le Palais regardant,
Frizes, festons, guillochis & ouales,
Dicée orné de dignitez royales
Accompaigné de deux cens Iouuenceaux
D'âge pareil, aux mentons damoiseaux,
Au doux accueil, d'vne courtoise sorte
Vint caresser Francus outre la porte
Le bien-veignant, & d'vn visage humain
Le tient, l'embrasse, & luy serre la main.
Pres de ce Prince en robes solennelles
Estoit sa femme & ses filles pucelles,
A qui fuzeaux & fil tout à la fois
Estoient de haste escoulez de leurs doits,
Tant ell' auoient vn chaud desir en l'ame
De voir Francus : mainte amoureuse flame,
Qui de leurs yeux à passades voloit,
Gaignant le cœur dans le sang s'eualoit.
Tandis le Dieu qui les cœurs nous desrobe,
Laissa la porte, & se mist sous la robe
De Francion : puis décochant deux traits,
L'vn plein d'amours, de graces & d'attraits,
Qui doucement gaignent la fantasie,
Et l'autre plein d'ardante ialousie,
Tirez des yeux du Troyen les poussa,
Et leur raison à-demy renuersa,
Les tourmentant de pensers & d'augures

Auant-coureurs de leurs peines futures:
Puis en tirant & sautelant, de là
Ce faux garçon dans le Ciel reuola
Comme vn larron, qui subtil en finesse
Son larcin faict s'escoule de la presse,
Puis quand il est par la troupe eschappé,
Se rit ioyeux du sot qu'il a trompé,
Tout prest encor de faire autre entreprise,
S'il trouue ailleurs vne aussi belle prise.
A-tant Francus entra dans le chasteau,
Son jauelot posa contre vn rateau
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
En ce chasteau par bande fremissoient
Prompts seruiteurs, dont les vns tapissoient
De tapis d'or les superbes murailles,
Longs arguments d'anciennes batailles:
Autres de rang sur la place apportoient
Tapis ouurez, les autres apprestoient
Les lits enflez de couuertes veluës,
Autres dressoient les viandes esleuës,
Autres chargeoient les hauts buffets dorez
De grans vaisseaux d'histoires decorez.
Sur vne esguiere en raboteuse trace
Des Corybans estoit peinte la race:
Comme Bryare en amour furieux,
Desesperé de sa Nymphe aux beaux yeux,
Alloit tout seul par mont & par bocage
Iettant vn cri comme vn Lion sauuage,
Et fantastique errant par les buissons
Changeoit son corps en cent mille façons,
Tant en amour forcenoit sa folie.

Pour mieux iouyr de sa Cymopolie:
Mais à la fin se changeant en Serpent,
A dos rompu sur le ventre rampant,
La tinst serrée, & l'ayant embrassée,
D'elle conceut les ayeux de Dicée.
Sur vn bassin Saturne estoit graué,
En cheueux blancs de vieillesse agraué,
A la grand' faulx, qui auoit la machoire
Du sang des siens toute relente & noire:
Sa femme Rhée à l'autre bord estoit,
Qui pour son fils vn caillou presentoit
A ce vieillard, les appas de son ventre:
Dessous ses pieds se herissoit vn Antre,
Où Iupiter viuoit emmaillotté
Du laict diuin de la chéure alaitté,
Craignant Saturne affamé de nature
Qui ses enfans deuore pour pasture.
Quand tout fut prest, ce Prince pour mieux voir
Son estranger, à table le fist seoir
Droit deuant luy, à costé de ses filles
Aux yeux armez d'amoureuses scintilles:
Puis selon l'ordre & l'âge & les honneurs,
Qui haut qui bas s'assirent les Seigneurs.
D'vn cœur ioyeux ceste gaillarde bande
Mit promptement les mains à la viande,
Et festoyant le Troyen estranger,
Le conuioient doucement à manger.
Incontinent que la soif fut esteinte,
Et de la faim l'auidité restreinte,*

**L'auidité*) l'ardeur de manger. Ie ne sache point de mot François plus propre, encores qu'il soit mendié du Latin.

Ayant le Roy pour office diuin
A Iupiter versé le dernier vin,
Dieu Xenien, qui aux hostes preside.
La bande alors laissant la table vuide
Se tint debout enuieuse d'aller
Apres souper dancer & baller.
Vn bruit se fait : la gaillarde ieunesse
Prenant chacun la main de sa maistresse,
S'offre à danser : maint flambeau qui reluit
Du plancher d'or, veinc l'ombre de la nuit!
Le vieil Terpin qui de fleur se couronne,
Son dos appuye au flanc d'vne colonne
La Lyre au poing, & ioignant à la vois
Les nerfs frapez par l'accord de ses doits,
D'vn plaisant son les inuite à la danse:
Le pied certain trepigne à la cadance!
Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus, hoste du sang humain,
Qui dans nos cœurs, tes royaumes, habites,
Qui çà qui là de tes ailes petites
Voles par tout iusqu'au fond de la mer,
Faisant d'amour les Dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut, là bas de Proserpine,
Pere germeux, genial, & qui fais
Comme il te plaist les guerres & la paix,
Démon & Dieu nourricier de ce Monde,
Qui du Chaos la cauerne profonde
Ouuris premier, & paroissant armé
De traits de feu, Phanete fus nommé:
Double, iumeau, emplumé de vistesse,
Porte-brandon, archer que la ieunesse

Au sang bouillant courtise pour son Roy:
O grand Démon, grand Prince, escoute moy,
Soit que tu sois au milieu de la bande
Des plus grans Dieux où ta fleche commande.
Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
Soit que ton chef tu laues dans les flos
De la fontaine Erycine: ou que vuide
De tout souci, de tes vergiers de Gnide
Couuert de fleurs tu aymes la verdeur,
Vien allumer nos cœurs de ton ardeur:
De ceste danse eschauffe le courage,
Brassant sous main quelque bon mariage.
Ainsi chantoit Terpin le bon vieillard:
Les balladins haussans le cri gaillard,
Les derniers vers du chantre recouperent,
Et de leurs voix les soliueaux frapperent:
Rien ne peut tant les soucis enchanter
Qu'vn Menestrier appris à bien chanter!
De ces deux sœurs l'vne auoit nom Hyante,
L'autre Clymene: Hyante estoit sçauante
En l'art Magiq': mais Amour le plus fort,
Qui n'a soucy de charme ny de sort,
De toutes deux tenoit l'ame eschauffée,
Et de leurs cœurs auoit fait son trofée.
Tantost leur iouë en tremblant rougissoit,
Palle tantost, tantost se blanchissoit,
Et s'imprimant de meinte estrange tache,
Monstroit au front le mal que le cœur cache.
Iamais le front ne celle le souci
Du triste cœur que l'amour a transi.
Seul à l'escart appuyé contre vn coin,
Veuf de plaisir, plein d'angoisse, & de soin,

Dessus l'enclume : en vne seule place
Pres le talon la Parque le menace.
Mille estoient morts par sa cruelle main,
Quand moy touché d'vn naturel humain
Luy fis sçauoir que les bestes sauuages,
Tigres Lions enuenimez de rages,
Qui sans raison viuent parmi les bois
Gros animaux sans pitié ny sans lois
S'entre-tuoient & mãgeoient leur semblable:
Mais l'homme né d'vn esprit raisonnable,
Enfant du Ciel ne doit faire mourir
L'homme son frere, ainçois le secourir.
Ce grand Gean oyant ceste nouuelle,
Enfla son fiel de colere cruelle,
Et bouillonnant, escumant, & grondant,
Sans m'aduertir de son courroux ardant,
Vint de furie au pied de ma muraille
Me desfier en plein camp de bataille.
En telle peur soudain armer ie fis
Mon ieune Orée (ainsi a nom mon fils)
L'accompagnant de bien peu de gendarmes
Mieux equippez de courage que d'armes.
Ce iouuenceau à qui le blond coton
Premiere fleur, sort encor du menton,
Fort & hardi fit auancer sa trope,
Et le premier assaillit le Cyclope.
Le grand Phouére (helas! on nomme ainsi
Ce fier Tyran aux playes endurci:)
Mais pour-neant ce ieune enfant s'efforce:
Car du Gean la monstrueuse force
Le prist captif au beau milieu des siens,
Puis attachant de vergongneux liens

Sa troupe & luy de son baston les meine,
Comme vn pasteur ses moutons en la plaine.
Depuis ce temps par vn meurtre cruel
De iour en iour a tué sur l'autel
L'vn des captifs pour offrande funeste:
Ils sont tous morts : hà, ie meurs! & ne reste
Sinon mon fils qui sentira demain
L'assaßinat de sa brigande main.
Ainsi disoit versant sous sa paupiere
De tiedes pleurs vne large riuiere,
A gros sanglots entre-rompant sa vois:
Lors que Francus le tige de nos Rois,
Meu de pitié le console & le flate,
Et luy respond : I'aurois vne ame ingrate,
Fils d'vn rocher, ou d'vn tigre conceu,
Si mesurant le bien que i'ay receu
De toy Seigneur à ma douleur extresme,
Pour te sauuer ie ne t'offrois moy-mesme,
Et ceste dextre, & ce glaiue trenchant
Assez poinctu pour punir vn meschant.
Fay moy, grand Prince, apprester sur la place
Armes, cheuaux: ains que demain se passe
Il cognoistra qu'vn pere valeureux
A son malheur m'engendra vigoureux;
Pour ne souffrir regner vne malice
Sans que mon bras vangeur ne la punisse.
A-tant Francus à son parler mit fin,
Puis l'eschanson ayant versé du vin
A longs filets en l'honneur de Mercure,
Estant la nuict & profonde & obscure,
Ia les Trions commençans à pancher
Chacun se leue & s'en-alla coucher.

Incontinent que l'Aube iour-apporte
Du grand Olympe eut desbarré la porte,
Et le Solcil par les heures preßé
Eut son baudrier en biais retroußé
Traçant du Ciel la voye coustumiere,
Au chef cofé d'esclatante lumiere,
Dicée enuoye au Gean vn herault
Pour le sommer. La cholere en sursault
Qui renflama sa rage naturelle,
N'eut pas loisir d'escouter la nouuelle:
Prompt de vistesse à la muraille alla,
Et sa partie au combat appella,
La lance au poing, le morrion en teste,
Qui bien cresté ressembloit la tempeste
Que Iupiter élance au mois d'Esté
Sur le sommet d'vne iniuste cité.
Pour son destrier pressoit la forte échine
D'vne caualle: elle auoit la poitrine
Blanche & le front, le reste de la peau
Iusqu'à la queuë estoit de poil moreau,
Qu'vne Harpye en amour eschaufée
Conceut du vent dessus le mont Rifée.
Luy tout armé d'vn sault brusque & dispos
En le flattant saulta dessus son dos:
Elle sentit la charge de son maistre.
** Kisse ie croy que tu ne voudrois estre*
Sous autre main, ny ne vouldrois changer
Ton vray seigneur pour suiure vn estranger.

* *Kisse*) Kisse estoit le nom de la caualle de Phouére. Kisse en Grec signifie vne pie.

Long temps y a que ta race sans vice
Fait genereuse à la mienne seruice,

Mes bisaieux ont nourry tes ayeux.
Pour ce auiourd'huy rends moy victorieux:
Va, vole, cours, la campagne pouldroye,
Que ce mignon deuienne nostre proye,
*Pour attacher son morrion * cloüé,*
Au haut du temple à mon pere voüé.

* *Cloüé*) Les morrions des anciens auoient vn clou ou deux, ou trois d'or ou d'argēt ou d'autre metail, sus le hault de la creste, lesquels estoiēt creux & cauez par dedans, où ils plātoiēt leurs pānaches & panōceaux, faits le pl⁹ souuēt du poil de la queuë d'vn cheual, & quelquesfois de la queuë toute entiere. Tels pannaches ou plustost crinieres s'appelloient ἱππούριδες tant pour l'ornement de l'armet, que pour dōner fraieur aux ennemis. Le clou s'appelloit auec tout le hault du morrion φάλος. Le morrion qui en auoit trois, s'appelloit τριφάλεια.

Ie doubleray pour telle recompense
En tes vieux ans ton foin & ta despense:
Seule au hault bout ie te feray loger
De mon estable, & par honneur manger,
Tousiours de fleurs la teste couronnée,
Si ton pied prompt gaigne ceste iournée.
Parlant ainsi la caualle l'ouït:
Mais pour-neant son cœur s'en resiouit
Entrebatu du desir de la gloire
Et de l'espoir d'emporter la victoire.
Car Iupiter desia de ces deux corps
En sa balance auoit poizé les Sors:

Cil de Francus s'esleua d'vne brasse,
Et l'autre à bas pendit contre la place.
Son bon Daimon adonc l'abandonna,
Et son mauuais en oyseau se tourna,
En qui souuent se changent les Harpies,
* *Chiens à Iuppin, sous son trosne accroupies,*

* *Chiens à Iuppin*) Les Harpies & les Furies sont vne mesme chose, qu'Apollonius Rhodien dict estre les mastins de Iupiter.

Tousiours au guet pour punir les mortels
Qui ont pollu son temple & ses autels.
Ce triste oyseau par vn mauuais presage
Luy rebatoit des ailes le visage,
Egraffignoit & picquottoit les mains.
Orphne, les Dieux, & Orfraie, les humains
Le vont nommant, qui d'vne aile qui sonne
De nuict en l'air les credules estonne.
Tandis Phouére en fronçant le sourci
Moquoit Dicée & le brauoit ainsi.
Pour champion ta sottise m'apreste,
Vieil radoté, la Phrygienne teste
D'vn Iouuenceau qui sçauroit mieux ramer
Comme vn forçat qu'aux batailles s'armer:
Pour le loyer d'vne telle entreprise
Tu-as ta fille à ce Troyen promise,
A ce muguet qui fait chez toy du beau,
Dont le doüaire est voisin du Tombeau.
Encor dit-on que ce banni se vante
Que le destin les Gaules luy presente,
Voire & qu'il erre où le Ciel le conduit:
Le pauure fut des oracles seduit,

Qui ne sçait pas que sus les choses nées
Ne peuuent rien les vaines destinées!
Créte est sa Gaule, & mes braues fureurs
Seront le but de ses longues erreurs.
En moy ne soit la mort renouuellée
De mon ayeul le superbe * *Talée,*

*Ce conte est dedans le quatriesme liure des Argonautes d'Apollonius Rhodius.

Qu'vne Medée en sauuant des dangers
Ie ne sçay quels pirates estrangers,
Ensorcela d'vn magique murmure.
Des vains Destins de Francus ie n'ay cure:
Tels sots abus ne me viennent piper:
Le fer tranchant ne me sçauroit couper,
Ny Iupiter tuer de son tonnerre:
S'il regne au Ciel ie regne en ceste terre.
De tels propos comme il s'alloit brauant,
A large pas Francus vint au deuant:
Ie suis celuy que ton orgueil mesprise
Ieune Troyen autheur de l'entreprise,
Qui te veux faire auant le soir sentir
A ton malheur que peut vn repentir.
Approche donc, vien essayer la dextre
De ce Troyen destiné pour ton maistre:
Quoy que tu sois au combat dangereux,
Si seras-tu, Phouère, bien-heureux
D'aller victime à l'onde Acherontide
Tué des mains d'vn si ieune Hectoride.
Il dist ainsi: Le * *Geant d'autre part*
Le mesuroit d'vn terrible regard

**Gean*) Il prend icy Gean pour vn homme grand & d'ample corpulence.

Le desdaignant, comme fait en sa voye
Vn grand Lion vne petite proye,
Ne le voyant de corps massif ny fort,
Ny de visage ou d'effroyable port,
Ny d'vn semblant qui braue se fait craindre,
Ains d'vn poil blond qui cõmençoit à poindre,
De gresle taille, & d'œil serain & beau,
De main douillette & de mignonne peau,
Et d'vn regard qui les Graces surmonte:
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride & le tançoit ainsi:
Ieune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mere la gloire
D'vn verd laurier: le prix de la victoire
N'est ny Trepied, ny Cheual, ny Escu,
Mais bien la vie & le sang du veincu,
Et la ceruelle en la place espandue,
Les os semez & la teste pendue,
Pour estonner par si horrible effroy
Ceux qui voudroient combatre contre moy.
Puis qu'il te plaist d'vne braue escriture
Et d'vn beau tiltre orner ta sepulture,
Vien au combat, tu n'auras à desdain
Quand tu mourras d'vne si forte main.
Tandis Francus qui le combat desire,
Songneux dés l'aube auoit de sa Nauire
Fait apporter le harnois que vestoit
Troïle à Troye alors qu'il combatoit
Contre Pelide, imitant la vaillance
Du bon Hector & non pas la puissance:
Que pour present Helenin luy donna
Le iour qu'au vent sa voile abandonna,

Et le pria pour eterne memoire
De le garder bien cher en son armoire.
Quand le Troyen au combat animé,
De teste en pied fut seurement armé,
Le bon Dicée en secret le conseille,
Et loin à part luy s'acoute en l'oreille.
Si de fortune, hoste Troyen, les Cieux
De ce meschant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,
Tranche luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon: de telle veine sort
Non d'autre lieu la cause de sa mort.
Tandis là haut Iupiter qui ordonne
Les faicts humains, la victoire te donne:
Bien que desia soit filé par Clothon
Qui de vous deux doit aller chez Pluton.
Ces Champions enflamez de colere
Ici Francus, de l'autre part Phouére,
Tous deux de garbe & de courage grans,
Donnans l'esprit aux chevaux par les flancs,
D'vn masle cœur au combat s'eslancerent,
Et leurs harnois rudement enfoncerent:
Du coup donné le rivage trembla,
La mer fremit, l'arene se troubla:
Et par esclats les lances acerées
Furent toucher les voûtes etherées.
Tant fut leur bras vigoureux & nerueux,
Que sur la croupe en arriere tous deux
Comme arcs voûtez longuement se courberent,
Et leurs chevaux sur les genoux tomberent
Comme Beliers qui vont s'entre-choquant:
Puis iusqu'au sang leurs destriers repiquant,

Haussant la bride en fin les releuerent,
**Et de la main leurs coutelas trouuerent*
Bien aiguisez, qui de l'arçon pendoyent;
Et de leur trenche vn acier pourfendoient.

* L'autheur arme ces deux Cheualiers à la mode de nos gendarmes Fräçois, la lãce en la main, la coutelace ou la mace à l'arçon, & l'espée au costé.

Dessous le fer sifflant comme tempeste
Ores leur ioüe, ores sonnoit leur teste,
Ores la temple: vn coup qui l'autre suit,
Gresle menu descendoit d'vn grand bruit;
Comme les fleaux qui resonnent en l'aire,
Frappans les dons de nostre antique mere.
Du bon Troyen le cheual fut adroit,
Qui sans frayeur tournoit en tout endroit:
Et la cauale en crainte estoit frapée
Oyant l'effroy du sifflant de l'espée.
*L'vn resembloit à ce flot * dizenier,*
Boufi de vents, horreur du marinier,

**Dizenier.* Les Latins l'appellent *Vnda decumana:* c'est la dixiesme vague, la plus horrible & dangereuse de toutes.

Qui d'vn grand branle en menaçant se vire
Impetueux sur le bord du Nauire:
L'autre sembloit au bon Pilote expert,
Qui plus d'esprit que de force se sert,
Ores la prouë ores la poupe il tourne,
Et vigilant en vn lieu ne seiourne,
Ains adioustant l'experience à l'art
D'vn œil prudent euite le hazard.
Ce fier Tyran enorgueilli d'audace,
Qui de Francus la ieunesse menace,

Se roidissant sur les estriers frappa
Le fin armet du Troyen qu'il coupa
Deux doigts auant, & l'estonna de sorte
Que le tomber d'vne enclume bien forte
Seroit leger au prix de ce coup là
Qui des arçons chancellant l'esbranla.
Car il fut tel que la grand' coutelace
Fendant l'armet alla dessus la place
En maint esclat de flames allumé,
Laissant le poing du Tyran desarmé:
Qui maugreant, tournoit au ciel la veuë:
De voir sa main au besoin despourueuë:
Et toutesfois Francus il regardoit,
Et sans bouger riant le brocardoit.
Lors la palleur qui s'enfante de crainte,
Des regardans auoit la face peinte,
Et le sang froid qui au cœur s'assembla,
Fit que Dicée en souspirant trembla.
Mais tout ainsi qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur & trembloter des ailes
Sous l'esperuier aux ongles bien trenchans,
Qui loing du nid s'en-voloient par les champs
Trouuer de l'orge & des graines, pour paistre
Leurs doux enfans qui ne font que de naistre:
Ainsi trembloit en l'estomac le cœur
Des ieunes sœurs tout effroyé de peur,
Qu'amour bruloit d'vne viue flameche,
Et en leur sang tenoit teinte sa fleche.
En ce-pendant Francus eut le loisir
De se resoudre, & de sçauoir choisir
L'endroit certain pour auoir sa reuanche.
Ore il se hausse & ores il se panche

De toutes parts d'vn œil prompt & ardent
Le corps maßif du Geant regardant
Pour à son hoste en remporter la teste,
Et se brauer d'vne telle conqueste.
Pource au combat promtement retourna
Et de la poincte en poussant luy donna
Contre la gorge, où la boucle ferree
Du gorgeron laschement fut serree,
Et my-pasmé sur l'arçon l'abbatit.
Le sang caillé de sa gorge sortit
Meslé d'escume & de baue gluante,
Infectant l'air d'vne haleine puante.
De mille corps martelez sur l'armet
Le pommeau cheut, le coutelas se met
En cent morceaux reluisans sur la place,
Comme au Soleil les morceaux d'vne glace.
Lors de cheual s'empoignent corps à corps,
Et s'embrassans à bras courbes & tors
Se sont tirez d'vne si forte serre,
Que l'vn sur l'autre à bas trebuche à terre
Entre-accrochez: vne fureur les suit:
Dessus le dos leurs harnois font vn bruit.
Außi soudain que la terre presserent,
Fiers au combat tous deux se redresserent
Front contre front, si bien qu'à toutes mains,
A vuides coups, à coups fermes & pleins,
De poincte, taille, & de reuers ruerent,
Et en cent lieux leurs mailles décloüerent.
Iamais Mauors dispenseur des Lauriers
Ne vit le pair de si vaillans guerriers.
En fin mattez de sueur & de peine,
En haletant vont ramassant l'haleine

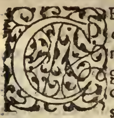
De l'estomac que les poulmons poussoient,
Et toutefois ils se remenassoient
Chants de cholere, & d'vne ardeur ferine
Qui bouillonnoit au creux de leur poictrine.
O gloire humaine, est-il rien qu'vn bon cœur
N'endure, à fin de se faire veinqueur!
Lors desgainant leurs flambantes espées
Qui descendoient à ceintures houppées
Le long des flancs en des fourreaux brodez,
Se sont encore au combat hazardez,
Comme Toreaux (quand la saison nouuelle
Les appetits de Venus renouuelle)
Se vont tuant & naurant pour l'amour:
La ieune troupe est muette à l'entour
Qui les regarde, ignorant qui doit estre
D'vn tel Duel le veinqueur & le maistre.
Francus voyant que le iour luy failloit,
Et que sa main pour neant trauailloit:
Comme vn Gerfaut qui de roideur se laisse
Caler à bas ouurant la nuë espaisse
Dessus vn Cygne amusé sur le bord:
Ainsi doublant effort dessus effort,
D'vn corps ployé s'eslança de rudesse,
Adioustant l'art auecques la prouësse.
Sous luy se rue & de pres l'approcha:
Le gauche main à son col accrocha,
Et de la dextre en-contre bas le tire:
Il le souleue, il le tourne, il le vire,
Le choque, heurte, & d'vn bras estendu
Le tient en l'air longuement suspendu:
Puis du genou les iambes luy trauerse,
Et de biais le vire à la renuerse.

Phouére imprime en tombant de ſon long
Le mol ſablon: comme bronche le tronc
D'vn Cheſne oracle és foreſts de Dodonne,
Quand vn torrent, ou la gorge qui ſonne
Du vent l'abat de maint ſoufle bruiant.
Quittant leurs nids les oiſeaux en criant
Volent autour courroucez qu'on leur oſte
Le verd logis de leur ancien hoſte.
Ainſi tomba Phouére tout à plat,
Faiſant vn bruit auſſi haut que l'eſclat
Qui rompt la nuë, & du ſon des tempeſtes
Fait peur aux cœurs des hommes & des beſtes.
De bras nerueux, & d'ongles bien crochus
Cent fois eſſaye à ſe remettre ſus,
Se debatant, mais en vain il s'efforce:
Car du Troyen la vigoureuſe force
Tient le genou comme victorieux
Sur l'eſtomac, le poignard ſur les yeux.
Trois quatre fois de toute ſa puiſſance
L'auoit frappé, quand il eut ſouuenance
Que le treſpas de ce cruel felon
Eſtoit enclos aux veines du talon:
Pource il ſe tourne, & promptement aſſene
L'endroit certain où treſſailloit la veine:
Du fer poignant coup ſur coup la chercha,
Et veine & vie enſemble luy trancha.
Le ſang qui ſort d'vne rouge ſecouſſe,
Bien loin du corps rendit la terre rouſſe
A longs filets: ainſi que d'vn conduit
S'eſchappe l'eau qui ialliſſant ſe ſuit,
Et d'vne longue & filante rousée
Baigne la terre à l'entour arrousée:

Ainsi le sang bouillonnant s'en-alla,
Et par le sang son ame s'escoula,
D'horreur, de rage, & de chagrin suiuie,
De perdre ainsi la ieunesse & la vie:
Ce corps tout froid & affreux se roidit:
Comme vn glaçon l'estomac luy froidit,
Et de ses yeux l'vne & l'autre prunelle
Ferma son iour d'vne nuict eternelle,
N'estant plus rien de Phouére, sinon
Qu'vn tronc bronché sans face ny sans nom.
A-tant Dicé d'vne face ioyeuse
Vint saluer la main victorieuse,
Baisa Francus, le couronna de fleurs:
Tu-as (disoit) effacé mes douleurs
Vray heritier de la gloire Hectorée,
Tuant Phouére, & sauuant mon Orée:
Le bon Démon qui de nous a souci,
Pour mon support t'auoit conduit ici,
Noble Troyen de proüesse l'exemple,
En corps mortel digne d'auoir vn temple,
Et comme Hercule adoré des humains,
Tant a d'honneur la force de tes mains.
Comme il chantoit cet Hynne de victoire,
Voici la nuict à la courtine noire
Qui vint aux yeux le sommeil espancher:
Le bal fini chacun s'alla coucher.

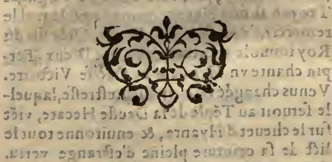
Fin du second liure.

ARGVMENT DV TROISIESME LIVRE, PAR Amadis Iamin.



CE liure contient les amours d'Hyâte & de Clymene. Clymene, au commencement par grand artifice, & par belles & comme iustes remonstrances s'efforce d'arracher l'affectiõ amoureuse du cœur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse iouyr de l'amour du Prince Troyen. Ces deux sœurs vont au Temple pour sacrifier aux Dieux, afin qu'ils destournent toute maligne affectiõ de leurs esprits. Le fils d'Hector va sur le riuage de la Mer, où il addresse sa priere à Apollon. Leucothoé fille de Protée luy prophetise ses fortunes à venir, & Dicée offre au Seigneur Troyen sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le Destin. Orée fils du Roy immole vn hecatombe aux Dieux. Terpin chante vn Hynne à la Deesse Victoire. Venus changée en la vieille prestresse, laquelle seruoit au Tẽple de la Deesse Hecate, viẽt sur le cheuet d'Hyante, & enuironne tout le lict de sa ceinture pleine d'estrange vertu. Frãcus celebre les funerailles d'vn Capitaine

son cher amy. Clymene furieuse, par le cōseil de sa nourrice, tasche de flechir Francion par vne lettre amoureuse. Cybele trāsformée en Turniē compaignō de Francus, l'admoneste de courtizer Hyante, pour apprendre & sçauoir d'elle les Roys, lesquels doiuēt sortir de son sang. Tous les Roys de ce temps là, les Pontifes & Sacerdotes se mesloient d'expiations, purgations, & lustrations, & de la Magie, c'est à dire, de la science ignorée du vulgaire, qui gist en la cognoissance des Astres, & des herbes, gommes, fleurs, racines & fruicts, paroles, murmures & characteres, que nous appellons incantations magiciēnes. La mesme Deesse s'en-vole apres en l'Antre de la Ialousie. La Ialousie infecte de son venin la poitrine de Clymene. En fin Clymene poursuiuant son faux Demon transformé en la figure d'vn sanglier, s'eslance dedans le goufre de la Mer. Les Dieux en font vne Deesse marine.





LE TROISIESME LIVRE DE LA Franciade.



'Humide nuict qui de son voile enferme
L'œil & le soing de l'homme qu'elle cherme
Par les liens du sommeil oublieux,
Bouschoit par tout l'ouuerture des yeux,
Mais non des Sœurs toute nuict esueillées
De trop d'amour en l'ame trauaillées.
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi:
D'où vient ma sœur, que ie suis en souci,
Que ma raison à perdu ma puissance,
Que mon penser d'vn autre prend naissance,
Que ie m'oublie & qu'vn nouuel esmoy
Me trouble toute & m'en-vole de moy?
Sans s'arrester mon esprit est volage:
De ce Troyen tousiours le beau visage
Raui en luy pensiue me retient:
Tousiours au cœur me recourt & reuient
De son combat la prouësse guerriere,
Qui l'accompagne en sa barbe premiere.
Pere des Dieux, quelle aimable vertu!
Quel port il a! comme il s'est combatu

Pour le secours de nostre frere vnique!
Il est vrayment de la race Heroïque!
Sa main, sa taille, & son cœur genereux
Monstrent assez qu'il est du sang des Preux.
Si i'estois sienne, & si i'auois fiance
Aux estrangers, ie ferois alliance
Par mariage à ce vaillant Troyen.
Plustost l'esclat du foudre Iouien
Tombé menu la teste me foudroye,
Plustost la terre en se creuant m'enuoye
Sous les enfers ma demeure choisir,
Que mon honneur soit trompé d'vn plaisir,
*Que volontaire ainsi * ie me marie*
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie.

**ainsi*) c'est ce que les Grecs disent, ἄυτως les Latins, *temerè*.

A-tant se teut: le cœur luy est failli,
Comme ruisseaux les larmes ont sailli
De ses beaux yeux presages de sa peine,
Quand d'autre part luy respondit Cymene,
Qui moins n'ardoit de secrette langueur
Pour le Troyen qui luy brusloit le cœur.
Mais plus que l'autre elle estoit auisée,
Qui ne vouloit vne amour diuisée,
Ains vouloit seule en propre affection
Dame iouyr du cœur de Francion:
Pource en mentant par vn grand artifice
Luy conseilla que l'amour estoit vice:
Ainsi son mal par fraude elle cacha,
Et l'inconstance à sa sœur reprocha.
Où sont, ma sœur, ces responses hautaines
Que tu rendois à tant de Capitaines,

Que Crete riche & pompeuse d'honneurs
Guerriere alaicte entre ses gouuerneurs,
Qui trauaillez d'vne amoureuse flame
Tous à l'enui te courtisoient pour femme?
Quoy? brauement d'vn courage endurci
Ne desdaignois ces maris, mais aussi
Tu mesprisois les hommes dont l'audace
Est trop cruelle encontre nostre race.
Quoy? disois-tu : comme vn superbe Roy
L'homme contraint les femmes à sa loy:
Non seulement les estime inutiles
A gouuerner les Sceptres & les villes:
Mais sans nul tiltre & sans point commander
Les fait filer, les laines escarder,
Ourdir, & coudre, & de paroles braues
En son foyer les tance comme esclaues.
Où sont ces mots? où est ce cœur si haut?
A ton besoin le courage te faut,
Qui maintenant à la premiere veuë
D'vn estranger as l'ame toute esmeuë,
Et veux ton nom sans raison diffamer
Pour vn pirate, vn corsaire de mer,
Qui va cherchant par les ondes sa proye
Sous faux-semblant de refaire vne Troye:
Et par amour espiant la saison
De desbaucher les filles de maison,
Au premier vent loin d'amis les emmene
Pour les laisser sur quelque froide arene:
Car estant soul de son premier plaisir,
Et ne voulant que changer & choisir,
Les abandonne, & sans tenir promesse
Marche fuitif où l'orage le presse.

Pour consulter à l'oracle des Dieux
Sur la santé de leur mal ennuyeux:
Ou s'ils vouloient d'vne main fauorable
Guarir leur playe aux hommes incurable,
Ou s'ils vouloient mespriser sans secours
Leurs passions diuerses en amours,
Et sans espoir entretenir leurs flames.
De toutes parts vne suite de Dames
Les entournoit: elles marchoient d'vn train
Tel qu'Artemis Déesse au large sein,
A qui la trousse & le bel arc ensemble
Chargent le dos lors que sa feste assemble
Vn grand monceau de Nymphes en vn rond,
Elle en dansant, d'espaules & de front
Paroist plus haute au milieu de sa troupe,
Menant le bal sur la pineuse croupe
Du mont Taigete, ou sur l'esmail d'vn pré
Du fleuue Eurote à son frere sacré.
Or' ces deux sœurs malades & peu sages
Dedans le temple au deuant des images
Des puissans Dieux tristes se pourmenoient:
Orés les yeux fichez elles tenoient
Sur la victime, & courbes & béantes
Prenoient conseil des entrailles tremblantes,
Or' les gesiers decoupez regardoient,
Et l'aduenir aux deuins demandoient.
Hà pauures sœurs pauures sœurs insensées!
Ny pleurs, ny vœux, ny offrandes laissées,
Ny tournoyer des autels à l'entour
Ne guarit point le mal que fait Amour!
La belle Hyante auoit en sa main blanche
Vn vase d'or plein de vin qu'elle espanche

Droict au milieu des cornes & du front
De la victime : & Clymene qui tond
Le poil sacré de la beste, le iette
Dedans le feu : Comme ce poil craquette,
Ce disoit-elle, & brule tout en soy,
Ainsi Francus puisse bruler de moy.
Mais pour-neant ces deux sœurs amusées
Prioient au temple en leurs vœux abusées:
Les Dieux malins leurs souspirs n'escoutoient,
Ains sans effect les vents les emportoient.
Adonc Francus que le souci resueille,
S'estoit leué deuant l'Aube vermeille:
Du cuir pelu d'vn Lion se vestit:
Le dard au poing de la chambre sortit
A front baissé. Vandois, d'où vint la race
Des Vandomois, le suiuoit à la trace.
Lors se laissant en larmes consumer,
S'alla planter sur le bord de la Mer:
Et iettant l'œil sur les eaux Ægeennes,
Pront regardoit si les barques Troyennes
Venoient à bord : puis voyant le vaisseau
*Qui le portoit*échoüé dessus l'eau* *Mot de marinier.
Demi-couuert de falaize & de bourbe,
Les yeux au Ciel sur le riuage courbe
Poussant du cœur maints sanglots en auant,
Parloit ainsi aux ondes & au vent.
Heureux trois fois les hommes que la terre
En son giron, mere commune, enserre
D'vn eternel & paisible sommeil:
Si comme nous ils n'ont part au Soleil,
Ils n'ont aussi le soin qui nous martire,
Ny le desir de grandeur ny d'empire.

Ce piquant soin dont le desir me suit,
Me fait chercher la Gaule qui me fuit,
Terre estrangere, & qui ne veut m'attendre,
Que du seul nom i'ay prise sans la prendre.
Ie suis (ie croy) la maudisson des Dieux,
Sans demeurance errant de lieux en lieux,
De flot en flot, de naufrage en naufrage,
Ayant le vent & la mer en partage,
Comme vn plongeon qui en toute saison
A seulement les vagues pour maison,
Des flots salez il prend sa nourriture,
Puis vn sablon luy sert de sepulture.
Donne Apollon, maistresse Deité,
De ceux qui vont bastir vne Cité
Quelque bon signe, à fin que tu m'ottroyes
Des murs certains apres si longues voyes.
Si ie ne puis les Gaules conquerir,
Sans plus errer puissé ie ici mourir
Enueloppé d'vne horrible tempeste:
Aux Dieux marins victime soit ma teste
Pour sacrifice agreable à la mort,
D'vn peu de sable en-tombe sur ce bort.
Il dist ainsi, quand hors des flots humides
Sortit le Chœur des cinquante Phorcydes,
Et tout le sein de Glauque & Melicert,
Et Palémon à l'habillement verd,
Le vieil Triton à la perruque bleüe,
Homme d'enhaut & poisson par la queüe,
Tenant és mains pour Sceptres leurs Tridens,
Poussent la nef de Francus au dedans
Du prochain port : la nauire poussée
Ayant la proüe & la poupe froissée

*Alloit*mehaigne: ainsi que le Serpent*
Qui sur le ventre à peine va rampant,
**mehaigne*) mehaigne, perclus, ce que les Grecs appellent πηρός. Nos critiques se moqueront de ce vieil mot François: mais il les faut laisser caqueter. Au contraire, ie suis d'opinion que nous deuons retenir les vieux vocables significatifs, iusques à tant que l'vsage en aura forgé d'autres nouueaux en leur place.

Quand vn passant du coup d'vne houssine
Luy entre-rompt les ressorts de l'eschine,
Plis dessus plis en cent ondes retors
Retraine, tire, & retourne son corps:
Il sifle aigu, l'escume enfle sa iouë,
Et comme il peut, se reprend & renouë.
Mais pour-neant: car son dos est perclus.
Ainsi rampoit la barque de Françus.
Hors du troupeau bien loin s'est escartée
Leucothoé la fille de Protée,
A qui Phebus amoureux d'elle auoit
Donné l'esprit qui le futur sçauoit.
Ses longs cheueux erroient sur la marine:
Haute à fleur d'onde esleua sa poitrine:
Puis regardant le Troyen tout transi,
De luy s'approche, & le console ainsi.
Enfant royal, qui dois donner naissance
» *A tant de Rois, la seule patience*
» *Rompt la fortune, nul mal ne peut s'offrir*
» *Qui ne soit doux quand on le veut souffrir.*
» *Sois courageux: toute rude auanture*
» *Par trait de temps est douce s'on l'endure:*

Pour endurer Hercule se fit Dieu.
Tu planteras ta muraille au milieu
Des bras de Seine, où la Gaule fertile
Te doit donner vne isle pour ta ville,
Gaule abondante en peuples redoutez,
Peuples guerriers, aux armes indontez,
Que telle terre & plantureuse & belle
Riche nourrit d'vne grasse mammelle.
Or puis qu'Amour te veut fauoriser,
Son beau secours tu ne dois mespriser:
Va courtiser la iouuencelle Hyante
Fille du roy, qu'Hecate la puissante
A fait prestresse en son temple sacré.
Amour qui fait toute chose à son gré,
La maistrisant a nauré son courage
D'vn poignant trait tiré de ton visage.
Par sa magie elle peut attirer
La Lune en bas, le Ciel faire virer
A reculons, & des fleuues les courses
Encontre-mont rebrousser à leurs sources:
Elle commande aux fantaumes des morts,
Et aux esprits qui cherchent noueaux corps.
Estant au cœur de ton amour gaignée,
Te fera voir ta future lignée,
Et quelques Rois qui sortiront de toy
Forts à la guerre & prudens à la loy,
Qui d'vn long ordre en extreme puissance
Tiendront vn iour le beau Sceptre de France.
Mais ce-pendant que tu pleures en vain
Rongeant ton cœur d'vn genereux desdain
Sur ceste riue escumeuse & deserte,
Ah malheureux! tu as fait vne perte

D'vn cher ami qui tousiours te suiuoit:
Dedans son cœur le tien mesme viuoit
Seur compagnon de ta fortune amere.
Las! il n'est plus: Iunon par sa colere
L'a fait mourir d'estrange mort, à fin
Qu'elle empeschast le cours de ton destin:
Mais elle en vain se roüille de rancune.
» La Destinée est plus que la Fortune!
Comme il vouloit vn Sanglier assaillir,
A veu sa main, & son espieu faillir:
Le fier Sanglier de sa defense en l'aine
L'a nauré mort estendu sur la pleine.
Va d'vn pied viste & le fais enterrer:
Son libre esprit ne laisse plus errer
Autour du corps sans auoir sepulture,
Qu'il ne te soit vn malheureux augure.
Dessous ta main tout le Monde il eust mis,
Si la Déesse enuieuse eust permis
Qu'il eust en Gaule ordonné ton armée:
» L'homme n'est rien qu'vne vaine fumée!
A-tant la Nymphe en parlant deuala
Son chef sous l'eau: l'onde qui çà qui là
Flot dessus flot en se ridant grommelle,
D'vn long tortis l'engloutit dessous elle.
Tandis Dicé que le soin tient raui,
De Francion le pas auoit suiui:
Deux grans léuriers yssus de bonne race
(Fidele guet) le suiuoient à la trace,
En l'abordant d'vn visage adouci,
Luy prist la dextre & le salue ainsi.
Prince Troyen, dont la vertu premiere
Du pere tien efface la lumiere,

Quand mon païs en deux ie partirois,
Et d'vne part honoré te t'aurois,
L'autre moictié se diroit redeuable
A ta vertu qui n'a point de semblable.
Tu as sauué mon enfant du danger:
Seul tu as peu du Tyran me vanger,
Monstre cruel, engeance de malice,
Mocqueur des Dieux, mespriseur de iustice,
Qui m'ahontant de toute indignité,
De son harnois estonnoit ma cité.
Ie t'offrirois en lieu de ta proüesse
Vn grand amas de pompeuse richesse,
Bagues, lingots, coupes d'or, & vaisseaux:
Mais tu ne veux, ô fleur des Iouuenceaux,
Ta vertu vendre à si presle despense:
Le seul honneur te plaist pour recompense.
Le seul honneur en l'antique saison
Assist Theseé, Hercules & Iason
Dedans le Ciel, & ie t'ose promettre
Que ta proüesse encores te doit mettre
Nouuelle estoile aupres de tes ayeux
Que la vertu enrolle entre les Dieux.
Pource estranger, la richesse mesprise,
Ne roüille point ton cœur de conuoitise,
Et comme Prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange soit le prix.
Entre les biens que Fortune labile
M'a concedez, i'ay vne chere fille,
Qui de beauté ne fait place à Venus,
Dont ja les ans accomplis sont venus,
Qu'elle doit estre en fleur d'âge menée
Dessous la loy du nopcier Hymenée.

Si son printemps ne te vient à desdain,
Ioins par serment ta main dedans sa main,
Et de vous deux alliance se face.
De tel accord pourra naistre vne race
Grande en honneurs, de ceste terre Rois,
D'où tes ayeux sont issus autrefois:
Car si on croit à nostre vieille annale,
Crete de Teucre est la terre natale.
Ainsi Dicée en le tentant luy dit,
Quand Francion luy contre-respondit.
Prince Cretois, qui à bon droit te vantes
D'estre sorti de ces vieux Corybantes,
Qui par la loy, ame de la cité,
Gardoient leur Sceptre en tranquille vnité:
Puis qu'il t'a pleu sagement me semondre,
En peu de mots il me faut te respondre.
Vn souuenir viura tousiours en moy
Pour tant de biens que i'ay receus de toy,
Qui pauure & nud le iouët du naufrage,
Ne m'as permis seulement ton riuage,
Mais asseurant ma fortune & mon cours,
M'as presenté ta fille & ton secours.
Or si i'auois puissance sur ma vie,
Si du Destin elle n'estoit rauie,
Et si i'estois porté de mon plaisir,
Ie ne voudrois ton royaume choisir:
Mais au contraire impatient de ioye
I'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux Tombeaux
De mes ayeux bastir des murs nouueaux,
Et r'habiter la cendre de mes peres:
Mais les Destins autheurs de mes miseres

Contre mon gré me trainent & me font
Enfoncer l'œil & abaisser le front,
Et sans gronder souffrir à bouche close
Tous les malheurs que le Ciel me propose:
Donne sans plus à ce Prince Troyen
Des charpentiers, du bois, & le moyen
De rebastir vne Flotte nouuelle
Pour retenter la fortune cruelle,
Par qui ie suis maugré moy surmonté,
Manque de force & non de volonté.
Il dist ainsi: Dicée qui prend garde
A son maintien, tout estonné regarde
D'yeux & d'esprit ce Troyen qui parloit,
Et l'admirant pour gendre le vouloit.
Comme ils disoient, voici venir Orée,
Qui pour pomper la victoire honorée,
Et pour aux Dieux s'acquiter de ses vœus,
Dedans ses parcs auoit choisi cent bœufs
Au large front, agreables offrandes,
Entiers & sains, victimes les plus grandes:
Et pres la ville en vn bocage saint
Manoir des Dieux religieux & craint,
Les amena (on dit qu'en ceste place
Minos parloit à Iupin face à face,
Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu:)
Il mit de rang les cent bœufs au milieu
Du verd bocage, & de gazons redresse
A la Victoire vn autel d'allegresse.
Puis d'vn pied libre errant en diuers lieux
Il amusoit son esprit & ses yeux
A regarder s'il verroit d'auanture
Quelque grand arbre esgayé de verdure.

Non gueres loin sur le tertre prochain
Vit à l'escart vn Chesne au large sein,
Aux larges bras, dont les branches fueillues
D'vn chef superbe alloient iusques aux nues.
De ses rameaux tout le Chesne esbrancha,
Et sur la cyme en trophée attacha
Du mort Gean les armes despouillées,
Cuissots brassars grèues de sang mouillées,
(Car le Tyran auoit accoustumé
Pour ornement d'aller tousiours armé
Non par besoin) puis l'effroyable creste
Du merrion gardien de la teste.
Deuant l'autel les bœufs il assomma:
Le sang qui sort à gros bouillons fuma
Sous le couteau qui fendoit leur poitrine:
L'vn la peau rude arrache de l'eschine,
L'vn les estrippe, & l'autre peu à peu
D'vne estincelle allumoit vn grand feu:
Dedans le Ciel en voloit la fumée!
Quand par le feu l'humeur fut consumée
De la chair crue, vn chacun s'approcha,
Et pour manger sur l'herbe se coucha:
Le vin se verse, & l'escumeuse coupe
De main en main tournoye par la troupe,
Que de bon cœur s'inuitant, receuoient,
Et la moustache en la tasse lauoient.
De la cité les Dames honorables
Sortans dehors en robes venerables,
Et serenant le Ciel de leurs regars,
Les mains ensemble à petits bonds gaillars
Menoient le bal: Turpin qui les deuance,
Tout le premier mesuroit la cadance,

Chantant cet Hynne, & mariant sa vois
Au Luth poussé du trembler de ses doits.
Fille du Ciel inuincible Victoire,
Dont les habits sont pourfilez de gloire,
D'honneur, de pompe, & dont le front guerrier
Est illustré de palme & de laurier:
Qui dauant toy fais broncher les murailles,
Qui pends douteuse au milieu des batailles,
Qui tout le monde estonnes de ton bruit,
Que la loy craint, que la iustice suit,
Quand le Renom aux ailes emplumées
Seme par tout l'effroy de tes armées,
Et quand chacun en tressaillant de peur
Attend suspens qui sera le veinqueur.
Haine & Discord à la robbe rompue,
Et des soldars la reigle corrompue,
Et le mespris des grands Dieux immortels
Suiuent ton Char: ce neantmoins tu es
Mere des Rois, des Sceptres, & des villes:
Tu fais germer les campaignes fertilles,
Et foisonner les coutaux de raisins,
Rempart des tiens, crainte de tes voisins.
Deuant ton Char que la Crainte enuironne,
Marche Mauors, marche sa sœur Bellonne,
Et la Ieunesse au sang bouillant & chaut,
Et le Peril à qui le conseil faut.
Sans ton secours Mars ne sçauroit rien faire,
Des fiers Tirans tu fus seule aduersaire,
Lors que ta mere vn harnois te donna:
Pource Iupin d'honneur la couronna,
Et ne voulut par promesse asseurée
Que desormais son eau fust pariurée.

Escoute moy vieille race des Dieux,
Que Styx conceut à son bord odieux,
Horrible sœur des Fureurs immortelles:
En la faueur de Francus romps tes ailes,
Sois luy compagne, & loin de tout meschef
Pren-le en ta garde & luy pends sur le chef.
Il dist ainsi: la ioyeuse assemblée
A iusqu'au Ciel la chanson redoublée:
Puis reprenant la tasse tour à tour
Remplirent l'air d'allegresse & d'amour.
Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,
Voicy Venus à la paupiere noire,
Qui du haut Ciel precipitant la nuit,
Vint des deux sœurs enuironner le lit.
Elle se change en la vieille prestresse
Qui sous-ministre auoit de la Déesse
Autels & temple en venerable soin:
Tousiours au guet elle escoutoit de loin
L'abboy des chiens qui d'Hecate cornue
Aux carrefours annonçoient la venue,
Quand à trois fronts affreuse elle arriuoit
Dedans son temple où l'horreur la suiuoit.
En se couchant sur le cheuet d'Hyante
Luy dist ainsi: D'vn Chesne d'Erymante
Ou d'vn rocher le rempart de la mer,
Daignes-tu bien ta poitrine enfermer?
As-tu succé des ourses la mammelle?
As-tu le cueur d'vne louue cruelle,
Cueur sans amour, sans grace, ny mercy?
Qui du Troyen n'as pitié ny soucy,
Pauure Troyen qui a laissé sa terre,
Non comme il dit pour les Gaules conquerre,

Mais tout rauy du bruit de ta beauté
A de la mer veincu la cruauté
Pour voir ta face, & s'il estoit possible,
Se ioindre à toy d'vn lien inuincible:
Et toutefois fiere de son ennuy
Tu vois sa playe & te moques de luy.
Disant ainsi, de sa belle ceinture
Du lict d'Hyante encerna la closture.
Ceste ceinture estrangement pouuoit,
Que la Nature en se ioüant auoit
De sa main propre à filets d'or tissue:
Et d'elle en don Venus l'auoit receue,
Quand le boiteux Lemnien tant osa
Que pour sa femme au Ciel il l'espousa,
Dont est sorty tout l'estre de ce Monde:
Tout ce qui noüe au plus profond de l'onde,
Ceux qui d'vn aile en l'air se font vn train,
Tout ce qui paist la terre au large sein,
Tout animal cazanier & sauuage
Fut enfanté de ce grand mariage.
Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lit, le feu qui n'auoit eu
Entier effect au cœur des Damoiselles,
Se r'enforça de larges estincelles,
Chaudes au cœur, où le sang bouillonnoit
Par le desir qui les aiguillonnoit.
Incontinent que la belle iournée
Chassant la nuict au Ciel fut retournée,
Le bon Troyen souspirant sans confort
Feit apprester les obseques du mort.
Il se frappoit de regret la poitrine,
Se souuenant que la Nymphe marine

L'auoit enioint de soudain enterrer
Son cher amy, & ne laisser errer
Dessus le corps l'esprit à l'auanture,
Qu'il ne seruist de malheureux augure.
» L'esprit humain qui son hoste a laissé,
» N'est pas heureux si Styx il n'a passé:
» L'honneur du corps dont la vie est cassée,
» Est & l'obseque, & la terre amassee
» Sur le Tombeau qui finit les douleurs,
» Et des amis les regrets & les pleurs.
Premierement on explane vne place
Large en quarré de cent aulnes d'espace,
Où au milieu on assemble vn bucher,
Puis sur la cyme vn lict pour le coucher.
Par les forests d'vne peinble traite
Va haut & bas mainte large charrette,
Qui gemissant sous le faix, apportoit
Le bois coupé que le fer abatoit:
Auec les coins le Chesne bon à fendre
Trebuche icy: on laisse là descendre
Auec grand bruit de la cyme des monts
Trambles Ormeaux, & Tils aux larges frõts:
Le Sapin tombe, & le Pin plus vtile
Pour veoir la mer: puis on dresse vne pile
Haute de bois nourrisson des forests.
Tous les costez sont parez de Cyprés,
Le bas de Tede, & d'Erable le feste:
Dedans le Ciel le bucher a la teste!
Sur ceste pile au plus haut du sommet
Plein de parfums en larmoyant on met
Le corps du mort, office charitable!
Tout ce qu'il eut en sa vie agreable

Y fut ietté sa rame & son escu,
Outils de l'art dont il auoit vescu.
Francus qui tient vne torche fumeuse,
Boute le feu : la flameche gommeuse
D'vn pied tortu rampant à petit saut
En se suiuant s'en-vole iusqu'au haut:
Le bois craquette, & la pile allumée
Tomba sous elle en cendres consumée,
Le vent souflant du soir iusqu'au matin.
Incontinent le vieil prestre Mystin,
Qui du corps mort soigneux auoit la garde,
Laue la braise & la cendre boiuarde,
Choisit les os, & les enferme au sein
(Sacré repos) d'vn vase fait d'airain:
Puis arrousa par grand' ceremonie
D'vne saincte eau trois fois la compagnie:
Les derniers mots de l'obseque acheua,
A-tant se teut, & le peuple s'en-va.
Francus qui veut sous les ombres descendre,
Tond ses cheueux, les iette sur la cendre
Du trespassé cent fois la rebaisant:
Cher compagnon, pren de moy ce present,
Triste tesmoin de ma fatale perte.
Puis à plein poing la cruche il a couuerte
De ses cheueux qu'il auoit autrefois
Vouez au Dieu qui baigne les François,
Au Dieu de Seine, & aux Nymfes compaignes
Qui de Paris arrosent les campaignes.*

*Il est permis aux Dieux, aux morts, aux Pôtifes, aux Deuins, & aux Poëtes en leur fureur, de préuoir l'aduenir, & les noms qui ne sont encores imposez aux choses. Voyez les

Commentaires de Virgile, au sixiesme, sur ce passage, *Portúsque require velinos.*

Tandis les sœurs d'vn regard tout rauy
Iettoient les yeux & le cœur à l'enuy
Sur ce Troyen, dont les larmes iettées
Auoient beaucoup les graces augmentées.
Bref le voyant si charitable & fort,
Plus que deuant Amour gaigna le fort
De leur raison par les Sens renuersée,
D'vn trait nouueau reblessant leur pensée:
Mais plus Clymene ardant il retouchoit,
D'autant que plus sa flame elle touchoit.
De toute chose elle perd la memoire:
Son esprit plein d'vne tristesse noire
L'effaroucha d'imaginations,
Troublant son sang d'estranges passions.
D'vn feu couuert elle escoule ses peines
Aux nerfs aux os aux muscles, & aux veines,
Et dans le foye, où la playe se fait
Grande en douleur, quand Amour de son trait
Blesse vn amant: si que depuis la plante
Iusqu'à la nuque, vn soucy la tourmente,
Poingt, frape, bat. Elle qui sent parmy
Ses propres os loger son ennemy,
Pense & repense & discourt en sa teste:
Son penser vole & iamais ne s'arreste,
Deçà delà virant & tournoyant.
Comme l'esclair du Soleil flamboyant
Qui rebat l'onde, à lumiere eslancée,
Dans le giron d'vne cuue, versée:
Ce prompt esclair ore bas ores haut
Par la maison sautelle de maint saut,

Et bond sur bond aux soliueaux ondoye
Pirouëtant d'vne incertaine voye,
Ioyeux de voir ses longs rayons espars
De place en place errer de toutes pars.
Ainsi discourt sans arrest de pensée
De trop d'amour la pucelle offensée:
Sur maint penser maint autre redoubla,
Mais cestuy-cy le meilleur luy sembla:
Ce fut de prendre vne chambre segrette,
Et loin à part pleurer toute seulette.
Dessus vn coffre à bouche se coucha:
Puis quand Phebus en la mer se cacha,
Se iette au lit: le sommeil qui la presse,
Fit pour vn temps à son mal prendre cesse,
Mais pour-neant: car le songe trompeur
Entre-meslant l'esperance en la peur
Vint l'effroyer, comme il a de coustume
D'effroyer ceux de qui la playe fume
Dessous le cœur, quand le mal chaleureux
Par le sang traine vn vlcere amoureux.
Elle songeoit pleine d'amour extresme
Entre-dormant, que Francus de soy-mesme
Auoit pris bord en Créte pour oser
Prier son pere afin de l'espouser,
Et que la dextre en la dextre ayant mise
De l'estranger, la luy auoit promise:
Que par courroux desdit il s'en estoit:
Que le Troyen pour elle combatoit
A toute force, & que tout bouillant d'ire
La trainoit seule en sa creuse Nauire
Bien loin de Créte en la profonde mer,
Et que son pere ardant faisoit armer

Mille vaisseaux afin de la poursuiure,
Et le larron ne laisser ainsi viure:
Que le riuage estoit remply de feus,
D'armes, de nauz, & de peuples esmeus,
Faisant grand bruit, & ce bruit la resueille.
Or comme Amour traistrement la conseille,
Deuant le iour hors du lict se leua,
Et par sa chambre à tastons elle va
Touchant les murs d'vne main incertaine,
Et r'amassa son esprit à grand'peine,
Que le sommeil du corps luy destacha:
Puis de rechef au lict se recoucha,
D'amour, de peine, & de rage frapée,
Où de rechef le songe l'a trompée.
Tousiours au cœur Francus luy reuenoit,
Et le maintien qu'en parlant il tenoit,
Quel geste il eut, quel port, & quelle face,
Et quelle fut sa douceur & sa grace,
Quelle sa robe, & quel fut son parler,
Ses doux regards, sa taille, & son aller,
Son menton crespe, & sa perruque blonde:
Elle pensoit qu'il n'y eust Prince au Monde
Pareil à luy: tousiours sa douce voix,
Ses doux propos & ses deuis courtois,
Comme pasmée & pleine de merueille,
Coup dessus coup luy refrappoient l'oreille.
Aucunefois elle songeoit errer
Par les deserts, & seule s'esgarer
Entre rochers, riuieres, & bocages
Sans compagnie entre bestes sauuages,
Et que Francus amoureux estranger
Le fer au poing la sauuoit du danger.

Sautant du lict elle s'est resueillée:
Nuds pieds, sans robe, affreuse, escheuelée,
Puis s'acoudant à la reigle d'vn banc,
Mille souspirs repoussa de son flanc.
Pauurette moy! comme toute esmayée
M'ont ceste nuit les songes effrayée!
L'ame m'en tremble, & le cœur m'en debat:
Crainte & amour me font vn grand combat.
Certes ie suis toute autre deuenue
Que ie n'estois: ie crain que la venue
De ce Troyen ne m'apporte malheur
Autant qu'il fait en songes de douleur!
Tousiours i'y pense! heureuse & plus qu'heureuse
Si forcenant ie n'estois amoureuse,
Et si iamais pour euiter la mort
Le fils d'Hector n'eust touché nostre bort.
Comme au Printemps on voit vne genice
Qui n'a le col courbé sous le seruice,
Les crins espars courir parmy les champs,
A qui le Tan aux aiguillons tranchans
Pique la peau & la pousse en furie:
Ny les ruisseaux hostes de la prairie,
Forest, ny fleurs, bocage, ny rocher
Ne la sçauroient engarder de moucher
De toutes parts vagabonde & courante:
Ainsi Clymene en son esprit errante
Court & recourt sans voir iamais osté
L'importun trait qui naure son costé.
Que dois-ie faire? où iray-ie? dit elle.
Pour me guarir personne ne m'appelle!
Ie meurs sans aide, & si ie ne veux pas
Que sœur ny frere entende mon trespas.

Faut-il qu'en pleurs ie distille ma vie?
Que de ma sœur ainsi ie me desfie
Qui seule fut mon conseil autrefois,
Qui m'aimoit seule, & que seule i'aimois?
Helas faut-il que mon mal ie luy conte!
Et quoy Clymene auras-tu point de honte
De confesser qu'Amour soit ton veinqueur,
Que tu voulois luy arracher du cœur,
Quand l'autre iour par vn fin artifice
Tu luy prouuois que l'amour estoit vice?
Il ne m'en chaut, elle aura son retour,
La parenté doit surmonter l'amour:
Et si elle est de Francus amoureuse,
Me fera bien me voyant langoureuse.
Pauure abuzée! hé ne sçais-tu pas bien
Que les parens desrobent nostre bien?
Et que pour eux entier ils le desirent,
Ioyeux au cœur quand les autres souspirent?
Ce n'est qu'vn sang de ma sœur & de moy,
Elle prendra pitié de mon esmoy!
» Foy ny pitié ne regnent plus en terre,
» Et le parent au parent fait la guerre!
Las! que feray-ie? il vaut mieux la tenter:
L'homme est guary qui peut se lamenter.
Il n'y a beste aux forests tant soit fiere,
Qui ne soit douce aux pleurs d'vne priere:
Helas on dit en prouerbe souuent,
» Priere & pleurs se perdent comme vent!
Vray, si lon prie vne ame inexorable:
Mais ma sœur est & douce & pitoyable:
Au pis aller ie ne sçaurois sentir
En l'essayant que honte & repentir.

En la façon qu'elle estoit habillee
Nuds pieds, sans robe, affreuse, escheuelée,
Delibera contre le mal d'amours
De voir sa sœur & demander secours.
Elle courut comme son pied la porte,
Mais aussi tost qu'elle fut à la porte
Se recula : comme le pelerin
Qui de fortune a trouvé par chemin
Vn long Serpent dont la hideuse trace
Donne frayeur à nostre humaine race,
Et fait mourir les fleurs de son cracher:
Il se recule & n'ose en approcher.
Ainsi tourna la pucelle en arriere:
Dessus la langue elle auoit la priere,
La larme à l'œil, le soucy sur le front,
Dedans l'esprit vn pensement profond,
Et maint sanglot se creuoit en sa bouche,
Quand la fureur qui la touche & retouche,
Et qui ses pas alloit tousiours suiuant,
Fit auancer ses iambes en auant,
Et derechef la honte les recule,
Honte la gele, & le desir la brule.
Trois fois Amour la voulut faire entrer,
Honte trois fois vint ses pieds rencontrer,
Trois fois reuint & trois fois s'en retourne:
Son pas douteux qui maintenant seiourne,
Maintenant va, comme Amour le seduit,
Porté d'ardeur derechef la conduit,
Et derechef la honte la repousse.
Ce Dieu qui bat d'vne forte secousse
Son cœur douteux, si bien la fouruoya,
Que dans la chambre en fin la conuoya

Pleurant en vain : comme vne fiancée
Qui dés long temps a donné sa pensée
A son amant, qui premier qu'appaiser
Sa flame est mort auant quel'espouser,
Elle de dueil & d'amour allumée
Lamente seule en sa chambre enfermée
D'vn cry muet : à bouche close ainsi
Pleuroit Clymene, & cachoit son souci.
Pour raconter sa douleur qui n'a tréue,
Ores au bout de sa langue s'esleue
La voix poußée, & aux léures luy pend,
Ores tombée aux poumons redescend
Sans nul effect : car le son qui ne touche
Langue ny dent, ne desserroit sa bouche:
Ainsi qu'on voit les fantaumes de nuit
†*Béer en songé, & ne faire aucun bruit.*

†*Béer*) ouurir la bouche sans parler. *inceptus clamor frustratur hiantes.*

Or comme Amour en fureur l'importune,
Sans declarer à sa sœur sa fortune
Seule en sa chambre en haste s'en re-va,
Où de longs pleurs sa poitrine laua.
A ses souspirs la bride elle destache,
Rompt ses habits, ses cheueux elle arrache,
Esgratignée, & d'vn esprit transi
Pensoit douteuse & repensoit ainsi.
Que dois-ie faire ? helas en quelle peine
Me tient Amour ! hà chetiue Clymene
Tu vis sans vie, & folle tu n'as soin
(Cruelle à toy) de toy-mesme au besoin!
Las ! puis qu'Amour ta part ne fauorise,
Par la fureur conduy ton entreprise.

Quand

» Quand la fortune en se iouant nous pert,
» Le desespoir en lieu de raison sert.
Dois-ie prier vn homme qui peut estre
Ne sçait mon mal ? si ie luy fay parestre,
Il trahiroit mon amour sans guerdon.
Il est yssu du Roy Laomedon
Prince sans foy, & luy prendroit à gloire
De me tromper, & en feroit victoire.
Dois-ie me plaindre & ma sœur retenter?
Cela feroit son ardeur augmenter.
Car ie sçay bien (Amour m'a fait sçauante)
Que Francion est amoureux d'Hyante,
Et que ma sœur ce Troyen aime mieux
Que son cœur propre & le iour de ses yeux:
Ie n'en sçay rien, seulement ie m'en doute:
» L'amant douteux toute parole escoute.
Dois-ie par dol me vengeant controuuer
Qu'en le couurant ma sœur laisse couuer
Vn feu peu chaste & le dire à mon frere?
En le disant il me seroit contraire:
Pour vn soupçon ne voudroit vn discord
Contre celuy qui l'a sauué de mort.
Ie souffre trop sans donner cognoissance
De mon trauail : la seule patience
» Est le remede: vn feu souuentefois
» Meurt de son gré quand il n'a plus de bois:
Pensers & pleurs apprestent la matiere
A mon brazier : il faut que toute entiere
En liberté ie me redonne à moy:
Vn amoureux sur luy n'a point de loy!
Plus fil à fil ses liens il desserre,
Et plus Amour à la chaine l'enserre.

A tous venans diray-ie mon malheur?
„ Dire son mal allege la douleur.
Non: ny mon sang, mon honneur ny ma race
Ne veulent point que fable ie me face,
Et que chacun d'vn cœur dissimulant
Flatte mon mal, & puis en s'en allant
Me deshonore, & tançant sa famille
Par mon malheur face sage sa fille.
Pour le meilleur, Clymene, il faut mourir,
Et par la mort ton amour secourir.
Comme en son cœur elle pensoit la sorte
De se tuer, ou d'vne sangle forte
Pendre son col au bout d'vn soliueau,
Ou se percer l'estomach d'vn couteau,
Ou s'estoufer au plus profond des ondes,
Ou s'en-aller par les forests profondes,
Par les deserts de rochers enfermez
Seruir de proye aux Lions affamez:
Vne poison luy sembla la meilleure
Pour destacher son ame tout à l'heure
Loin de son corps, & du corps le souci.
D'vn pesant pas & d'vn pesant sourci
Melancholique, en passions outrée,
Elle est pleurante au cabinet entrée,
Où tout le bien que plus cher elle auoit,
D'vn soin de femme en garde reseruoit.
Sur ses genoux elle mist vne quesse,
Puis mist la clef en la serrure espesse,
La clef tourna, la serrure s'ouurit.
Là, choisissant entre mille elle prit
Vne poison qu'on dit que Promethée
A de son sang autrefois enfantée,

Quand le Vautour tout herissé de faim
A coups de bec luy deschiroit le sein:
Rouge est sa fleur, sa fueille vn peu noirastre,
Que la sorciere & la fausse marastre
Sçauent cueillir de leurs ongles tranchans,
Disant dessus des mots qui sont meschans:
Et n'est poison qui si prompte deliure
Loin de son ame vn corps fasché de viure.
Quand elle vit telle forte poison,
S'esuanouyt de longue pamoison,
Roüant les yeux, & horriblant la face,
Et de ses pieds trepigna sur la place:
Vn spasme auoit tous ses nerfs estendus,
Elle cria : ses cris sont entendus
De sa nourrice, à qui dez son enfance
Elle portoit honneur & reuerence.
Or' de fortune à l'huis elle escontoit:
Car la pucelle vn peu deuant s'estoit
A sa nourrice en segret descouuerte.
Ceste nourrice en doute de sa perte,
Tousiours en peur de sa fille viuoit,
Et pas à pas soigneuse la suiuoit.
D'vn coup de pied la porte elle a poussée,
Puis en voyant la pucelle pressée
Des traits de mort, d'vn parler redouté
Luy a l'espoir dans le cœur rebouté
La conseillant: O Princesse bien-née,
En quel malheur ta vie as-tu tournée?
Suy la raison: le Destin ne peut rien
» Sur l'homme auteur de son mal & son bien.
Ie ne dy pas que le Sort n'ait puissance
Sur tout cela qui çà bas prend naissance.

Mais on le peut corriger par conseil,
Et à la playe apposer l'appareil:
Chacun y sert à soy-mesme de guide.
Amour resemble au Scorpion homicide
Qui blesse, & puis à l'vlcere qu'il fait
Luy-mesme sert de remede parfait.
D'vn cœur hardy fay ton malheur entendre
Au beau Troyen bien facile à surprendre,
Et qui de race à l'amour est appris,
Comme neueu de l'amoureux Páris,
Iuge courtois, qui vuidant la querelle
Donna la pomme à Venus la plus belle.
Tous ses ayeux grands Princes genereux
Furent iadis des beautez amoureux,
Troë, Dardan, & le beau Ganymede.
Contre l'amour on trouue assez remede,
Quand la raison se veut esuertuer,
Et non ainsi laschement se tuer.
» Robbes, maisons, & bagues bien ouurées
» A force d'or sont tousiours recouurées:
» Par la fortune on perd le bien mondain,
» Par elle mesme on le r'acquiert soudain,
» Mais nos thresors ne rachetent la vie
» Quand vne fois la Parque l'a rauie.
Quand elle dort en vn Tombeau reclus,
C'est fait, les Sœurs ne la refilent plus:
Donq sans descendre en l'abysme profonde
Demeure viue hostesse de ce Monde.
Tu es Clymene, encore en ton printemps
Tu n'as d'amour senty les passetemps
Ny les plaisirs du chaste mariage.
Garde toy donq pour vn meilleur vsage:

Tente Francus & fay luy par escrit
Sçauoir le mal qui lime ton esprit.
De tels propos la fille elle admoneste.
Prompte au conseil la pucelle fut preste:
Trois fois la plume elle prist en ses dois,
Et de la main luy tomba par trois fois:
Trois fois elle eut la bouche ouuerte & close,
Puis souspirant ceste lettre compose,
Et la voulut de tels mots ordonner.
Salut à toy qui me le peux donner:
L'aueugle Archer m'a tellement blessée
De ton amour le cœur & la pensée,
Que ie mourray si guarir tu ne veux
D'vn prompt secours le mal dont ie me deulx.
Ce Dieu m'a faict en ce papier t'escrire
Ce que l'honneur me defendoit de dire,
Et i'ay ma bouche ouuerte mille fois,
Mais la vergongne a reserré ma voix.
A cet escrit vueilles donques permettre
Ta blanche main: l'ennemy list la lettre
De l'ennemy, la mienne vient d'aimer
Qui de pitié te deuroit enflamer.
Ie ne vy plus tant mon ame affollée
Laissant mon corps en la tienne est allée.
Ie suis perdue, & ne me puis trouuer:
I'ay beau les sorts des sorciers esprouuer,
Rien ne me sert ny herbe ny racine:
Tu es mon mal, tu es ma medecine,
Tu es mon Roy, de toy seul ie depens,
Ie meurs pour toy & si ne m'en repens.
Aye pitié d'vne fille amoureuse:
La volupté sur toutes doucereuse

C'est en amour cueillir la prime fleur,
Non vn bouton qui n'a plus de couleur.
Tu me diras que ie suis indiscrete
Comme nourrie en ceste isle de Créte,
Où Iupiter de tant d'amours espris
Le premier laict de sa nourrice a pris.
Certes ce n'est ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'est seulement ta face,
Et ta ieunesse, & ton œil nompareil.
Malheureux est qui ne voit le Soleil
Quand il esclaire, & son œil tourne arriere
Pour ne iouyr de si belle lumiere!
Ie ne crains point comme les Dames font,
De m'appeller femme d'vn vagabond,
Pauure fuitif qui n'a maison ny Troye:
Il ne m'en chaut te suiuant, que ie soye,
Pourueu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer,
Soit que tu vueille espouse me nommer,
Soit ton esclaue, & deussé-ie amüsée
Tourner ton fil autour d'vne fusée.
Labeurs presens & futurs ie reçoy,
Pourueu, Troyen, que ie puisse estre à toy.
Ie ne craindray tes perilleux voyages,
Terres ny Mer, tempestes ny orages:
Ou si i'ay peur, de toy seul i'auray peur,
Et non de moy, de qui tu es le cœur.
Si ie peris, au moins en ta presence
Ie periray: où ta cruelle absence
(Si tu ne veux pour tienne m'acquerir)
Cent fois le iour me tu'ra sans mourir.
De tels vers fut son Epistre acheuée,
Puis la seella d'vne Agathe engrauée:

La mit au sein de la nourrice, & lors
Vne sueur ruissela de son corps:
Auec la lettre encor' luy bailla l'ame
Pour luy porter & my-morte se pâme.
Tandis Cybelle auoit changé de peau,
Et transformé son vieil corps en vn beau,
Prenant la face & la voix & la taille
De Turnien (qui depuis la muraille
Bastit de Tours, & la ville fonda)
Lors de tels mots Francion aborda.
Iusques à quand sans espoir de louange
Nous tiendras-tu dessus ce bord estrange
Acagnardez en paresseux seiour,
A boire à rire à demener l'amour?
A perdre en vain nos iours par les bocages
Suiuant les Cerfs & les bestes sauuages?
Que ne fais-tu (sans le temps consommer)
Ce que t'a dit la Nymphe de la Mer?
Courtise Hyane, afin qu'elle te face
Voir ces grands Rois qui viendront de ta race:
Puis donne voile, & sans plus t'allecher
Va-t'en ailleurs ta fortune chercher.
Ce Turnien auoit la face belle,
Les yeux, le front, compagnon tres-fidelle
De Francion, qu'à part il escoutoit,
Et ses segrets en priué luy contoit.
Il estoit fils de la Nymphe Aristine,
Qu'Hector auoit sous sa masle poitrine
Pressée au bord du fleuue Simoïs:
Ses chers parens en furent resiouïs,
Enorgueillis de voir leur fille pleine
Du fruit yssu d'vn si grand Capitaine.

Elle accoucha dessus le bord herbeux
Du fleuue mesme en regardant ses bœufs
Qui bien cornus paissoient par le riuage:
D'vn Prince tel il auoit son lignage.
Ceste Déesse en s'en-volant de là,
Bien loin du Ciel à l'escart s'en alla
Voir la maison toute rance & moisie
Où croupissoit la vieille Ialousie.
C'estoit vn Antre à l'entour tapissé
D'vn gros halier d'espines herissé:
Iamais clarté n'y flamboit allumée,
Et toutefois ce n'estoit que fumée:
Elle estoit louche & auoit le regard
Parlant à vous tourné d'vne autre part:
Sa dent roüillée, & son visage blesme
Monstroient assez qu'elle mãgeoit soy-mesme,
Rongeant son cœur de haine & de souci:
D'elle s'approche, & luy a dit ainsi.
Vieille debout: marche en Créte, & te haste:
Pren tes serpens, & de Clymene gaste
Par ta poison les veines & le cueur:
Dans l'estomac iette luy la rancueur,
Le desespoir, la fureur, & la rage,
Mesle son sang, & trouble son courage:
Tu le peux faire, & ie veux qu'il soit fait.
A-tant s'en-vole & laisse l'Antre infait.
Quand Ialousie eut la parole ouye
De la Déesse elle en fut resiouye
Puis en frizant de serpens ses cheueux,
Et s'appuyant d'vn baston espineux,
Alla trouuer en Créte la pucelle
Que le sommeil couuoit dessous son aile,

Et dont le cueur qui de dueil se fendoit,
Entre-dormant nouuelles attendoit.
Incontinent ceste vieille maline
De la pucelle aßiegea la poitrine,
D'vn froid venin ses léures elle enfla,
Et la poison haletant luy soufla
Aux yeux, au cueur : & en l'ame renuerse
Vn long Serpent qui en glissant luy perse
Foye & poumons : & lors en desnoüant
Ses cheueux tors, prompte alla secoüant
Mille Lezars au sein de la pauurette,
Qui la suçoient d'vne langue segrette,
A sourdes dents les membres luy mordoient,
Et leur venin par ses os espandoient.
Puis s'en reua : ce pendant la nourrice
Espiant l'heure & la saison propice,
A Francion la lettre presenta,
Et de parole encores le tenta.
Il la receut, & apres l'auoir leuë,
De honte espris baisse en terre la veuë:
Le sang vermeil sur le front luy saillit,
Presque la voix aux poumons luy faillit:
Puis à la fin d'vne langue estonnée
Telle response à la vieille a donnée.
Vieille desloge, ou par le fer tranchant:
Ie te pay'ray de ton port si meschant,
Ou ie feray que le pere Dicée
Voirra l'escrit de sa fille insensée.
Ie ne suis pas en ceste Isle venu
Pour tromper ceux à qui ie suis tenu.
Le beau Pâris pour Helene rauie
De mille nauz vit sa faute suiuie,

Tuer son pere, Ilion embraser,
Et iusqu'au fond ses murailles raser.
Ie crain les Dieux & la main qui n'est vuyde
De Iupiter foudroyant, qui me guide,
Et qui defend vn Roy qui veult loger
Sans le cognoistre vn errant estranger.
Or' si i'auois le loisir & l'enuie
Soubs Hymenée assujettir ma vie,
Crete habiter, & la Gaule oublier,
Et par promesse icy me marier,
Chaut du plaisir où Venus nous appelle,
I'aimerois mieux sa sœur Hyante qu'elle:
» Elle est modeste, & l'honneste amoureux
» Est plus des mœurs que des biens desireux.
Il dit ainsi: vne froide gelée
S'est par les os de la vieille escoulée
Tremblant de peur: à la fin elle va
D'vn pied si prompt que Clymene trouua
Encore au lict du sommeil assommée:
Resueille toy ma fille mieux aimée,
Ce beau Troyen de ta sœur abusé
A ton escrit & ton cueur refusé.
Toute en sursaut oyant telle parole
Se resueilla: son esprit qui s'en-vole
Vers l'estranger emporté du penser,
Luy fit ainsi ses plaintes commencer.
Donques ma lettre a serui de risée!
Ha pauure moy! i'estois mal-auisée
Folle d'amour d'enuoyer vn escrit
A ce banni, vn rocher sans esprit,
Qui n'a sceu prendre aux cheueux la fortune!
C'est vn niais que la Mer importune

Comme il merite, & qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a sans peine offert,
N'osant cueillir pour crainte de l'espine
Le beau bouton de la Rose pourprine!
Puis il se vante, ô le braue Empereur!
Que de la Gaule il sera conquereur,
Qui n'a sceu veincre vne fille veincue!
I'ay de sa honte & l'ame toute esmeuë
Et tout le cueur: il n'est du sang des preus,
Mais d'vn pasteur ou d'vn piqueur de bœufs.
Son front, ses yeux, son parler, & sa grace,
Son port royal qui les autres surpasse,
Sont ô Venus indignes de son corps,
Laid par dedans & beau par le dehors:
Ame couarde en vn beau corps logée,
Que Ciel, que Terre, & que la mer Ægée
Vont tourmentant: car vray-semblable il est
Que ta sottise à Iupiter desplaist.
Du beau Pâris (dont tu mens ta lignée)
La beauté fut d'amour accompagnée:
Helene à luy de bon cueur se rendit,
Et par combats dix ans la defendit
Plein de sueur, de guerres, & de peines,
Cueur genereux, qui valoit cent Heleines.
Mais tu ne vaux ieune brigand de mer,
Qu'à bien ramer & non à bien aimer.
Puisse auenir que ma sœur soit trompée,
Et sans espoir en ses larmes trampée,
Soit delaissé au front de quelque bort,
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.
Quand ce banni par honneste cautelle
Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,

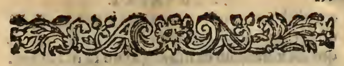
D'vn cueur parjure oubli'ra sa beauté:
Car l'œil senestre en vain ne m'est sauté.
Si le Destin les Gaules luy ordonne,
Qu'en ma faueur cent guerres il luy donne:
Ains que bastir les rampars de Paris:
Voye à ses yeux ses alliez peris,
Qu'il soit chaßé, & que de terre en terre
En suppliant secours il aille querre:
Puis par les siens surpris en trahison,
Soit membre à membre occis en sa maison.
Disant ainsi de son chef elle arrache
Ses longs cheueux, qu'en pleurant elle attache
Contre son lict signe de chasteté,
Et que son corps n'auoit encore esté
Honni d'amour: puis sa chambre elle baise.
Chambrette adieu, que i'estois à mon aise
Auparauant que ce traistre incognu
A nostre bord naufrage fust venu:
Incontinent la fureur & la rage
De Ialousie irritent son courage,
Et tellement la douleur la ferut,
Que par les champs hurlante elle courut.
C'estoit le iour que les folles Euantes
Crians Iach, Iach, alloient errantes
(Ayans les corps enuironnez de peaux)
Par les forests, collines & coupeaux,
Rochers, deserts, campagnes, & bocages,
Et sur le bord des sablonneux riuages:
L'air respondoit sous le bruit enroüé
D'Euan, de Iach, de Bassar, d'Euoé.
Ce puissant Dieu qui blesse les pensées
D'vn traict felon, les auoit insensées:

En ſes liens captiues les auoit,
Et de raiſon la Verue leur ſeruoit.
Ceſte enragée, à qui l'erreur commande,
S'alla ietter au milieu de la bande
Eſcheuelée, & d'vn bras deſpouillé
Branloit vn dard de pampre entortillé.
Qui la premiere en me ſuiuant, dit-elle,
De ce Sangler reſpandra la ceruelle?
Et d'vn eſpieu la premiere en ſon flanc
Fera la playe & s'yura de ſon ſang?
Marchon, couron, ſuiuon comme tempeſte
Les pas fourchus de ceſte noire beſte
Monſtre hideux, qui s'enfuit deuant nous,
Armon nos mains & l'aſſommon de coups.
Son faux Démon auoit pour couuerture
Pris d'vn Sangler la menteuſe figure.
Elle penſant par fauſſe impreſſion
Que le Sangler fuſt le vray Francion,
Pour le tuer la premiere eſt courue,
Branlant au poing vne fourche cornue:
Et le Sangler ſans qu'on le peuſt toucher
Alla gaigner le feſte d'vn rocher,
Qui ſous ſes pieds tenoit la mer ſuiette.
Là ce Demon à corps perdu ſe iette
Dedans le gouffre: elle qui s'auança
Pour l'enferrer en la mer ſe lança
Le pourſuiuant trois fois ſous l'eau profonde
Son corps alla, trois fois noüa ſur l'onde,
Trois fois le flot le reuint abyſmer.
Elle mouroit ſans les Dieux de la mer
Qui ſouleuant la ialouſe tombée,
Luy ont du corps la Parque deſrobée,

Et luy perdant sa figure & son nom
L'ont enrollée à la troupe d'Inon
Et du vieil Glauque à la double naissance:
Dessus les eaux luy ont donné puissance
De faire enfler les vagues & le vent,
Nymphe de mer, qui depuis a souuent
Contre Francus poußé sa frenesie,
Dedans la mer gardant sa ialousie.

Fin du troisiesme liure.





ARGVMENT DV QVATRIESME LIVRE, PAR Amadis Iamin.

DIcée ſe courrouce, ſçachãt la mort de ſa fille Clymene, & penſe comme il doit punir Francion, qu'il ſoupçonnoit en eſtre cauſe. Ce Prince Phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante & Frãcus vont le lendemain au temple: vne Corneille parle, & aduertit Amblois de n'accompaigner Francion. Ce Prince ſupplie Hyante de luy monſtrer les Roys qui ſortiront de ſon eſtoc. Hyante diſcourt ſi elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'appreſter vn ſacrifice aux eſprits des enfers, & ſe parfumer d'encens maſle, & autres ſemblables ſuffumigations. Il obeit à ce commandement. Le Poëte deſcrit vne foſſe & horrible deſcente aux enfers. Apres que Francus a immolé la victime, & inuoqué toutes les puiſſances de l'Empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante & folle de fureur, laquelle prophetiſe audit Francus ſon voyage és Gaules. Elle predit le ſonge du fantaume qui doit apparoiſtre à Marcomire, & ce que fera Marcomire ayant en ſon armée trois cens Capitaines. Apres

elle diſcourt comme les ames viennent & reuont en nouueaux corps, & dequoy tout ce qui eſt viuant en ce mōde, prend ſa naiſſance. Que deuiennent les ames les corps mourans, quelle punition elles encourēt aux enfers pour leurs pechez & comment elles ſ'en purgent, & par quel eſpace de temps. Francion ſacrifie de rechef aux Deitez infernales, & les ames ſortent incontinent pour boire du ſang de la victime. Lors il demande à Hyante, qui ſont ceux qu'il voit: & par ce moyen apprend ſommairement quelques noms des Rois de France, les actes infames des vicieux, & les geſtes magnanimes des vertueux. Bref, ce liure eſt des plus beaux, pour eſtre diuiſé en quatre parties, La premiere eſt d'Amour, la ſeconde de Magie, la troiſiéme de la Philoſophie Pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'autheur ſe ſert expres de ceſte vieille opinion, à fin que cela luy ſoit comme vn chemin & argument plus facile pour faire venir les eſprits de nos Roys en nouueaux corps: car ſans telle inuention, il euſt fallu ſe mōſtrer pluſtoſt Hiſtoriographe que Poëte. La quatriéme partie conſiſte au narré de la premiere origine des Monarques de France iuſques à Pepin, duquel commence la ſeconde generation.



LE QVATRIESME LIVRE DE LA Franciade.



Vand la nouuelle au pere fut venuë,
D'ardeur & d'ire vne bouillante nuë
Pressa son cœur qui menu sanglotoit:
A poings fermez l'estomac se battoit,
Et discouroit en luy-mesmes la sorte
Comment sa fille en la mer estoit morte,
Il souspiroit, & d'vn bourbier fangeux
Des-honoroit sa barbe & ses cheueux:
Il rompt sa robe, & tout priué de ioye,
Son fils Orée aux oracles ennoye:
Auquel (cherchant d'vn cœur deuotieux
Trois iours entiers la volonté des Dieux
Par mainte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du Trepié reuelée:
Que le vieillard esteigne le tizon,
Et l'Arondelle oste de sa maison.
Telle parole en doute responduë
Fut aisément de ce Prince entenduë:
C'est de l'amour esteindre le tizon,
Et l'estranger chasser de sa maison,
Qu'il cuidoit traistre, infidelle & sans ame,

Et du trespas de sa fille le blasme.
„ En nul pays la foy n'a plus de lieu,
Disoit ce Prince, & Iupin le grand Dieu
N'a plus de soin de l'humaine malice,
Et le peché ne craint plus la iustice.
Cest estranger pauure, chetif, & nu,
Vn vif naufrage à ma riue venu,
Couuert d'escume, & de bourbe, & de sable,
Ah! que i'ay fait compagnon de ma table,
Que i'ay voulu pour mon gendre choisir,
Et luy partir ma terre à son plaisir,
Moque mon Sceptre, & masqué de feintise,
Ma vieille barbe & mes cheueux mesprise?
Et souscouleur d'vn Destin ne veut point
Par foy promise aux femmes estre ioint,
Second Pâris, pirate qui consomme
Ses ans sur l'eau: toutefois ce preud'homme
Fin artisan de cauteleux moyens,
Comme heritier du malheur des Troyens,
En toute terre à l'impourueu se ruë,
Seduit des Rois les filles & les tue:
Puis en faisant ses Galeres ramer,
Laue le meurdre ez vagues de la mer,
Met voile au vent: le vent qui luy resemble,
Pousse sa voile & sa foy tout ensemble:
Et tu le vois Iupiter! sans souci
Ny de bien-faict ny de mal-faict aussi.
Or pour souler de vengeance mon ire,
Ie le veux pendre au mast de son Nauire
Couuert de soufre & de salpestre ardant,
Afin qu'en l'air tournoyant & pendant
Vestu de flame, il sente consumée.

Sa triste vie esteinte de fumée.
Que dis-ie ? où suis-ie ? en quelle folle erreur
Troublé d'esprit, me pousse la fureur?
» Il ne faut pas qu'vn Prince debonnaire
» Du premier coup s'enflame de colere:
» Il ne doit croire aux flateurs de leger,
» Le commun bruit est tousiours mensonger:
» Il doit attendre & sagement cognoistre
» La verité que le temps fait paroistre:
» I'attendray donq: vn Roy ne doit sentir
» D'vn prompt courroux vn tardif repentir.
Tandis Francus qui la saison espie,
Aborde Hyante, & de tels mots la prie:
Vierge sans pair, dont la grace, & les yeux
Pourroient tenter les hommes & les Dieux,
Qui sous tes pieds presses serue ma teste,
Qui de mon cœur remportes pour conqueste
L'orgueil premier qui n'auoit point esté
D'vn autre amour que du tien surmonté:
Si la pitié, si l'humble courtoisie
Peut des humains gaigner la fantasie,
Soit par mes pleurs ton courage adoucy,
Guary ma playe & me prens à mercy.
Quand la fortune à mes desirs senestre
Poussa ma Nef, ce ne fut pas pour estre,
Comme ie suis, en ton isle amoureux,
Ains pour chasser le peril dangereux
Qui menassoit ma teste du naufrage:
Mourir deuoy-ie au plus fort de l'orage,
Puis que sur terre Amour m'est plus amer
Que n'est Neptune au milieu de la mer !
» L'homme seroit heureux en toute chose,

» S'il ne cachoit au fond de l'ame enclose
» La passion que nous engendre Amour,
» Qui de la vie embrunit le beau iour,
» Et verse au cœur par mauuaise coustume
» Bien peu de miel & beaucoup d'amertume.
Heureux trois fois, voire quatre vn rocher,
Qui sans tendons, sans muscles, & sans chair
Vit insensible, & qui n'a l'ame attainte
Ny de douleur ny d'amour, ny de crainte:
Ie voudrois estre en quelque riue ainsi!
Ie viurois dur, sans ame, & sans souci,
Où maintenant par trop de cognoissance
Ie sens mon mal, & si ie n'ay puissance
De voir mon cœur remis en liberté,
Tant ie me suis à tes yeux endeté.
Il dist ainsi: mainte larme roulée
Dessus la iouë en son sein est coulée.
Hyante alors souspirant d'autre part
Contre-respond: Troyen il est trop tard
Pour deuiser, & la nuict sommeilleuse
De nos propos est ce semble ennuieuse,
Chacun nous voit & iette l'œil sur nous:
» Du faict d'autruy le vulgaire est ialous:
Allon dormir, la nuict nous le conseille.
Si le matin dez l'Aurore vermeille
Te plaist venir au bocage sacré
Où mes ayeux à costé d'vn beau pré
Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,
Plus priuément en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton soin,
Le lieu sacré nous seruant de tesmoin.
Ainsi disant, les yeux ils abaisserent,

Et tous honteux à regret se laisserent:
Mais le souci ne laissa sans gemir
Les deux amans toute la nuict dormir.
Quand le Soleil perruqué de lumiere
Eut de Tethys sa vieille nourriciere
En se leuant abandonné les eaux,
Et fait grimper contre-mont ses cheuaux,
Et que l'Aurore à la main safranée
Eut annoncé la clarté retournée,
Le soin d'amour qui poignant trauailla
La belle Hyante au matin esueilla,
Et pour aller au lieu de la promesse
Se reuestit d'vn habit de Princesse.
En cent façons son chef elle peigna,
D'eau de senteurs son visage baigna,
Prist vn collet ouuert à rare voye
Entre-broché de fils d'or & de soye,
Rare, subtil, à replis bien tissus:
Puis vn beau guimple affubla par dessus
Prime, douge, filé de main sçauante,
Qui la counroit du chef iusqu'à la plante.
Son col d'yuoire enrichit d'vn carquan
Fait en Serpent (ouurage de Vulcain)
D'or & d'esmail, merueille elabourée!
Qu'il fit iadis pour la Déesse Rhée,
Et Rhée à Nede en present le bailla.
De ce Serpent tout le dos escailla
En arc en-ciel, si bien que la facture
De l'artizan surmontoit la nature.
De Nede apres vn Corybante l'eut,
Puis à Dicée en partage il escheut,
Qui pour garder tel bien à sa famille,

L'auoit donné dés long temps à sa fille.
Hyante adoncq fit son coche atteler,
D'ardeur de femme enuieuse d'aller
Au lieu promis : & lors douze pucelles
De ses segrets ministres plus fidelles,
Qui seules part en ses graces auoient,
Et dez enfance en tous lieux la suiuoient,
D'un pas leger dedans l'estable allerent,
Hastent leurs mains, & le coche attelerent.
A chaque rouë ils entent vn moyeu,
Douze rayons font passer au milieu
Iusqu'à la gente, & autour de la gente
Mettent d'airain vne bande pesante,
Espaisse & large, où maints cloux argentez
A grosse teste en ordre estoient plantez.
Au limon d'or, couple à couple, ils attachent
Quatre iumens souple-iarrets qui marchent
D'vn braue train, qui fist tourbillonneux
En-nubler l'air d'vn poudrier sablonneux.
Elle monta : vne main tient la bride,
L'autre le foët : par la campagne vuide
A bonds legers s'eslançoient en auant.
Le char rouloit plus viste que le vent.
Quand les iuments au temple l'ont rendue,
Soudain à bas du coche est descendue,
Osta leur bride : elles non guiere loin
En hannissant vont paistre le Sain-foin,
Trefles & Thym : puis de manger faschées
Se sont sur l'herbe au frais de l'eau couchées.
Le temple estoit au milieu d'vn taillis,
Dont les cheueux par le fer assaillis
N'estoient tombez comme chose sacrée,

Entourné d'eaux d'vne prochaine prée,
Riche de fleurs que la faulx ne trancheit,
Ny le bestail de sa dent ne touchoit.
Là l'amoureuse apres le sacrifice
D'vn art subtil controuue vne malice:
Ce fut s'asseoir, & faire d'vn grand tour
Comme elle asseoir ses filles à l'entour.
Il n'est pas temps cher troupeau que i'honore,
De retourner à la maison encore.
Sur l'herbe tendre il vaut mieux se iourner,
Au frais du soir nous pourrons retourner:
Chanton, danson, que chacune s'auance,
Et la carole elle mesme commence.
Mais ny le bal, ny autres passe-temps
Ne luy plaisoient: ses beaux yeux inconstans
Tousiours au guet s'escartoient en arriere
Sur les chemins, pour voir si la poussiere
Dessous Francus iroit point s'esleuant.
A chasque bruit, à chasque flair de vent
Elle trembloit, & sans estre asseurée
D'yeux & d'esprit erroit toute esgarée.
De bon matin Francus qui s'esueilla,
De ses habits luy-mesme s'habilla:
Prist son espée à la gaine esmaillée,
Qu'Hector auoit à son frere baillée
Par amitié: car sur tous il l'aimoit,
Et sa vaillance & son art estimoit.
Or Helenin luy donna ceste espée,
Quand il partit, laquelle fut trempée
Dans les fourneaux du febure Lemnien:
Luy donne encore vn poignard Norien
Au pommeau d'or, à houpes bien perlées,

Que de ses doigts Helene auoit filées.
Iamais enfant, iamais neueu des Dieux
N'eut le maintien, la bouche, ny les yeux
Si beaux qu'auoit Francus ceste iournée:
Telle beauté du Ciel luy fut donnée,
L'œil pour gaigner, la bouche pour sçauoir
En discourant sa maistresse esmouuoir.
A son costé menoit pour compagnie
Le vieil Amblous, dont l'ame estoit garnie
De prophetie, & outre il auoit soin
De conseiller ses amis au besoin.
Pres le chemin sur le bord d'vne plaine
Vn Orme fut, dont la cyme estoit pleine
De mainte branche, où les Corbeaux au soir
Prenoient leur perche & se souloient assoir.
Là de fortune importun aux oreilles
Iazoit sous l'ombre vn troupeau de Corneilles:
L'vne se hausse, & comme en se iouant
Coup dessus coup ses ailes secoüant,
Et herissant le noir de son plumage,
En voix humaine eschangea son ramage.
Ah! où vas-tu vieil prophete insensé,
Faux deuineur, qui niais n'as pensé
(Bien que tu sois prudent en toute chose)
Que la pucelle aura la bouche close,
Et tout le cœur reuesche & rechigné,
Si elle voit l'amant accompagné?
Maudit deuin tourne le pas arriere,
Laisse le seul vser de sa priere,
Et leur deuis compagnon ne defens:
Tu ne sçais pas cela que les enfans
N'ignorent point? va, iamais Cytherée

De sa

De sa faueur n'a ton ame inspirée,
Le vieil Amblois qui telle voix ouit,
Dedans le cœur soudain s'en resiouit,
*Et cognut bien que la *Noire esuantée* *La corneille.
Auoit d'vn Dieu la parole empruntée,
Pource en tournant sur le trac de ses pas
Dist à Francus: Prince amoureux tu n'as
Besoin de guide: vn Dieu qui te supporte,
En lieu de moy te sert d'heureuse escorte:
De tes souhaits ton cœur sera content:
Sans nul refus la pucelle t'attend
Obeyssante & preste à te complaire,
Par doux propos commence ton affaire:
» Sois doux en tout: le desdain genereux
» D'vne fille aime vn courtois amoureux.
Francus luisant d'vne splendeur diuine
Luy apparut du haut d'vne colline
Beau comme Amour: les rayons de ses yeux
Estoient pareils à cest astre des Cieux,
Qui bien nourry de l'humeur mariniere
Respand au Ciel vne rousse lumiere
Et de rayons redoutables & crains
Verse la soif & la fiéure aux humains,
De sa splendeur effaçant chasque estoile.
Elle qui tint dessus sa face vn voile,
Par le trauers du crespe l'apperceut:
Adonq vn trait en l'ame elle receut.
Le cœur luy bat au fond de la poitrine:
Ses pieds tenus comme d'vne racine
Ne remuoient ny deçà ny delà:
Dessus sa iouë vne rougeur alla,
Et tout le corps comme fueille luy tremble.

Ils ſont long temps ſans deuiſer enſemble
Tous deux muets l'vn deuant l'autre aßis.
Ainſi qu'on voit quand l'air eſt bien raßis,
Deux pins plantez aux deux bords du riuage
Ne remuer ny cyme ny fueillage
Cois & ſans bruit en attendant le vent:
Mais quand il ſoufle & les pouſſe en auant,
L'vn pres de l'autre en murmurant ſe iettent
Cyme ſur cyme, & enſemble caquettent:
Ainſi deuoient babiller à leur tour
Les deux amans deſſous le vent d'amour.

Francus venu, la compagnie attainte
De prompt effroy ſe recula de crainte,
Et ſe cachant ſous le bocage ombreux
En leur deuis laiſſerent tous deux.
L'amant cognut dez la premiere œillade
Que l'amoureuſe au cœur eſtoit malade:
Que ſon eſprit cherchoit de s'en-voler:
Pource il la flate, & commence à parler.

Chaſſe la peur & la rougeur qui monte
Deſſus ton front, tu ne dois auoir honte
De parler ſeule à moy ſeul eſtranger:
Ie ne vien pas vierge pour t'outrager,
Mais pour t'aimer: & mon humble courage
Ne ſemble point à ceux du premier âge.
Ces rauiſſeurs Hercules & Iaſon,
Qui deſroboient les filles de maiſon:
Telle inſolence au cœur n'eſt point entrée
D'vn qui n'a lieu, ny terre, ny contrée,
A qui le Ciel ſa faueur va niant.
Humble ie ſuis, eſtranger, & priant:
Le grand Iupin à telles gens preſide,

Et sous sa main les conserue & les guide,
Pere commun les defend contre tous:
Pource au besoin i'embrasse tes genous:
Imitant Dieu, sois vierge secourable
A moy fuitif, priant, & miserable.
Iadis Ariadne en ce royaume icy
Prise d'amour prist Thesée à mercy:
Victorieux sans danger le renuoye
Par vn filet qui conduisoit sa voye.
» Vn gentil cœur aide tousiours autruy!
Pour tel bienfait elle encore auiourd'huy
Est vn bel Astre, & ses feux manifestes
Roulent de nuict par les voûtes celestes.
Ie ne requiers richesses ny thresors,
Ny grand Empire enflé de larges bors:
Ie veux sans plus que ton bel art me face
Voir ces grands Rois qui naistront de ma race,
Et par sur tous vn CHARLES DE VALOIS
Qui l'Vniuers enuoira sous ses lois.
Ie bastiray pour telle recompense
Maint temple fait de royale despense
En ton honneur: & si ie puis iamais
Aborder Seine, icy ie te promets
Par ton Hecate & par ses triples testes,
Que tous les ans en solennelles festes
A iours certains ie te feray des ieux,
Où sur la Lyre à iamais nos neueux
Par vers chantez diront ta renommée:
Et s'il te plaist espouse estre nommée
D'vn estranger, ie te donne la foy
De n'espouser autre femme que toy.
Ie te supplie par ta belle lumiere,

Qui dans mon cœur flamboye la premiere,
Par ton regard par ta ieune beauté,
Par ton beau port tout plein de royauté,
Par ton Orée, & par la vieille teste
Du pere tien, d'accorder ma requeste.
Ainsi disoit Francus en la louant:
D'aise qu'ell' eust, son cœur s'alloit iouant.
„ Car volontiers toute femme douée
„ De grand' beauté, desire estre louée.
Tel qu'vn Soleil Francus luy paroissoit:
Mais rien au cœur si fort ne la pressoit
Que le sainct nom du promis mariage.
S'en souuenant elle ardoit d'auantage,
Et consumoit sa vigueur peu à peu
Comme la cire à la chaleur du feu.
Elle vouloit, tant le plaisir l'affole,
Tout à la fois desgorger sa parole,
Et ne pouuoit sa langue démesler,
Tant tout d'vn coup elle vouloit parler.
Aucunefois comme vn homme qui erre
D'esprit troublé, deuant ses pieds à terre
Fichoit les yeux demy-clos & honteux,
Aucunefois de larmes tous moiteux
Les re-haussoit leuant vn peu la face,
Et rabaissoit soudain contre la place:
Puis d'vn sousris, & d'vn parlant sourcy
Sans dire mot tesmoignoit son soucy:
Mais à la fin en telle peine extreme,
Honte la fit consulter à soy mesme.
Vn mal au mien ne se treuue pareil,
En mon mal i'ay perdu le conseil:
Vn nouueau soin tient mon ame engourdie:

» Rien n'est si fort que ceste maladie
» Qu'on nomme aimer: ie me trauaille en vain
Et si ne puis l'arracher de mon sein.
D'vn puissant trait ma raison est forcée:
Oste du cœur la flame commencée
Si tu le peux, & constante defens
Que les braziers ne s'allument plus grans!
Ie guarirois si ie le pouuois faire!
Vn Dieu plus fort me repousse au contraire!
Du Ciel me vient ce desastre fatal.
» Ie voy le bien, & ie choisis le mal!
Pour mon espoux vn banni dois-ie suiure?
Et par les vents par les tempestes viure
Loin de mon pere aueq' vn estranger,
Qui n'a rien seur sinon que le danger?
Non, ceste terre où i'ay mon parentage,
Me peut donner vn riche mariage:
Et sans me perdre au gré de mon plaisir
Ie puis en Créte autre mari choisir,
Riche de biens de race antique, & forte.
Ah! ie me trompe, & mon isle ne porte
Des fils d'Hector, & quand elle en auroit,
Nul esgaler sa vertu ne pourroit
Ny sa beauté ny sa ieunesse tendre,
Armes d'amour qui prise me font rendre.
Ie fremis toute & ne suis plus en moy!
Ia par esprit prophete i'apperçoy
Qu'en tous endroits ira ma renommée
De bouche en bouche en vergongne semée.
Ie n'oseray par les danses baler:
Honte & despit retiendront mon parler,
Et par les lieux où sera l'assemblée

Des iouuenceaux i'auray l'ame troublée,
Fable de tous, des tables le propos:
Et lors la terre engloutisse mes os!
Que dis-ie helas! il n'a pas la nature
D'homme meschant, & si la coniecture
En regardant son front ne me deçoit,
Vn si beau corps meschant cœur ne reçoit:
Au fond de l'ame vn rocher il ne porte,
Et ce penser mon trauail reconforte:
» Au pis aller, c'est vn plaisant malheur
» De secourir quelcun en sa douleur!
Ainsi pensoit d'amour toute affolée:
Francus vit bien qu'elle estoit esbranlée.
Pource en touchant son menton de rechef
Et ses genoux, l'adiura par le chef
De son Hecate, hostesse familiere
Des bas Enfers, d'accorder sa priere.
Hyante songe à par-soy longuement
Comme vn qui resue & qui n'a sentiment,
Puis en sursaut de son Destin pressée
Se resueilla d'vne longue pensée:
Lors de son front la honte s'en alla,
Et prenant cœur ainsin elle parla
Chaude d'amour qui au sang luy commande.
Non seulement ie feray ta demande
Nouueau Pâris, & cognoistras par moy
Ces puissans Rois qui sortiront de toy:
Mais qui plus est, si tu auois enuie
D'auoir mon sang, mes poumons, & ma vie,
Mon estomac en deux ie t'ouurirois,
Et pour present ie te les offrirois.
Or il te faut pour chose necessaire

Sçauoir deuant cela que tu dois faire,
Afin, Troyen, que les esprits d'embas
Fantaumes vains, ne t'espouuantent pas,
Et que ton ame en rien ne soit attainte
En les voyant de frayeur ny de crainte.
Sorton d'ici à fin de te monstrer
Où les esprits te viendront rencontrer.
Leue les yeux, & regarde à main dextre,
Voy ce vallon tout desert & champestre:
Là tu viendras apres trois iours au soir
Quand le Soleil en l'eau se laisse choir:
Ie m'en iray par monts, & par valées,
Par les forests, par les eaux reculées
Trois iours entiers loin du regard humain
Couper à ieu d'vne serpe d'airain
Herbes, & fleurs, bois, racines, & plantes:
Puis inuoquant les Deïtez puissantes
Pluton, Cerbere, Hecate & tous les Dieux
Qui sont seigneurs des manoirs Stygieux,
Trois iours finis au soir sur la vesprée
Dans le vallon en la place monstrée
I'apparoistray : sois diligent & caut
A preparer de ta part ce qu'il faut.
Premierement arreste en ta memoire
De ne venir sans mainte brebis noire
Qui soit sterile : ameine à noire peau
Vaches & porcs les plus gras du troupeau:
Ta robe soit d'vne personne veuue:
Laue ton corps dans le courant d'vn fleuue
Par trois matins, & trois fois en priant
Et l'Occident regarde & l'Orient.
De masle encens & de soufre qui fume

Puant au nez, tout le corps te parfume:
Aye le chef de pauot couronné,
Et tout le corps de veruene entourné:
Masche du sel, & pour quelque lumiere,
Qui s'obscurcisse espaisse de fumiere,
Ny pour les feux de salpestre fumeux,
Ny pour l'aboy des mastins escumeux,
Ny pour le bruit des idoles menues
Qui sortiront comme petites nues,
Ne sois peureux, & sans trembler d'effroy
Ne tourne point les yeux derriere toy:
Car si craintif tu retournes la face,
Tout est perdu : au milieu de la place
Fais vne fosse assez large, où dedans
Le sang versé des victimes respans
Tiede, & fumeux, & tout ensemble mesle
Du vin, du laict & du miel pesle-mesle.
Quand tu verras que les esprits voudront
Boire le sang, & qu'espais se tiendront
Pres de la fosse au sang toute trempée,
Hors du fourreau tire ta large espée,
Et fay semblant de les vouloir trancher,
Si pres de toy s'efforçoient d'approcher.
Adonc ayant l'ame toute grossie
De la fureur qui vient de prophetie,
Ie te monstr'ay quelque nombre de ceux
Qui sortiront enfans de tes neueux.
Ie te diray quelque peu de leurs gestes
Et non pas tout : les puissances celestes
Ne veulent point qu'vne mortelle vois
Les faicts futurs chante tout à la fois.
Ie sçay, Troyen, qu'apres t'auoir monstrée

Ta race helas! tu fuiras ma contrée,
Comme Thesée abandonnant ta foy:
A tout le moins Francus souuienne toy
De ton Hyante & de ta foy promise.
Ne permets point qu'en ton histoire on lise
Des faicts malins qui noircissent ton nom:
Par la candeur achete vn beau renom,
Et fils de Roy ne seduis en cautelle
Le cœur royal d'vne amante pucelle.
I'auray tousiours maugré toute rigueur,
Maugré la Mort, ton portraict en mon cœur,
Bien que la terre en béant departie
M'auallast morte aux Enfers engloutie,
Amour cent fois plus puissant que la Mort,
L'Enfer trauerse & vole outre son bort.
Ainsi disant bras à bras s'accolerent,
Puis au logis par deux chemins allerent:
Elle en son char monte sans y monter,
Son foible esprit se laissoit emporter
Apres Francus, & toute froide & blesme
En son logis retourna sans soy-mesme.
Au iour promis Francus ne faillit pas:
Il a choisi du troupeau le plus gras
Et le plus grand trois genices vestues
De noire peau aux cornes bien tortues,
Au large front, à l'œil grand & ardant,
Et dont la queuë auoit le bout pendant
Iusques à terre, & sans coups les ameine:
Puis neuf brebis grosses de noire laine,
A langue blanche, à qui l'œil tressailloit,
Offrande entiere où rien ne defailloit,
Que le belier n'auoit iamais cognues,

Grasses brebis bien noires & pelues:
Prist vn fuzil & frayant à maints coups
Le dos du fer encontre les caillous,
Fest reiaillir sur les estoupes seiches
A poincte viue vn milier de flammeches,
Que l'alumette au bec de soufre adonq
Prompte receut: la flame vole en long,
*Puis eslargie * auiua sa pasture.* *auiua, rendit viue.
Des Pins gommeux qui sont secs de nature.
L'air d'alentour d'Encens il parfuma,
D'Ache & Pauot: en trois lieux alluma
Trois feux en rond faisant loin de leurs braises
Sortir vn flair dont les Esprits sont aises:
Car ils ne vont ny mangeant ny beuuant,
Nourris en l'air de vapeur & de vent.
Sous le vallon s'éleuoit vn bocage:
Branche sur branche espoissi de fueillage,
Dont les cheueux par le fer non tondus
S'entr'ombrageoient l'vn sur l'autre espandus:
Percez n'estoient ny de l'Aube premiere
Ny du midi: vne chiche lumiere
D'vn iour blafard au dedans pallissoit,
Et d'ombre triste affreux se herissoit.
Pres ce bocage vne fosse cauée
Estoit profonde en abysme creuée,
Béante au Ciel d'vn grand & large tour,
Qui corrompoit la lumiere du iour
D'vne vapeur noire, grasse, & puante,
Que nul oiseau de son aile volante
N'eust sceu passer, tant le Ciel ombrageux
S'espoississoit d'vn air marescageux,
Et de vapeurs pesle mesle allumées.

A gros bouillons ondoyans de fumées.
De là maints cris, maints trainemens de fers
Estoient ouys, souspirail des Enfers.
Ioignant l'abysme en horreur desbordée,
Creusa le lieu profond d'vne coudée,
De quatre pieds l'eslargissant en rond:
Puis la victime attira par le front
Les yeux tournez vers l'Occident, & pousse
Les noirs toreaux sur le bord de la fousse
De la main gauche, & le poil qui vestoit
Le front cornu des bestes, il iettoit
Dedans le creux de la fosse, & respanche
Auecq' du lait de la farine blanche,
Du vin, du miel, appellant par grans cris
Hyante, Hecate, & tous les bas Espris.
Lors en tirant de sa gaine yuoirine
Vn long couteau, le fourre en la poitrine
De la victime & le cœur luy trencha.
Dessus sa playe à terre elle broncha
En tremblotant, le sang rouge il amasse
Dedans le creux d'vne profonde tasse:
Puis le renuerse: & s'inclinant le chef
Contre la fosse inuoqua de rechef
La Royne Hecate & toutes les familles
Du bas Enfer qui de la Nuict sont filles:
Styx odieux, Cocyt & Phlegeton,
Le Chien testu, Proserpine & Pluton,
L'Horreur, la Peur, les Ombres, le Silence,
Et le Chaos qui fait sa demeurance
Dessous la terre en la profonde nuit,
Voisin d'Erebe où le Soleil ne luit.
Il acheuoit, quand vn effroy luy serre

Tout l'estomac: vn tremblement de terre
Se creuassant par les champs se fendit:
Vn long aboy des mastins s'entendit
Par le bocage, & Hyante est venue
Comme vn esprit affublé d'vne nue.
Voici, disoit, la Déesse venir:
Ie sens Hecate horrible me tenir,
Ie tremble toute, & sa verue puissante
Tout le cerueau me refrappe & tourmente.
Plus ie m'efforce alenter son ardeur,
Plus d'aiguillons elle me lance au cœur
Me transportant, si bien que ie n'ay veine
Ny nerf sur moy, ny part qui ne soit pleine
De cet esprit estranger qui reçoit
Le mien pour hoste, & ma raison deçoit.
Plus que deuant vne rage l'allume,
Elle apparut plus grand' que de coustume:
De teste en pied le corps luy frissonnoit,
Et rien d'humain sa langue ne sonnoit.
Lors en roüant ses yeux à demi-morte
Deuers Francus luy dist en telle sorte.
Prince Troyen anobli de trauaux,
Qui sur la mer as souffert mille maux,
Et qui en dois par longue & longue guerre
Souffrir encor' de plus grans sur la terre,
En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas
Y estre allé: mille & mille trespas,
Mille perils plus aigus que tempeste
Desia tous prests te pendent sur la teste.
Comme ton pere en defendant son Fort
Sentit d'Aiax & d'Achille l'effort,
L'vn germe d'homme, & l'autre de Déesse:

Ainsi couuert d'vne estrangere presse
Tu dois vn iour sentir à ton malheur
Mille ennemis renommez de valeur:
Si que le cours de la Gauloise Seine
Du sang Troyen ondoyra toute pleine,
Et dans ses eaux l'vn sur l'autre tombez
Voirra cheuaux & bouclairs embourbez.
Toy paruenu vers la froide partie
Où la Hongrie est iointe à la Scythie,
Tu bastiras pres le bord Istrien
Seiour des tiens, le mur Sicambrien,
Que tes enfans par long succés de race
Tiendront apres pour leur royale place.
Le grand Soleil qui voit tout de ses yeux,
Voirra tes fils les vns malicieux,
» Les autres bons : la Nature n'assemble
» Toutes vertus en vne race ensemble:
Mais en meslant le bien auecq' le mal,
Tient la balance en contre-poids egal:
Tous neantmoins honorez de trofées
Auront de Mars les ames eschaufées.
Par mainte guerre en maints lieux donteront
Huns, Gots, Alains, & au chef porteront
Mille Layriers en signe de victoire,
Que leurs voisins feront place à leur gloire.
Ia deux mil ans auront fini leur tour,
Quand ta Sicambre & les champs d'alentour
Seront quittez de ta race Germaine
Conduite en sort par vn grand Capitaine,
Qui par Morfée en sommeillant instruit
Verra, miracle! vn fantaume de nuit:
» (De Dieu certain çà bas viennent les songes,

» Et Dieu n'est pas artizan de mensonges.)
Ce grand fantaume aura trois chefs diuers,
L'vn de Choüan aux yeux ardans & pers,
L'autre d'vn Aigle, & l'autre la figure
D'vn grand Lion à la maschoire dure:
Puis tous ces trois en vn s'assembleront;
Et ces trois corps vn homme sembleront,
Qui murmurant se voudra faire entendre:
Mais Marcomir' ne le pourra comprendre.
Lors amassant son peuple & le rangeant
Sous trois cens Ducs, pratique ira chargeant
Le corps des siens de fer & de cuiraces,
Et leurs regards de fiertez & d'audaces:
Mars en leurs cœurs sera si bien entré,
Qu'ils laisseront leurs maisons de bon gré,
Prenans congé des vieux Dieux de leur terre:
Loin deuant eux courra la triste guerre!
Des laboureurs les champs abandonnez,
Dessous leurs pieds trembleront estonnez,
Et des ruisseaux les courses azurées
N'estancheront leurs gorges alterées
Presque espuisez iusqu'au profond des eaux
Ou soit par eux, ou soit par leurs cheuaux,
Peuple inuincible en toutes sortes d'armes,
Vaillans pietons, cheualeureux gendarmes,
Fiers, courageux, au cœur gros & ardant,
Qui d'Orient iusques à l'Occident
Victorieux espandront leurs armées.
Les champs de Tyr, les terres Idumées
Les cognoistront, & toy fleuue qui fuis
Dedans la Mer desgorgé par sept huis:
Et d'Apollon la roche inaccessible.

Cognoistra d'eux la puissance inuincible:
Voire tous Rois se verront surmontez,
Si les Gaulois ne sont de leurs costez.
Or à la fin de troupe plus espaisse
Que n'est là neige, ou la gresle que presse
Le vent d'hyuer, qui bond à bond se suit,
Et sur le toict d s maisons fait grand bruit:
Et plus espais que fueilles d'vn bocage
Du Rhin venteux gaigneront le riuage:
Puis surmontant par l'effort du harnois
Phrysons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,
Verront la Meuse, & par viue puissance
De leurs voisins prendront obeyssance,
De toutes parts aimez & redoutez;
Comme guerriers aux armes indontez,
Terreur des Rois, & des fortes murailles.
Sous Marcomire auront longues batailles
A leurs voisins: & de ce Duc ie veux
Comme en passant te monstrer les ñeueux,
Et quelques Rois yssus de ta lignée,
Par qui la Gaule vn iour sera gaignée,
Et qui tiendront (sang Troyen & Germain)
Le Sceptre entier laissé de main en main.
A-tant la vierge vn petit se repose,
Et Francion luy demande autre chose.
Vierge l'honneur des Dames & de moy,
Toute diuine, heureux germe de Roy,
Ie te suppli' Prophete veritable,
Sage en conseil, dy moy s'il est croyable
Que les esprits qui sont sortis dehors
De leurs logis r'entrent en nouueaux corps?
Quelle fureur? quelle maudite enuie

Les tient seduits de retourner en vie?
Et d'où leur vient ce furieux amour
Que de reuoir encore vn coup le iour,
Se reuestant de muscles & de veines
Pour re-souffrir tant de nouuelles peines?
Et quand doit l'homme esperer vn repos,
Si despouillé de chair, de nerfs, & d'os,
Mesme au tombeau le repos il ne treuue,
Et d'vne peau en recherche vne neuue?
Donques la mort n'est la fin de nos maux!
Puisqu'en mourant de trauaux en trauaux
Nous reuiuons pour mourir à toute heure
Errans sans fin, sans repos, ny demeure!
A-tant se teut. Elle qui l'entendit,
Haute en discours luy contre-respondit
D'vne voix sage. Apollon qui la laisse
En son bon sens pour vn temps ne la presse,
A fin de mieux par raison discourir
Des hauts segrets qu'elle vouloit ouurir.
Prince estranger, tout ce qui vit au Monde
Est composé de la terre & de l'onde,
D'air, & de feu (membres de l'Vniuers)
Et bien qu'ils soient quatre elemens diuers
Ils sont entre-eux liez de telle sorte,
Que l'vn à l'autre enchainé se rapporte,
Et s'empruntant d'vn accord se refont,
Et changeant d'vn en l'autre s'en-reuont.
Or tout ainsi que le corps sans vne ame
(Ame surgeon de la diuine flame)
Ne pourroit viure, ains mourroit sans auoir
Vn esprit vif qui le corps fait mouuoir,
Et chaud & prompt par les membres a place;

Ainsi la grande vniuerselle masse
Verroit mourir ses membres discordans,
S'elle n'auoit vn esprit au dedans
Infus par tout qui l'agite & remue,
Par qui sa course en vie est maintenue,
Esprit actif meslé dans le grand Tout,
Qui n'a milieu, commencement, ny bout.
Des elemens, corruptible matiere,
Et du grand Dieu dont l'essence est entiere,
Incorruptible, immortelle & qui fait
Viure par luy tout ce Monde parfait,
Vient nostre genre, & les poissons qui noüent
Et les oiseaux qui parmi l'air se ioüent,
Les habitans des bocages ramez,
Et les metaux sous la terre enfermez,
Voire du Ciel les diuerses puissances,
Tous les Démons, & les Intelligences
Vont de ces deux comme nous se formant,
De Dieu l'esprit, le corps de l'element.
De là nous vient la tristesse, & la crainte,
De là la ioye en nos cœurs est emprainte,
L'amour, la haine, & les ambitions:
De là se font toutes nos passions.
Or de nos corps la qualité diuerse
Empesche & nuit que nostre ame n'exerce
Sa viue force enclose en la maison
De terre, ainçois la bourbeuse prison
Des membres lourds, qui la chargent & pressent,
Et vers le Ciel retourner ne la laissent,
Tant le fardeau terrestre & ocieux
Ne luy permet de reuoler aux Cieux.
Elle d'enhaut nostre hostesse venue

Est par contrainte ici bas detenue,
Où n'employant sa premiere vigueur,
Par habitude & par trait de longueur
Consent au corps, & faut qu'en despit d'elle
S'estant infuse en la chair corporelle
Elle se souille & honnisse aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.
Or quand la Mort aux hommes familiere
Dissipe au vent nostre douce lumiere,
L'ame pourtant apres le froid trespas
Laissant son corps son taq ne laisse pas
Ny sa souilleure : elle emporte l'ordure
Empreinte en soy qui longuement luy dure:
Pource aux Enfers comme vn songe leger
Elle deualle à fin de se purger
Et nettoyer la macule imprimée
Qu'elle receut dans le corps enfermée.
En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent
Vont expiant & purgeant & lauant
Les vieux delits de leurs fautes commises
A l'examen de Rhadamant' soumises.
En ces tourmens ardans & violans
L'vne est mille ans, & l'autre deux mil ans,
L'autre trois mil, & ne sont soulagées
Qu'elles ne soient parfaitement purgées,
Et que la tache adherante ne soit
Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.
Quand vn long tour de siecles & d'années
A pieds glissans pas à pas retournées
Ont nettoyé la macule, & ont fait
L'esprit diuin estre pur & parfait,
Et que le feu de tres-simple nature

Ne tient plus rien de la terrestre ordure,
Tout aussi pur comme il estoit alors
Que pur & simple il vint en nostre corps:
Adonc Mercure à la verge d'yuoire
Les assemblant au fleuue les fait boire,
Fleuue qui fait toute chose oublier:
Car autrement ne se voudroient lier
A nouueaux corps, & ne voudroient plus estre
Pour r'acquerir des maux par tant renaistre.
Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez
Par le baston de Mercure poussez
Les ames vont sur la riue guidées
Boire le fleuue à friandes ondées:
Puis à l'instant perdent tout souuenir,
Apres l'eau beuë ils sentent reuenir
Nouueaux desirs de reuoir la lumiere,
Pour leur reioindre à leur masse premiere.
A-tant se teut: Francion tout soudain
Prend vn couteau au manche faict d'airain,
Et d'vne truye infertile & brehaigne
Ouure la gorge: en tombant elle saigne
A gros bouillons, dont le sang renuersé
Tiede fuma dans le creux du fossé,
Priant Mercure & les Sœurs Eumenides,
Noms crains là bas, vouloir seruir de guides
A ces esprits qui deuoient quelquefois
Venir aux corps des Monarques François.
Comme il disoit, entre soufres & flames
Voici venir de l'abysme les ames:
Vn tourbillon tournoyant & fumeux,
Vn feu de poix resineux & gommeux
Alloit deuant qui de puante haleine

Infectoit l'air le taillis & la plaine
Auec grand son, comme vn tonnerre bruit
Qui rompt grondant l'espesseur d'vne nuict.
Ce iour Hecate aux Enfers redoutée
Les reuestit d'vne forme empruntée,
D'vn corps fantasque, esblouyssant les yeux
Faict d'air espais pour les cognoistre mieux.
Adonc Francus ayant l'ame frappée
De froide peur, au poing saque l'espée
Les menaçant: puis se tirant à part,
Sur vn terreau qui pendoit à l'escart
Pour mieux pouuoir leurs visages cognestre,
Sçauoir leurs noms, leurs forces & leur estre,
Les contemploit, & comme tout transi
Appelle Hyante & luy demande ainsi.
Quel est celuy de royale apparance
Qui d'vn grand pas tous les autres deuance,
Et d'Oliuier se couronne le front?
Elle luy dist; C'est le bon Pharamond,
Qui ralentant la hardiesse & l'ire
Des vieux Germains nourris soubs Marcomire,
Et le bouillon d'endosser le harnois,
Adoucira les armes par les lois,
Et la fierté Sicambroise & Scythique
Prendra soubs luy l'ordonnance Salique,
Pour refroidir du chaut mestier de Mars
Le cœur felon de ses braues soudars.
Quel est ce Prince appuyé d'vne hache
Qui tout son chef ombrage d'vn panache,
Au front seuere, aux yeux gros, & ardans,
A longue barbe, à longs cheueux pendans,
Qui rien qu'horreur ne monstre en son visage?

C'est Clodion, qui l'ocieux courage
Des peuples siens reschaufera d'ardeur,
Les emplissant de force & de vigueur,
Donnant courage à leurs masles poitrines
Pour surmonter les Prouinces voisines.
Luy tout bouillant du feu de guerroyer,
Enfant de Mars, doit vn iour foudroyer
L'orgueil Romain: puis d'vne vertu viue
Du Rhin Gaulois outrepasser la riue,
Et la forest Charbonniere percer.
A forte main doit vn iour renuerser
Les Turingeois, & la muraille ancienne
De Mont, Cambray, & de Valencienne,
Et de Tournay, & doit rougir les bors
De Somme chaude au carnage des morts:
Doit bien auant en Gaule faire entrée:
Nulle puissance en armes rencontrée
Luy ny son camp supporter ne pourra:
Comme vne foudre en Bourgongne courra,
*Vaincra Tholoze, & les * Gots d'Aquitaine*
Comme sapins estendra sur la plaine:
Puis en donnant exemple à ses neueux
De liberté, portera longs cheueux,
S'esiouïssant pour remarque immortelle
Que Cheuelu toute Gaule l'appelle.
Quel est celuy qui marche le premier
Apres ces deux, au visage guerrier,
Qui tient la face aux Astres eleuée?
C'est le vaillant & iuste Merouée,
Aspre ennemi des Huns, qui descendront
Plus dru que gresle, & par force prendront
Pillant brulant à flames enfumées

* Les Gots qui auoiēt conquis l'Aquitaine.

(Mars tout sanglant conduira leurs armées)
Tréues, Coulongne, & mille forts chasteaux
Que le grand Rhin abreuue de ses eaux,
Et ru'ront Mets à l'egal de la terre:
Cruelle engeance indontable à la guerre.
La mer ne iette aux bords tant de sablons,
Que de Germains hideux en cheueux blons
S'amasseront trope venant sur trope
Pour mettre à sac l'Occidentale Europe
Sous Attila cruel Prince inhumain,
Extreme fleau de l'Empire Romain.
Contre vn tel peuple espoinçonné de rage,
Tout acharné de meurdre & de courage,
Craint comme foudre à trois poinctes tortu,
Ce Merouée opposant sa vertu
Aupres Chalons doit atterrer l'audace
De ces felons: menu dessus la place
L'vn dessus l'autre adentez tomberont,
Les vieux corbeaux leurs corps en-tomberont,
Et des mastins les gorges affamées
Qui vont fleurant le meurtre des armées.
Luy le premier suiui de ses Troyens,
Regaignera les bords Parisiens,
Sens, Orleans & la coste de Loire.
Puis de ton nom, Francus, ayant memoire,
Le nom de Gaule en France changera:
Ton sang trahy par armes vangera,
Et nul des tiens chargé de tant de proye
Ne doit pousser si haut le nom de Troye,
Vaillant Monarque, inuincible, inuaincu,
Victorieux: autour de son escu
(Frayeur, horreur des guerres eschaufées)

Naistront Lauriers, & Palmes, & troféez,
Et le prémier fera voir aux François
Que vaut l'honneur acquis par le harnois,
» Puis il mourra : car toute chose née
» Est en naissant à la mort destinée.
De son grand nom les vieux Sicambriens
Seront long temps nommez Merouecns,
Et ses vertus auront tant de louanges,
Qu'aimé des siens, redouté des estranges
Apres sa mort d'inuiolable loy
Nul tant soit preux n'aura l'honneur de Roy
Portant au chef la couronne éleuée,
S'il n'est yssu de la gent Merouée.
L'autre qui vient baissant vn peu les yeux
Ensemble triste & ensemble ioyeux
Est-il des miens ? dy le moy ie te prie.
C'est Childeric Roy de mauuaise vie:
Ord de luxure, infet de volupté,
Au cœur paillard des vices surmonté,
Prince prodigue execrable en despenses,
Qui pour fournir à ses folles boubances
Dedans sa gorge engloutira les os
De ses suiets, doublera les impos,
Tailles, tributs, & de si orde iniure
Faite aux François nourrira sa luxure:
Il rauira des pucelles la fleur,
(Honte aux parens, des peres la douleur!)
Et sera plein de telle nonchalance,
Que deniant aux peuples audiance
Perdra en vain les filles du Soleil,* *Les
Sans voir iamais ny Palais ny conseil. heures.
Pource la France à l'enui coniurée

Contre sa vie ainsi desmesurée,
Le chassera de son throne royal:
Fuira banni vers son ami loyal
Roy d'Austrasie ; où suiuant son vsage
Sans reuerer le sainct droit d'hostelage
Et Iupiter protecteur d'amitié,
Opiniastre en toute mauuaistié,
(Dieux destournez vn acte tant infame
Du cœur des Rois!) luy honnira sa femme
Pour le loyer de l'auoir bien receu:
" L'homme courtois aisément est deceu!
Il doit apres par entreprises hautes
Se corriger, & amender ses fautes
Pour effacer de ses pechez le nom:
Braue au combat, ne taschera sinon
Que la vertu par les armes suiuie
Perde le bruit de sa premiere vie.
Son bras armé du Rhin se saisira:
Les fiers Saxons en bataille occira;
Il tu'ra Paul de nation Romaine,
Et d'Orleans tirant iusqu'au domaine
Du riche Aniou, hazardeux aux dangers
Se fera Roy victorieux d'Angers,
Et des Romains les armes estoufées
Au Dieu de Loire appendra pour trofées.
Vois-tu Clouis grand honneur des Troyens?
Qui le premier abhorrant les Payens
Et des Gentils les menteuses escoles,
Pour suiure Christ laissera ses idoles,
Donnant baptesme aux François desuoyez?
Et lors du Ciel luy seront enuoyez
Vn Oriflame, estendart pour la crainte.

De ses

De ses haineux, & l'Ampoulle tressainte
Huile sacrée onction de tes Rois.
Ses estendars deshonorez de trois
Crapaux, prendront pour merques honorées
En champ d'azur des Fleurs de Lis dorées,
Present du Ciel: Dieu qui le choisira,
De cœur, de force, & d'honneur l'emplira.
Luy conduisant vne gaillarde armée
(Sans voir que peut la Fortune emplumée)
Outre le Rhin contre les Alemans
Peuples hardis, aux guerres vehemens,
Sera pressé d'vne si grande suite,
Que tout honteux de penser en la fuite
En son peril aura recours à Dieu:
Lors s'eslançant furieux au milieu
Du camp haineux, de sa Françoise espée
Rendra de sang la campagne trempée,
Tu'ra leur Roy, & des peuples dontez
Tributs chaque an luy seront apportez.
Lors enrichi des despouilles conquises
Au nom de Christ bastira des Eglises.
Puis se chargeant (comme Prince inuaincu)
Le front de Palme & le bras de l'Escu,
Ira de Vienne aborder le riuage.
Vn Cerf chassé monstrera le passage
Au camp François, grand miracle diuin!
Pres de Poitiers fera trembler le Clin
Dessous ses pieds, ahurtant de furie
Alaric Roy des peuples de Gothie.
Desia le vent branle les estendars,
Pied contre pied se fichent les soudars
Ioyeux de sang: tout le cœur leur bouillonne,

Vne poußiere en rond les enuironne,
Et sans relasche au milieu des trauaux
Sont renuersez cheualiers & cheuaux.
Le Roy Clouis ardant à la conqueste
Perçant son camp opposera sa teste
Contre Alaric : là d'vn cœur hazardeux
Ces puissans Rois s'affronteront tous deux,
Comme Lions, ou plustost comme foudres.
Sous leurs cheuaux deux tourbillons de poudres
Noirciront l'air, & sans auoir repos
Ici Clouis, ici le Roy des Gots
Poussez, tournez de fortune diuerse,
Seront portez tous deux à la renuerse:
Le mol sablon imprimera leurs corps:
Haleine prise, & releuez plus forts
Se martellant espandront sur la place
Gréues, cuissots, morions, & cuirace,
Suans tous deux de colere & de coups:
Mais Clouis plein d'vn genereux courrous
Fera du Goth victime à Proserpine,
D'vne grand' playe enfondrant sa poitrine.
Ainsi Clouis Alaric occira:
L'ame Gothique aux enfers s'en ira.
Son corps tombé bruira sur la poußiere
Comme vn Belier, qui sur vne riuiere
Congne des paux, le fondement d'vn pont:
Le fleuue en bruit, tout le Ciel luy respond.
De ce grand Roy l'acquise renommée
Sera si large & si au loing semée,
Que ses enfans ne seront maintenus
En leur grandeur, que pour estre venus
D'vn pere tel, lequel durant sa vie

Ne vaincra pas tant seulement l'enuie
Des Rois vassaux à son glaiue pointu,
Mais si fameuse estendra sa vertu,
Qu'enseueli dessous la terre sombre
Fera trembler les Princes de son ombre:
Et plus pourront en la tombe enfermez
Ses os, qu'vn camp de grands Princes armez.
Voy Childebert & Clotaire son frere,
Qui tous ardans d'vne iuste colere
Que Gondebaut, comme Prince cruel
Aye meurdry leur oncle maternel,
Dessus son fils Sigismond de Bourgongne
De telle mort vengeront la vergongne.
Les Rois vnis & leurs camps compagnons
Feront la guerre ensemble aux Bourguignons,
Les accablans d'vne serue misere,
Gratifians aux larmes de leur mere,
Qui souspiroit de ne voir point vengé
Le corps Royal de son pere outragé.
Ce Childebert & Clotaire grands Princes
Pour augmenter les bords de leurs prouinces,
Rompant apres la nature & la loy,
» (Entre les Rois iamais ne vit la foy,
» Tant le desir de regner leur commande)
Freres germains, suiuis d'vne grand' bande
D'hommes armez, partiaux, & meschans,
Voudront helas! de leurs glaiues trenchans
S'entre tuer, & rougir les batailles
Du sang tiré de leurs propres entrailles.
Mais sur le poinct qu'ils voudront s'assaillir,
Voicy du iour la lumiere faillir:
Neiges, & vents, & tourbillons, & gresle

Du Ciel creué tomberont pesle-mesle
Entre-semez de foudres & d'esclairs:
Hommes, cheuaux, morions & bouclairs
Seront frappez d'vn orageux tonnerre.
Vn tel miracle appaisera la guerre
De ces germains: le bon Dieu l'a permis:
Puis de haineux deuenus bons amis,
Freres de sang & de cœur sans rancune
Ramasseront leurs puissances en vne,
Fiers aux combats, inuaincus cheualiers:
Puis en poussant miliers dessus miliers
D'hommes armez, par hautes destinées
Iront gaigner les cymes Pyrenées,
Princes hardis, mesprisers de trauaux.
Les mōts d'Espaigne au bruit de leurs cheuaux
Retentiront, & le cours des riuieres
Sera humé de leurs troupes guerrieres.
Lors Alaric Roy des Gots qui tiendra
Sous luy l'Espagne, ardant les assaudra
(Nouueau fuzil de l'ancienne noise)
Mais pour neant: car la vertu Françoise
Se bandant toute & de veines & d'os
Fera broncher sur la poudre les Gots.
Leur Roy voyant sa puissance coupée
Du fer Gaulois, sçaura que vaut l'espée
De Childebert, qui luy persant la peau,
Costes, & cœur, ira iusqu'au pommeau
D'vne grand' playe en la poitrine ouuerte:
Auec le sang fuira l'ame deserte
Du corps Gothiq, qui grinceant maudira
Dequoy si tost son printemps s'en ira.
Eux annoblis d'vne gloire eternelle,

Viendront reuoir leur terre paternelle:
Puis sans enfans des viellards le confort,
Comme tous Rois seront pris de la Mort.
L'autre d'apres qui tout morne se fasche,
Qui tient sa gorge & qui marchant remasche
Mainte menace & resue tout à soy,
C'est Childeric indigne d'estre Roy,
Mange-suiet tout rouillé d'auarice,
Cruel tyran, seruiteur de tout vice,
Lequel d'imposts son peuple destruira:
Ses citoyens en exil bannira
Affamé d'or, & par armes contraires
Voudra rauir la terre de ses freres,
N'aimant personne & de personne aimé:
Qui de putains vn serrail affamé:
Fera mener en quelque part qu'il aille,
Soit temps de paix ou soit temps de bataille:
En voluptez consommera le iour,
Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour.
Tel Prince semble au pourceau qui se veautre
En vn bourbier: vn plaisir tire l'autre.
Desia le Ciel par signes le preschoit
Que d'vn tel Roy la vie le faschoit.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien ny honneurs ny offices
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Iamais les vents la terre ne creuerent
En plus de lieux: iamais ne s'éleuerent
Plus longs cheueux de Cometes aux Cieux,
De son malheur monstres presagieux.
Et toutesfois pour ces menaces hautes

Du Ciel creué tomberont pesle-mesle
Entre-semez de foudres & d'esclairs:
Hommes, cheuaux, morions & bouclairs
Seront frappez d'vn orageux tonnerre.
Vn tel miracle appaisera la guerre
De ces germains: le bon Dieu l'a permis:
Puis de haineux deuenus bons amis,
Freres de sang & de cœur sans rancune
Ramasseront leurs puissances en vne,
Fiers aux combats, inuaincus cheualiers:
Puis en poussant miliers dessus miliers
D'hommes armez, par hautes destinées
Iront gaigner les cymes Pyrenées,
Princes hardis, mesprisseurs de trauaux.
Les mõts d'Espaigne au bruit de leurs cheuaux
Retentiront, & le cours des riuieres
Sera humé de leurs troupes guerrieres.
Lors Alaric Roy des Gots qui tiendra
Sous luy l'Espagne, ardant les assaudra
(Nouueau fuzil de l'ancienne noise)
Mais pour neant: car la vertu Françoise
Se bandant toute & de uernes & d'os
Fera broncher sur la poudre les Gots.
Leur Roy voyant sa puissance coupée
Du fer Gaulois, sçaura que vaut l'espée
De Childebert, qui luy persant la peau,
Costes, & cœur, ira iusqu'au pommeau
D'vne grand' playe en la poitrine ouuerte:
Auec le sang fuira l'ame deserte
Du corps Gothiq, qui grinceant maudira
Dequoy si tost son printemps s'en ira.
Eux annoblis d'vne gloire eternelle,

Viendront reuoir leur terre paternelle:
Puis sans enfans des viellards le confort,
Comme tous Rois seront pris de la Mort.
L'autre d'apres qui tout morne se fasche,
Qui tient sa gorge & qui marchant remasche
Mainte menace & resue tout à soy,
C'est Childeric indigne d'estre Roy,
Mange-suiet tout rouillé d'auarice,
Cruel tyran, seruiteur de tout vice,
Lequel d'imposts son peuple destruira:
Ses citoyens en exil bannira
Affamé d'or, & par armes contraires
Voudra rauir la terre de ses freres,
N'aimant personne & de personne aimé:
Qui de putains vn serrail diffamé:
Fera mener en quelque part qu'il aille,
Soit temps de paix ou soit temps de bataille:
En voluptez consommera le iour,
Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour.
Tel Prince semble au pourceau qui se veautre
En vn bourbier: vn plaisir tire l'autre.
Desia le Ciel par signes le preschoit
Que d'vn tel Roy la vie le faschoit.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien ny honneurs ny offices
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Iamais les vents la terre ne creuerent
En plus de lieux: iamais ne s'éleuerent
Plus longs cheueux de Cometes aux Cieux,
De son malheur monstres presagieux.
Et toutesfois pour ces menaces hautes

Ce meschant Roy n'amendera ses fautes:
Mais tout superbe en vices endurci,
Contre le Ciel éleuant le sourci,
(O cœur-bruslé d'infame paillardise!)
Estouffera contre sa foy promise,
(En honnissant le saint lict nuptial)
Sa propre espouse espoux tresdesloyal.
Ny lict ny foy ny la nuict amoureuse
Ne defendront Galsonde malheureuse,
Qu'en luy pressant le gosier de sa main
Ne la suffoque, homicide inhumain:
Acte d'vn Scythe & non d'vn Roy de France,
Lequel deuoit s'opposer en defense
Pour la sauuer, & luy-mesmes s'offrir
Plustost cent fois à la mort, que souffrir
De voir sa femme ou captiue ou touchée:
Et toutesfois aupres de luy couchée,
Iointe à son flanc, le baisant en son lict,
Seure en ses bras, l'estranglera de nuict.
Cruel tyran! à qui dessus la teste
L'ire de Dieu pend desia toute preste:
Son propre sang son crime lauera,
Et sa putain sa femme vengera:
Ah! apprenant aux despens de sa vie
Que l'homme est fol qui aux putains se fie.
Or elle ayant assoté son mari
Pour mieux iouïr de son ribaud Landri
Qui du Royaume auoit toute la charge,
Folle d'amour, à deux meurdriers encharge
A son retour de la chasse bien tard
De luy percer la gorge d'vn poignard.
Ainsi mourra par les mains de sa femme

Ce Chilperic des Princes le diffame.
Elle sans peur ny de Dieu ny de lois,
Toute effrontée, ayant encor les dois
Rouges du sang de son mari, pour taire
Par vn beau fait le meurdre & l'adultere,
Ira guerriere au milieu des combas,
Tiendra son fils de trois mois en ses bras,
Traistre pitié! pendant à sa mammelle,
Dont son paillard aura pris la tutelle.
Puis ceste Roine abominable, ainçois
Ceste Furie execrable aux François,
De qui la teste attendoit le supplice,
Comme si Dieu fauorisoit le vice,
Viura sept ans en pompes & honneur
Auec Landri, des François gouuerneur:
Et qui pis est, morte on la fera Sainte.
» Ainsi tout va par fraudes & par feinte.
L'autre qui suit est Clotaire son fils,
Par qui seront les Saxons desconfis,
Ne souffrant viure en leur terre occupée
Masle debout plus grand que son espée,
Sage guerrier, victorieux & fort,
Qui pour l'honneur mesprisera la mort.
De Brunehaut Princesse miserable
Doit chastier la malice execrable.
Iambes & bras à deux cheuaux tirez:
Ses vieux cheueux des ronces deschirez
Seront espars, comme flocons de laine
Que la Brebis a laissé sur la plaine
Par les chardons aux poignans hameçons,
Et de son sang rougiront les buissons.
» Rien si malin qu'vne femme peut naistre,

» Ny rien si bon, quand bonne elle veut estre.

Ce gentil Prince entre ses nobles faits
Voyant ses gens en bataille desfaits,
Et Dagobert son fils iusqu'à la taye
Couure-cerueau, attaint d'vne grand' playe
Perdre le sang en longue pasmaison,
Reuestira son chauue poil grison
D'vn morion armés de la ieunesse,
Et tout son corps refroidi de vieillesse
Reschaufera d'vn cœur ieune & gaillard:
Puis en brossant les flancs de son Bayard,
Chaud de colere & de vengeance fiere,
Passant à nou le fil d'vne riuiere
Ira trouuer le Roy sur l'autre bord
Qui se mocquoit de son fils demi-mort.

Alors ces Rois d'vn valeureux courage
Front contre front sur le premier riuage
S'acharneront comme loups au combat.
Le bon Coloaire à la renuerse abat
Son ennemi, & sa teste coupée
Embrochee droite au bout de son espée
Auec grans cris repassant vers les siens:
Acte Gaulois & digne des Troyens,
De siecle en siecle à iamais memorable,
Tant vaut vn pere à son fils pitoyable!

L'autre qui vient en magnifique arroy,
Qui de maintien represente vn grand Roy,
Est-il des miens? dy-le moy ie te prie.
C'est Dagobert fleur de Cheualerie:
En sa ieunesse aura le cœur hautain,
Reuesche en mœurs, coupera de sa main
(Acte impiteux) la barbe de son maistre.

Puis par le temps venant son âge à croistre,
De Prince fier deuiendra gracieux,
Tant seulement en deux poincts vicieux,
L'vn de nourrir par trop de concubines,
L'autre de faire excessiues rapines
Sur mainte Eglise, à fin d'enrichir vn
Moustier à part du reuenu commun:
Au reste grand, qui sera sans contrainte
L'amour des siens, de ses voisins la crainte:
Qui les Lombars par guerres destruira:
Qui les Gascons rudement punira,
Et qui rendra la nation seruile
Des Poiteuins, & qui Poitiers leur ville
Saccagera par glaiues & par feux,
Et la fera labourer par des bœufs,
Semant du sel où furent ses murailles:
Qui destruira les Hongres par batailles
Tranchant au fer tant de peuples armez:
Des os des morts les champs seront semez,
Et les cheuaux nageront iusqu'au ventre
Souillez de sang: la riuiere qui entre
Dedans la mer, à peine par ses bords
Pourra couler, tant elle aura de morts.
Luy tout enflé de gloire militaire
Rendra sous luy Bretaigne tributaire,
Et leur Royaume en Duché changera.
Tout au contraire ami deschargera
(Aux vns hautain, aux autres debonnaire)
Les fiers Saxons surmontez par son pere,
De trois cens bœufs qu'ils deuoient tous les ans:
Puis desliant de ses membres pesans
L'ame legere, apres mainte victoire

Rendra son nom d'eternelle memoire.
L'autre qui suit d'honneur enuironné,
Qui a le front de palme couronné,
Qui ja les Turcs menace de la guerre,
Sera Clouis lequel ira conquerre
Hierusalem & les Sceptres voisins
D'Egypte iointe aux peuples Sarrazins:
Puis retourné victorieux en France,
De ses enfans punira l'arrogance,
Qui par flateurs par ieunes gens deceus
Vers celle ingrats, qui les auoit conceus,
De tout honneur degraderont leur mere,
Et donneront la bataille à leur pere.
Leur mere adonc, ah! mere sans merci,
Fera boüillir leurs iambes, & ainsi
Tous mehaignez les doit ietter en Seine.
Sans guide iront où le fleuue les meine
A l'abandon des vagues & des vens.
Graue supplice! afin que les enfans
Par tel exemple apprennent à ne faire
Chose qui puisse à leurs parens desplaire.
Bien que ce Roy soit magnanime & fort,
Soit aumosnier, des pauures le support,
Pourtant son ame aux vices inclinée,
De trop de vin se verra dominée.
L'amour la gueule & les plaisirs qui font
Rougir de honte vn Prince, le feront
Esclaue Roy de vilaine luxure,
Trompant son nom, soy mesme & la nature.
Vois tu ceux-ci qui abaissent les yeux
Honteux de voir la lumiere des Cieux,
Qui ne deuroient au Monde iamais naistre.

Ny moins auoir Hector pour leur ancestre?
Clotaire est l'vn, & l'autre est Childeri,
Theodoric l'autre en delices nourri,
Trois fai-neants, grosses masses de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La mandisson du peuple despité,
L'vn pour souiller son corps d'oisiueté,
Pour n'aller point au conseil, ny pour faire
Chose qui soit au Prince necessaire,
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'auoir soin de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny Palais ny Iustice,
Mais pour roüiller sa vie entre le vice,
Traistre à son peuple & à soy desloyal,
Sans plus monter en son throne royal,
Ains le fraudant de son naturel guide,
A Esbrouin en laschera la bride,
Et le fera soit en guerre ou en paix
Chef du Conseil & Maire du Palais.
C'est Esbrouin aura soin des batailles,
De la finance & d'augmenter les tailles,
Et de respondre à tous Ambassadeurs:
Et son estat aura tant de grandeurs
Comme chargé d'vne peine honorable,
Qu'il deuiendra si craint & redoutable
(En ce-pendant que les Rois amusez
A bousonner, des femmes abusez,
Sans nul conseil, trahis de leur plaisance,
Sont Rois de nom, Esbrouin de puissance)
Qu'en peu de iours ces Maires approuuez
De tout le peuple, aux honneurs esleuez,
Puissans de faits, de parolle & d'audace,

Des premiers Rois aboliront la race,
Et se feront d'autorité pourueus
Eux-mesmes Rois, leurs fils & leurs neueus.
Pource Troyen, ne commets telle faute,
» *N'eleue point en dignité trop haute*
» *Quelque vassal : ton dommage en depend.*
» *Quand vn Roy faut, trop tard il s'en repent.*
L'autre second de luxure tout palle
Perdra long temps sa dignité royale,
Et sans egard à son sang descendu
De tant de Rois, sera Moyne tondu
Et r'enfermé dedans vn Monastere.
Le tiers qui vient pensif & solitaire,
De ses suiets comme peste hay,
A contre-cœur des Seigneurs obey,
Chaud de colere, à regner mal-habile,
Fera foëter le Cheualier Bodille
En lieu public lié contre vn posteau
Tout deschiré de veines & de peau.
Bodille plein d'vn valeureux courage,
Tousiours pensif en si vilain outrage,
Ne remaschant que vengeance en son cœur,
Lairra couler quelque temps en longueur :
Puis sans respect de Sceptre ou de Couronne
(Tant le despit furieux l'espoinçonne)
Tout allumé de honte & de fureur)
Fera payer à ce Roy son erreur
Par son sang propre, enrougissant sa dextre
Dedans le cœur de son Prince & son maistre,
Et d'vn tel fiel sa vengeance emplira,
Que le Roy mort, la Royne il occira
Et son enfant enclos en ses entrailles.

» Il faut qu'vn Roy soit cruel aux batailles,
» Mais doux aux siens: il faut que la fierté
» Soit aux Lions, aux Princes la bonté
» Comme mieux-nez, & qui ont la nature
» Plus pres de Dieu que toute creature.
Ce Roy doit estre abusé par flateurs
Peste des Rois, courtizans & menteurs,
Qui des plus grans assiegeans les oreilles,
Font les discrets & leur content merueilles.
Pource Francus, si le Ciel te fait Roy,
Sage entretiens des vieillars pres de toy,
Qui te diront leurs raisons sans feintise
En longs cheueux en longue barbe grise.
Ne vueilles point pour Conseillers choisir
Ces ieunes fols qui parlent à plaisir.
Le plus souuent les Princes s'abestissent
De deux ou trois que mignons ils choisissent,
Vrais ignorans qui font les suffisans,
Qui ne seroient entre les artizans
Dignes d'honneur, grosses lames ferrées
Du peuple simple à grand tort honorées,
Qui viuent gras des Edits & des maux
Que les Rois font à leurs pauures vassaux.
Tant la faueur qui les fautes efface,
Fait que le sot pour habile homme passe!
Quelle fureur, qu'vn Roy pere commun
Doiue chasser tous les autres pour vn
Ou deux ou trois? & blesser par audace
Vn masle cœur issu de noble race,
Sans regarder si le flateur dit vray?
Ce Childeric doit cognoistre à l'essay
Le mal qui vient de croire à flaterie,

Perdant d'vn coup femme, enfant & la vie.
Voy Francion, ces autres Rois captifs
De vin, d'amour, des vices les outils,
Qui abestis en vn monceau se pressent,
Et le regard contre la terre baissent.
Vne grand' nue esparse sur leur front
Les obscurcist: regarde comme ils vont
Effeminez, & d'vne alleure lente
Monstrent au front vne ame nonchalante.
Ah malheureux! ils seront fils des tiens,
Germe maudit, Troyennes non Troyens:
Qui tant s'en faut qu'ils soient en France dignes
D'auoir au chef les couronnes insignes,
Qu'ils ne sont pas peste du genre humain,
Dignes d'auoir l'aiguillon en la main.
Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,
Dont la vertu sera la paillardise.
Leur beau Royaume acquis par le harnois
De tant d'ayeux tresinuincibles Rois,
Par la sueur de tant de Capitaines,
Par sang, par fer, par discours, & par peines,
Tout en vn iour par lascheté de cœur
Perdra puissance, accroissance, & vigueur!
Ne vois-tu pas comme Clouis en pleure?
» Tay-toy grand Roy, rien çà-bas ne demeure
» En son entier: tant plus le Sceptre est haut,
» Et plus il tombe à terre d'vn grand saut.
Ces Rois hideux en longue barbe espesse,
En longs cheueux ornez presse sur presse
De chaisnes d'or & de carquans grauez,
Hauts dans vn char en triomphe éleuez
Vne fois l'an se feront voir en pompe

Enflez d'vn fard qui le vulgaire trompe,
Quittant leur Sceptre aux Maires du Palais,
Dont ils seront esclaues & valets,
Masques de Rois, idoles animées,
Et non pasteurs ny Princes des armées,
Qui se verront honnis de voluptez,
De leurs vassaux à la fin surmontez.
Appren, Troyen, comme vn lasche courage
Perd en vn iour son Sceptre & son lignage.
» Il ne faut estre aux affaires retif:
» La Royauté est vn mestier actif.
Voy Chilperic le dernier de la race
De Pharamond, comme il baisse la face,
Moyne razé pour sa lubricité,
Vn fai-neant moisi d'oisiueté,
Qui ja ce semble aux plaisirs s'abandonne.
Cestuy perdra le Sceptre & la Couronne
Du grand Clouis, & son Maire Pepin
S'en fera Roy par ne sçay quel Destin,
En transferant l'ancien Diadesme
De la maison de son maistre à soy-mesme.
Bien qu'à grand' peine ait quatre pieds de corps,
Bas de stature, & de membres peu forts,
Il aura l'ame actiue & vigoureuse:
Et de conseil & de prudence heureuse.
Il dontera la force des plus grans.
Pource Francus par tel exemple apprens:
» Que tout Royaume augmente en accroissance
» Par la vertu, & non par la puissance:
» Et que Dieu seul qui toute chose peut,
» Perd & maintient les Sceptres comme il veut,
» Pour les garder l'homme en vain se trauaille:

» Car c'est luy seul qui les oste & les baille.

Qui sont ces deux qui vont marchant à part?
Qui de la troupe eslongnez à l'escart
Discourent seuls de grans propos ensemble?
A voir leur port l'vn & l'autre me semble
Sage guerrier, & nul ne s'est monstré
De tant d'honneur ny de gloire illustré.

Celuy, Troyen, qui fait bruire ses armes,
Grand Capitaine & pasteur de gensd'armes,
Qui ja la main sur vne lance met,
Qui d'vn panache ombrage son armet
Au fier maintien, au superbe courage,
Qui rien que Mars ne monstre en son visage,
Sera Martel gouuerneur des François,
Non Roy de nom, mais le maistre des Rois.
Iusques au Ciel fera monter l'Empire
Du nom Gaulois, & nul deuant son ire
N'opposera ny lance ny escu,
Qu'il ne soit pris, ou fuitif, ou veincu.

Voy quels Lauriers marques de sa conqueste,
Vont plis sur plis enuironnant sa teste!
Voy son maintien combien il est gaillard,
Et de quels yeux il enfonce vn regard!
Il occira par bataille cruelle
Des forts Saxons la nation rebelle:
Ceux de Bauiere à mort desconfira:
Les Allemans tributaires fera
Iusqu'au Danube, & la terre Frizonne
Rendra suiette à sa riche Couronne.

Prendra d'assaut inueincu Cheualier,
Nismes, Marseille, Arles & Montpelier,
Beziers, Narbonne, & toute la Prouence

Fera seruile à son obeïssance:
Prendra Bordeaux & Blaye, & tous les forts
Que la Gironde arrouse de ses bords.
Voicy comme Eude Empereur d'Aquitaine,
Les Sarrazins, peuple innombrable, ameine
Contre Martel, à la guerre conduits
Par Abdirame antique sang des Iuifs,
Qui d'Abraham & de Sarra sa femme
Se vantera: ce cruel Abdirame,
Cruel de port, de moustache, & de cœur,
Des puissans Dieux & des hommes mocqueur,
Tout acharné de meurdre & de furie,
Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,
Doit amasser les siens de toutes pars
Femmes, enfans, vieux, & ieunes soudars,
Valets, bouuiers, marchans, à fin que l'onde
D'vn si grand ost effroye tout le Monde.
Ces Sarrazins au trauail obstinez
Outre-passans les cloistres Pyrenez,
Et file à file espuisans toute Espagne,
Se planteront au pied de la campagne
Auec grands cris, tels que les Grues font
Quand queuë à queuë en ordre s'en re-vont
Hautes au vent, & déhachant les nuës
Vont reloger en leurs terres cognuës
Fuyant l'hyuer: vn cry tranchant & haut
Se fait en l'air, tout le Ciel en tressaut.
La mer ne pousse aux riues tant d'areines,
De tant de feux les voutes ne sont pleines
Au Ciel la nuict, que de peuples pressez
Dessous ce Roy se verront amassez.
Ils tariront le coulant des fontaines:

Dessous leurs pieds feront trembler les plaines,
Grands comme pins en hauteur esleuez:
Prendront Bordeaux & les peuples lauez
De la Gironde, & d'ardeur violante
Viendront puiser les eaux de la Charante,
Ne pardonnans à temples ny moutiers:
D'auares mains saccageront Poitiers,
Razans chasteaux & villes enfermées,
Et pres de Tours camperont leurs armées.
Là l'inuincible, indontable Martel,
Ne s'estonnant de voir vn nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'ame eschauffée
Qu'il verra grand le gain de son trofée,
Chaud de loüange, au peril hazardeux
Ira planter son camp au deuant d'eux
Les menaçant: la Déesse Bellonne
Courra deuant, & Mars qui aiguillonne
Le cœur des Rois, pour sauuer de mechef
Ce vaillant Duc luy pendra sur le chef.
Ce iour Martel aura tant de courage,
Qu'apparoissant en hauteur d'auantage
Que de coustume, on le dira vestu
D'vn corps diuin renforcé de vertu.
Le sacre faict, l'hostie estant rompuë
Et departie à la troupe repeuë
Du vray sainct pain, chacun armé de Dieu
S'arma de fer, & s'arrenge en son lieu.
Luy tout horrible en armes flamboyantes,
Meslant le fifre aux trompettes bruyantes,
Et de tabours rompant le Ciel voisin
Esueillera le peuple Sarrazin,
Qui l'air d'autour emplira de hurlées.

Ainsi qu'on voit les torrens aux valées
Du haut des monts descendre d'vn grand bruit,
En escumant la rauine se suit
A gros bouillons, & maistrisant la plaine,
Gaste des bœufs & des bouuiers la peine:
Ainsi courra de la fureur guidé
Auec grand bruit ce peuple desbridé.
Or comme on voit alors qu'vne tempeste
D'vn grand rocher vient arracher la teste,
Puis la poussant & luy pressant le pas
La fait rouler du haut iusques à bas:
Tour dessus tour, bond dessus bond se roule
Ce gros morceau qui rompt, fracasse, & foule
Les bois tronquez, & d'vn bruit violant
Sans resistance à val se va boulant.
Mais quand sa cheute en tournant est roulée
Iusqu'au profond de la creuse valée
S'arreste coy: bondissant il ne peut
Courir plus outre, & d'autant plus qu'il veut
Rompre le bord & plus il se courrousse,
Plus le rempart le chasse & le repousse:
Ainsi leur camp en bandes diuisé
Ayant trouué le peuple baptisé,
(Bien qu'acharné de meurdre & de tu'rie)
Sera contraint d'arrester sa furie.
Chacun de rang en son ordre se met,
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,
La main la main, & la lance la lance,
Contre vn cheual l'autre cheual s'eslance,
Et le picton l'autre picton assaut.
Icy l'adresse icy la force vaut,
Sort & vertu pesle-mesle s'assemblent:

Dessous les coups les armeures qui tremblent,
Font vn grand son : Victoire qui pendoit
Douteuse au Ciel, les combats regardoit.
Au mois d'Esté quand la pauure famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et se courbant abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur:
Tant de moisson tant de blonde iauelle
L'vne sur l'autre espais ne s'amoncelle
De tous costez esparse sur les champs,
Que de corps morts par les glaiues tranchans
Seront meurdris de la gent Sarrazine.
En moins d'vn iour hostes de Proserpine
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'vn dessus l'autre en carnage ruez.
Mille ans apres les Tourangelles plaines
Seront encor' de carcasses si pleines,
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouuiers en traçant leurs sillons
N'oirront sonner sous la terre feruë
Que de grands oz hurtez de la charruë.
Tel au combat sera ce grand Martel:
Qui plein de gloire & d'honneur immortel
Perdra du tout par mille beaux trofées
Des Sarrazins les races estouffées,
Et des François le nom victorieux
Par sa proüesse enuoyra iusqu'aux Cieux.
L'autre est Pepin heritier de son pere
Tant en vertu qu'en fortune prospere,
Qui mari'ra la Iustice au harnois,
Et regira les siens par bonnes lois.
Luy bas de corps, de cœur grand Capitaine,

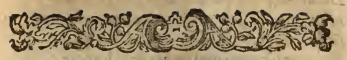
Par neuf conflicts assaillant l'Aquitaine,
De Gaïfier occira les soudars:
Il rendra serf le Prince des Lombars
Dontant sous luy les forces d'Italie.
Rome qui fut tant de fois assaillie,
Sera remise en son premier honneur:
Par luy le Pape en deuiendra Seigneur,
Et des François prendra son accroissance:
Tant le bon zele aura lors de puissance!
Par cent combats, par cent mille façons
Doit renuerser le peuple des Saxons,
Peuple guerrier des François aduersaire,
Et sous sa main le rendra tributaire.
La loy pendra sur son glaiue pointu
Craint de chacun : tant vaudra sa vertu
De la fortune heureuse accompagnée!
Sous luy faudra de Clouis la lignée,
Si qu'en perdant le sang tres-ancien
Des premiers Rois, fera naistre le sien,
Donnant lumiere à sa race nouuelle
Par les hauts faits de sa dextre immortelle.
» *N'espere rien au Monde de certain:*
» *Ainsi que vent tout coule de la main:*
» *Enfant d'Hector, tout se change & rechange:*
» *Le temps nous fait, le temps mesme nous mange:*
» *Princes & Rois & leurs races s'en-vont,*
» *De leurs trespas les autres se refont.*
» *Chose ne vit d'eternelle durée:*
» *La vertu seule au Monde est assurée!*

Fin du quatriesme liure de la
Franciade.

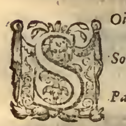
L'AVTHEVR PARLE.

Si le Roy Charles eust vescu,
I'eusse acheué ce long ouurage:
Si tost que la Mort l'eust veincu,
Sa mort me veinquit le courage.

Nil intentatum nostri liquere Poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia trita
Ausi deserere, & celebrare domestica facta.



ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE DV FEV ROY CHARLES IX. recueilly & ramassé par la diligence de Monseigneur de Villeroy.



Oit que ce liure icy ne viue qu'vn Printemps,
Soit qu'il force la Parque & viue plus long temps,
Par maint siecle endurcy contre la faulx dentée
Des ans, dont toute chose à la fin est domtée,
Iamais on ne pourroit (sans ietter larmes d'œil)
Le lire en le voyant ainsi vestu de dueil,
Non comme vn orphelin qui a perdu son pere,
Mais comme vn auorton, à qui la main contraire
De Lucine a trenché le fil sans auoir sceu
Ny cognoistre ny voir celuy qui l'a conceu.
Tel enfant & ce liure ont pareille naissance,
Qui n'eurent de leur pere onques la cognoissance:
Toutesfois vn chacun en contemplant le traict
De son corps imparfaict, voit bien qu'il est extraict
De Royale lignée & de hault parentage,
Rapportant de sa race au front le tesmoignage.
Or son pere ne fut de ceux qui par les champs
Renuersent les sillons de leurs coutres trenchans,
Ny de ceux qui gardans la troupe camusette

Des brebis, ont és mains la fluste & la houlette:
Mais Seigneur des François en vertus nompareil,
En la terre aussi grand qu'au Ciel est le Soleil,
Qui pour n'empoisonner les ans de sa ieunesse
D'amours, ny de festins, de ieux, ny de paresse,
Et pour tromper l'ennuy des ciuiles fureurs,
Aima chiens, & cheuaux, cognoisseurs & coureurs,
Et de meute & d'abbois par brusque violence,
Des forests & des Cerfs resueiller le silence.
Il se feit si pratique en l'air de bien chasser,
Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer
Le projet de ce liure, aimant la renommée
Qui s'acquiert par la plume & par l'encre animée
Mieux que le vain honneur de bastir des chasteaux,
Ouurage de sablon, de chaux & de marteaux,
Qui tombent piece à piece, & leurs testes superbes
Se couurent en cent ans de lambrunches & d'herbes.
Mais la ialouse Mort despite d'vn tel fait,
Ne luy permist de voir son ouurage parfaict.
Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie
La Rose Adonienne auant qu'estre fleurie.
O Charles dont le front est vestu de Laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier
Des Monarques François, qui rompant la coustume
Des Princes t'es acquis loüange par la plume,
Allongeant au Tombeau d'vn renom esclarcy
Les ans victorieux de ton âge accourcy.
Ta peine toutesfois par ton liure semée
Se fust en l'air perdue ainsi qu'vne fumée,
Si le tien Villeroy, des Muses le support,
N'eust arraché ton fils des griffes de la Mort,
Et rauy de ta cendre. Ainsi la main fidele
De Silene

De Silene sauua du ventre de Semele
Bacchus germe imparfaict, par le foudre auorté.
Et si le sentiment là bas ne t'est osté,
Aggraué de la tombe & de la froide cendre,
Tu dois pour recompense vn grãd mercy luy rendre,
D'auoir forcé ta mort, ainsi qu'Hercule feit
Iadis celle d'Alceste: & cela nous suffit
A tous deux, Villeroy, pour donner à cognoistre
Que les bons seruiteurs aimẽt tousiours leur maistre.



VERS DV ROY CHARLES IX. à Ronsard.

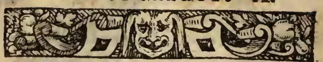
Ronsard, ie cognois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois:
Mais pour t'en souuenir, pense que ie n'oublie
Continuer tousiours d'apprendre en Poësie:
Et pource i'ay voulu t'enuoyer cet escrit
Pour enthousiazer ton phantastique esprit.
Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de faire iardinage:
Il faut suiure ton Roy, qui t'aime par-sus tous
Pour les vers qui de toy coulent braues & dous:
Et croy si tu ne viens me trouuer à Amboise,
Qu'entre nous aduiendra vne bien grande noise.

RESPONSE AVX VERS precedents du feu Roy Charles neufiesme.



HARLES en qui le ciel toutes graces inspire,
Qui as le cœur plus grand que n'est grand ton Empire,
Vne ame prompte & viue, vn esprit genereux,
De vertus, de science, & d'honneur amoureux,
Qui passes tes ayeux d'vn aussi long espace
Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne se lasse
En volant outre l'air d'approcher le Soleil:
Ainsin entre les Rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand-pere: & si l'honneste hôte
Le vouloit, ie dirois que Charles le surmonte,
D'autant que nostre siecle est meilleur que le sien,
Et que le temps present vaut mieux que l'ancien,
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,
Et tu es tout sçauent en la fleur de ieunesse.
Car si ta Maiesté (apres le soin commun
Qu'elle prend du public, & d'escouter chacun,
Permettant à ton peuple vne facile entrée)
Soit en prose ou en vers pour plaisir se recrée,
Donnant quelque relasche à ton diuin esprit,
Qui se monstre soy-mesme en monstrant son escrit,
Et rien s'il n'est parfait ne medite ou compose,

Ronsard te cede en vers, & Amyot en prose:
Et suis marry d'auoir si longuement vescu
Au giron des neuf Sœurs, pour estre ainsi veincu.
N'estoit-ce pas assez de m'auoir en cent sortes
Monstré l'affection que maistre tu me portes,
Sans encor me vouloir desfier en mon art,
Et en vers appeller au combat ton Ronsard,
Descouurant contre moy la fureur de ton stile?
Ainsi le grand Auguste escriuoit à Virgile:
Virgile qui l'esprit de son maistre suiuoit,
Pour luy donner plaisir luy contre-rescriuoit.
Tu m'as donné des vers, tres-magnanime Prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, i'apprinse
Que peut vn cœur superbe, & pour auoir aussi
Tousiours l'esprit touché d'vn vertueux souci.
Toutesfois te ioüant, grãd Monarque de France,
Tu as plus auancé que ta plume ne pense:
Car tes faits quelque iour par le temps periront:
En mon liure à iamais tes beaux vers se liront,
Que ie veux engrauer enuironnez de gloire,
Sur l'autel le plus sainct du Temple de Memoire,
Pour mieux faire cognoistre à la posterité
Qu'en France i'ay vescu regnant ta Maiesté,
Et que ta Maiesté dessous elle a veu naistre
Ma Muse qui se plaist de seruir vn tel maistre.



VERS DV ROY CHARLES IX. à Ronſard.



Onſard, ſi ton vieil corps reſſembloit ton eſprit,
Ie ſerois bien content d'auouër par eſcrit
Qu'il ſympathiſeroit en mal auec le mien,
Et qu'il ſeroit malade auſſi bien que le tien.
Mais lors que ta vieilleſſe en comparaiſon oſe
Regarder ma ieuneſſe, en vain elle propoſe
De ſe rendre pareille à mon ieune Printemps:
Car en ton froid Hyuer rien de verd n'eſt dedans.
Il ne te reſte rien qu'vn eſprit grand & haut,
Lequel comme immortel iamais ne te defaut.
Or donc ie te diray que bien-heureux ſerois
Si de ton bon eſprit vn rayon ie tirois,
Ou bien que ſans t'oſter rien du tien ſi exquis,
Par eſtude & labeur vn tel m'eſtoit acquis.
Ton eſprit eſt, Ronſard, plus gaillard que le mien:
Mais mon corps eſt plus ieune & plus fort que le tien.
Par ainſi ie conclu, qu'en ſçauoir tu me paſſe,
D'autant que mon Printẽps tes cheueux gris efface.

RESPONSE AVX VERS precedent dudit feu Roy Charles IX.

CHARLES, tel que ie suis vous serez quelque iour:
L'âge vole tousiours sans espoir de retour.
Et comme hors des dẽts la parole sortie
Ne retourne iamais apres qu'elle est partie:
Ainsi l'âge qui fuit par les siecles cassé,
Ne retourne iamais quand il nous a laissé.
Voyez au mois de May sur l'espine la Rose,
Au matin vn bouton, à vespre elle est esclose,
Sur le soir elle meurt: ô belle fleur, ainsi
Vn iour est ta naissance & ton trespas aussi.
Si chasteaux, si citez de marbres estofées,
Si tant de vaillans Rois annoblis de trofées
Vieillissent, ie puis bien en imitant le cours
De nature decroistre, & veoir vieillir mes iours.
Ie vous passe, mon Roy, de vingt & deux années:
Mais les vostres seront si soudain retournées,
Qu'au prix du long seiour que fait l'Eternité,
Qui les siecles deuore en son infinité,
Vingt, trente, quarãte ans, voire cent mille semblẽt
Vn grain pres d'vn mõceau où tãt de grãis s'assẽblẽt:
Et qui meurt ce iourd'huy, soit riche ou souffreteux,
Quant à l'Eternité, meurt à l'egal de ceux
Qu'engloutist le Deluge en l'eau desmesurée.

" Tout terme qui finist, n'a pas longue durée.
Et soit tost ou soit tard il faut veoir le trespas,
Et descendre au parquet des Iuges de là-bas.
Heureux trois fois heureux, si vous auiez mon âge,
Vous seriez deliuré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.
De là l'ambition, de là la conuoitise,
De là vient la chaleur que Venus nous attise,
Et l'Ire qui abbat le Fort de la raison,
Ennemis incognuz du bon pere grison.
" Vous verriez mõ grãd Prince, en barbe venerable
Vostre race Royale autour de vostre table,
Comme ieunes Lauriers: & Monarque puissant,
Vous verriez dessous vous le peuple obeyssant,
Vostre espargne fournie, & vos villes Françoises,
Marchez, haures, & ports, loin de ciuiles noises,
Riches d'honneur, de paix, & de biens plantureux,
Et vieillard vous seriez plus qu'en ieunesse heureux.
Il ne faut estimer que la mere Nature
Les saisons des humains ordonne à l'auanture,
Comme vn meschant Comique en son theatre fait
Le premier Acte bon, le dernier imparfait:
Elle compose tout d'vne meure sagesse:
Si la ieunesse est bonne, aussi est la vieillesse.
La ieunesse est gaillarde & discourt librement,
Vieillesse a la raison, esprit, & iugement:
L'vne a l'opinion & l'autre la prudence:
L'vne aime les oiseaux, chiẽs, amour, cheuaux, dãce:
L'autre aime le bon vin, le bon lict, le bon feu:
Ainsi toute saison differe de bien peu,
Et presque l'vne à l'autre à l'egal se rapporte:

Chacune a son plaisir, mais de diuerse sorte.

Pourquoy en vous moquant me faites vous ce tort
De m'appeller Squelete & Laune de la mort,
Et de me peindre aux yeux vne fin si prochaine,
Quand de mon chaud esté ie ne sors qu'à grād peine,
Ie n'entre qu'en Autonne, & ne peux arriuer
De vingt ans pour le moins aux iours de mō Hyuer,
Et vous puis (si le Ciel à ma vie est propice)
Faire encore long temps aggreable seruice:
Et quand le corps seroit de trop d'âge donté,
L'âge ne peut forcer la bonne volonté.

De force & de vigueur mal-gré moy ie vous cede:
Vous possedez la fleur, l'escorce ie possede:
Et ie vous cede encore en genereux esprit
Qui m'appelle au combat par vn royal escrit.

Et bref s'il vous plaisoit vn peu prendre la peine
De courtiser la Muse, & boire en la fonteine
Qui baigne d'Helicon les vergiers & le mont,
Tout seul vous porteriez les Lauriers sur le front,
Vn second Roy François : de là viendroit ma gloire.
» Estre veincu d'vn Roy, c'est gaigner la victoire.

FIN.



Dessous les coups les armeures qui tremblent,
Font un grand son : Victoire qui pendoit
Douteuse au Ciel, les combats regardoit.
Au mois d'Esté quand la pauure famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et se courbant abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur:
Tant de moisson tant de blonde iauelle
L'vne sur l'autre espais ne s'amoncelle
De tous costez esparse sur les champs,
Que de corps morts par les glaiues tranchans
Seront meurdris de la gent Sarrazine.
En moins d'vn iour hostes de Proserpine
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'vn dessus l'autre en carnage ruez.
Mille ans apres les Tourangelles plaines
Seront encor' de carcasses si pleines,
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouuiers en traçant leurs sillons
N'oirront sonner sous la terre ferue
Que de grands oz hurtez de la charrue.
Tel au combat sera ce grand Martel:
Qui plein de gloire & d'honneur immortel
Perdra du tout par mille beaux trofées
Des Sarrazins les races estoufées,
Et des François le nom victorieux
Par sa proüesse enuoyra iusqu'aux Cieux.
L'autre est Pepin heritier de son pere
Tant en vertu qu'en fortune prospere,
Qui mari'ra la Iustice au harnois,
Et regira les siens par bonnes lois.
Luy bas de corps, de cœur grand Capitaine,

Par neuf conflicts assaillant l'Aquitaine,
De Gaïfier occira les soudars:
Il rendra serf le Prince des Lombars
Dontant sous luy les forces d'Italie.
Rome qui fut tant de fois assaillie,
Sera remise en son premier honneur:
Par luy le Pape en deuiendra Seigneur,
Et des François prendra son accroissance:
Tant le bon zele aura lors de puissance!
Par cent combats, par cent mille façons
Doit renuerser le peuple des Saxons,
Peuple guerrier des François aduersaire,
Et sous sa main le rendra tributaire.
La loy pendra sur son glaiue pointu
Craint de chacun: tant vaudra sa vertu
De la fortune heureuse accompagnée!
Sous luy faudra de Clouis la lignée,
Si qu'en perdant le sang tres-ancien
Des premiers Rois, fera naistre le sien,
Donnant lumiere à sa race nouuelle
Par les hauts faits de sa dextre immortelle.
» N'espere rien au Monde de certain:
» Ainsi que vent tout coule de la main:
» Enfant d'Hector, tout se change & rechange:
» Le temps nous fait, le temps mesme nous mange:
» Princes & Rois & leurs races s'en-vont,
» De leurs trespas les autres se refont.
» Chose ne vit d'eternelle durée:
» La vertu seule au Monde est assurée!

Fin du quatriesme liure de la
Franciade.

L'AVTHEVR PARLE.

Si le Roy Charles eust vescu,
I'eusse acheué ce long ouurage:
Si tost que la Mort l'eust veincu,
Sa mort me veinquit le courage.

Nil intentatum nostri liquere Poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia trita
Ausi deserere, & celebrare domestica facta.



ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE DV FEV ROY CHARLES IX. recueilly & ramassé par la diligence de Monseigneur de Villeroy.

SOit que ce liure icy ne viue qu'vn Printemps,
Soit qu'il force la Parque & viue plus long temps,
Par maint siecle endurcy contre la faulx dentée
Des ans, dont toute chose à la fin est domtée,
Iamais on ne pourroit (sans ietter larmes d'œil)
Le lire en le voyant ainsi vestu de dueil,
Non comme vn orphelin qui a perdu son pere,
Mais comme vn auorton, à qui la main contraire
De Lucine a trenché le fil sans auoir sceu
Ny cognoistre ny voir celuy qui l'a conceu.
Tel enfant & ce liure ont pareille naissance,
Qui n'eurent de leur pere onques la cognoissance:
Toutefois vn chacun en contemplant le traict
De son corps imparfaict, voit bien qu'il est extraict
De Royale lignée & de hault parentage,
Rapportant de sa race au front le tesmoignage.
Or son pere ne fut de ceux qui par les champs
Renuersent les sillons de leurs coutres trenchans,
Ny de ceux qui gardans la troupe camusette

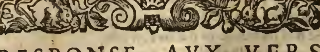
Des brebis, ont és mains la fluste & la houlette:
Mais Seigneur des François en vertus nompareil,
En la terre aussi grand qu'au Ciel est le Soleil,
Qui pour n'empoisonner les ans de sa ieunesse
D'amours, ny de festins, de ieux, ny de paresse,
Et pour tromper l'ennuy des ciuiles fureurs,
Aima chiens, & cheuaux, cognoisseurs & coureurs,
Et de meute & d'abbois par brusque violence,
Des forests & des Cerfs resueiller le silence.
Il se fest si pratique en l'air de bien chasser,
Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer
Le projet de ce liure, aimant la renommée
Qui s'acquiert par la plume & par l'encre animée
Mieux que le vain honneur de bastir des chasteaux,
Ouurage de sablon, de chaux & de marteaux,
Qui tombent piece à piece, & leurs testes superbes
Se couurent en cent ans de lambrunches & d'herbes.
Mais la ialouse Mort despite d'vn tel fait,
Ne luy permist de voir son ouurage parfaict.
Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie
La Rose Adonienne auant qu'estre fleurie.
O Charles dont le front est vestu de Laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier
Des Monarques François, qui rompant la coustume
Des Princes t'es acquis loüange par la plume,
Allongeant au Tombeau d'vn renom esclarcy
Les ans victorieux de ton âge accourcy.
Ta peine toutesfois par ton liure semée
Se fust en l'air perdue ainsi qu'vne fumée,
Si le tien Villeroy, des Muses le support,
N'eust arraché ton fils des griffes de la Mort,
Et rauy de ta cendre. Ainsi la main fidele

De Silene sauua du ventre de Semele
Bacchus germe imparfaict, par le foudre auorté.
Et si le sentiment là bas ne t'est osté,
Aggraué de la tombe & de la froide cendre,
Tu dois pour recompense vn grãd mercy luy rendre,
D'auoir forcé ta mort, ainsi qu'Hercule feit
Iadis celle d'Alceste: & cela nous suffit
A tous deux, Villeroy, pour donner à cognoistre
Que les bons seruiteurs aimẽt tousiours leur maistre.

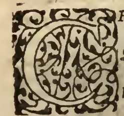


VERS DV ROY CHARLES IX. à Ronsard.

ROnsard, ie cognois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois:
Mais pour t'en souuenir, pense que ie n'oublie
Continuer tousiours d'apprendre en Poësie:
Et pource i'ay voulu t'enuoyer cet escrit
Pour enthousiazer ton phantastique esprit.
Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de faire iardinage:
Il faut suiure ton Roy, qui t'aime par sus tous



RESPONSE AVX VERS precedents du feu Roy Charles neufiesme.



HARLES en qui le ciel toutes
graces inspire,
Qui as le cœur plus grand que n'est
grand ton Empire,
Vne ame prompte & viue, vn esprit
genereux,
De vertus, de science, & d'honneur amoureux,
Qui passes tes ayeux d'vn aussi long espace
Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne se lasse
En volant outre l'air d'approcher le Soleil:
Ainsin entre les Rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand-pere: & si l'honneste hôte
Le vouloit, ie dirois que Charles le surmonte,
D'autant que nostre siecle est meilleur que le sien,
Et que le temps present vaut mieux que l'ancien,
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,
Et tu es tout sçauent en la fleur de ieunesse.
Car si ta Maiesté (apres le soin commun
Qu'elle prend du public, & d'escouter chacun,
Permettant à ton peuple vne facile entrée)
Soit en prose ou en vers pour plaisir se recrée,
Donnant quelque relasche à ton diuin esprit,
Qui se monstre soy-mesme en monstrant son escrit,
Et rien s'il n'est parfait ne medite ou compose,

Ronſard te cede en vers, & Amyot en proſe:
Et ſuis marry d'auoir ſi longuement veſcu
Au giron des neuf Sœurs, pour eſtre ainſi veincu.
N'eſtoit-ce pas aſſez de m'auoir en cent ſortes
Monſtré l'affection que maiſtre tu me portes,
Sans encor me vouloir desfier en mon art,
Et en vers appeller au combat ton Ronſard,
Deſcourant contre moy la fureur de ton ſtile?
Ainſi le grand Auguſte eſcriuoit à Virgile:
Virgile qui l'eſprit de ſon maiſtre ſuiuoit,
Pour luy donner plaiſir luy contre-reſcriuoit.
Tu m'as donné des vers, treſ-magnanime Prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, i'apprinſe
Que peut vn cœur ſuperbe, & pour auoir auſsi
Touſiours l'eſprit touché d'vn vertueux ſouci.
Toutesfois te ioüant, grãd Monarque de France,
Tu as plus auancé que ta plume ne penſe:
Car tes faits quelque iour par le temps periront:
En mon liure à iamais tes beaux vers ſe liront,
Que ie veux engrauer enuironnez de gloire,
Sur l'autel le plus ſainct du Temple de Memoire,
Pour mieux faire cognoiſtre à la poſterité
Qu'en France i'ay veſcu regnant ta Maieſté,
Et que ta Maieſté deſſous elle a veu naiſtre
Ma Muſe qui ſe plaiſt de ſeruir vn tel maiſtre.



VERS DV ROY CHARLES IX. à Ronſard.



Onſard, ſi ton vieil corps reſſembloit ton eſprit,
Ie ſerois bien content d'auouër par eſcrit
Qu'il ſympathiſeroit en mal auec le mien,
Et qu'il ſeroit malade auſsi bien que le tien.
Mais lors que ta vieilleſſe en comparaiſon oſe
Regarder ma ieuneſſe, en vain elle propoſe
De ſe rendre pareille à mon ieune Printemps:
Car en ton froid Hyuer rien de verd n'eſt dedans.
Il ne te reſte rien qu'vn eſprit grand & haut,
Lequel comme immortel iamais ne te defaut.
Or donc ie te diray que bien-heureux ſerois
Si de ton bon eſprit vn rayon ie tirois,
Ou bien que ſans t'oſter rien du tien ſi exquis,
Par eſtude & labeur vn tel m'eſtoit acquis.
Ton eſprit eſt, Ronſard, plus gaillard que le mien:
Mais mon corps eſt plus ieune & plus fort que le tien.
Par ainſi ie conclu, qu'en ſçauoir tu me paſſe,
D'autant que mon Printẽps tes cheueux gris efface.

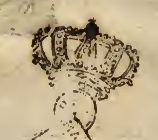
RESPONSE AVX VERS precedent dudit feu Roy Charles IX.

CHARLES, tel que ie ſuis vous ſerez quelque iour:
L'âge vole touſiours ſans eſpoir de retour.
Et comme hors des dēts la parole ſortie
Ne retourne iamais apres qu'elle eſt partie:
Ainſi l'âge qui fuit par les ſiecles caſſé,
Ne retourne iamais quand il nous a laiſſé.
Voyez au mois de May ſur l'eſpine la Roſe,
Au matin vn bouton, à veſpre elle eſt eſcloſe,
Sur le ſoir elle meurt: ô belle fleur, ainſi
Vn iour eſt ta naiſſance & ton treſpas auſſi.
Si chaſteaux, ſi citez de marbres eſtofées,
Si tant de vaillans Rois annoblis de trofées
Vieilliſſent, ie puis bien en imitant le cours
De nature decroiſtre, & veoir vieillir mes iours.
Ie vous paſſe, mon Roy, de vingt & deux années:
Mais les voſtres ſeront ſi ſoudain retournées,
Qu'au prix du long ſeiour que fait l'Eternité,
Qui les ſiecles deuore en ſon infinité,
Vingt, trente, quarāte ans, voire cent mille ſemblēt
Vn grain pres d'vn mōceau où tāt de graīs s'aſſēblēt:

» *Tout terme qui finiſt, n'a pas longue durée.*
Et ſoit toſt ou ſoit tard il faut veoir le treſpas,
Et deſcendre au parquet des Iuges de là-bas.
Heureux trois fois heureux, ſi vous auiez mon âge,
Vous feriez deliuré de l'importune rage
Des chaudes paßions, dont l'homme ne vit franc
Quand ſon gaillard printemps luy eſchauffe le ſang.
De là l'ambition, de là la conuoitiſe,
De là vient la chaleur que Venus nous attiſe,
Et l'Ire qui abbat le Fort de la raiſon,
Ennemis incognuz du bon pere griſon.
» *Vous verriez mõ grãd Prince, en barbe venerable*
Voſtre race Royale autour de voſtre table,
Comme ieunes Lauriers: & Monarque puiſſant,
Vous verriez deſſous vous le peuple obeyſſant,
Voſtre eſpargne fournie, & vos villes Françoiſes,
Marchez, haures, & ports, loin de ciuiles noiſes,
Riches d'honneur, de paix, & de biens plantureux,
Et vieillard vous feriez plus qu'en ieuneſſe heureux.
Il ne faut eſtimer que la mere Nature
Les ſaiſons des humains ordonne à l'auanture,
Comme vn meſchant Comique en ſon theatre fait
Le premier Acte bon, le dernier imparfait:
Elle compoſe tout d'vne meure ſageſſe:
Si la ieuneſſe eſt bonne, außi eſt la vieilleſſe.
La ieuneſſe eſt gaillarde & diſcourt librement,
Vieilleſſe a la raiſon, eſprit, & iugement:
L'vne a l'opinion & l'autre la prudence:
L'vne aime les oiſeaux, chiẽs, amour, cheuaux, dãce:
L'autre aime le bon vin, le bon lict, le bon feu:
Ainſi toute ſaiſon differe de bien peu,
Et preſque l'vne à l'autre à l'egal ſe rapporte:

Chacune a son plaisir, mais de diuerse sorte.
Pourquoy en vous moquant me faites vous ce tort
De m'appeller Squelete & Laune de la mort,
Et de me peindre aux yeux vne fin si prochaine,
Quand de mon chaud esté ie ne sors qu'à grãd peine,
Ie n'entre qu'en Autonne, & ne peux arriuer
De vingt ans pour le moins aux iours de mõ Hyuer,
Et vous puis (si le Ciel à ma vie est propice)
Faire encore long temps aggreable seruice:
Et quand le corps seroit de trop d'âge donté,
L'âge ne peut forcer la bonne volonté.
De force & de vigueur mal-gré moy ie vous cede:
Vous possedez la fleur, l'escorce ie possede:
Et ie vous cede encore en genereux esprit
Qui m'appelle au combat par vn royal escrit.
Et bref s'il vous plaisoit vn peu prendre la peine
De courtiser la Muse, & boire en la fonteine
Qui baigne d'Helicon les vergiers & le mont,
Tout seul vous porteriez les Lauriers sur le front,
Vn second Roy François: de là viendroit ma gloire.
» Estre veincu d'vn Roy, c'est gaigner la victoire.

FIN.



De l'Imprimerie de Leger
DELAS.

